LE SAINT SÉPULCRE.

SOUVENIRS

D'UN

Voyage en Terre-Sainte,

N.-D.-de-Grâce
Bibliothèque
O. M. I.
HULL

PAR

M. L'ABBÉ J. M. EMARD.

MONTREAL
J. Chapleau & Fils, Imprimeurs-Editeurs.
1884

DS 107
E43

Imprimatur :

† EDUARDUS CAR.,

Epus. Marianopolitanus.

Enregistré, conformément à l'acte du parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-quatre, par J. Chapleau & Fils, au bureau du ministre de l'agriculture.

PREFACE

La Terre-Sainte, resserrée entre la Phénicie et le mont Liban au nord, l'Arabie à l'est, le Désert au sud, et la Méditerranée à l'ouest, doit son nom à Notre Seigneur, qui choisit ce lieu pour y accomplir l'œuvre de notre rédemption.

C'est la terre de Chanaan, promise et distribuée aux Hébreux à leur sortie de l'Egypte, dans laquelle s'accomplirent les exploits de Josué et des autres chefs d'Israël, et où se déroula ensuite presque tout le drame, souvent tragique, de l'histoire du peuple privilégié.

Autrefois, la Palestine était remarquable par sa prodigieuse fertilité naturelle, et les immenses travaux accomplis par les Hébreux ajoutèrent encore à la fécondité du sol.

Ce qu'il y a d'admirable, aussi, dans cette terre promise, c'est que, couvrant un espace relativement peu considérable, elle offrait cependant une grande variété de climat, et de configuration ; les montagnes élevées, les vallées profondes, les plaines arrosées par d'inépuisables torrents donnaient à

tout ce pays de Palestine un aspect des plus agréables, en même temps qu'elles permettaient à ses habitants, industrieux autant qu'innombrables, de trouver près d'eux, tout ce qui est nécessaire à la subsistance et au bien-être.

Les temps sont bien changés.

Depuis que les Juifs ont accompli leur forfait, et appelé sur eux et leur patrie les malédictions du ciel, on a vu disparaître, avec le temple, toute l'antique gloire et la prospérité première. Et si la mère de Constantin, animée de la plus tendre et de la plus courageuse piété, a pu renverser les idoles d'Adrien, couvrir les lieux saints de sanctuaires, et faire renaître quelque prospérité, peu de siècles s'écoulèrent avant que Chosroès, à la tête de ses farouches persans, et les mahométans qu'une rage insatiable animait, ne vinssent faire disparaître à peu près complètement, les édifices élevés en l'honneur de Dieu, par la munificence impériale, et replonger le pays tout entier dans un état de désolation complète.

Les croisés, il est vrai, obtinrent quelques succès, et sous les rois latins, qui régnèrent moins qu'un siècle, le catholicisme refleurit en Terre-

Sainte ; beaucoup d'églises furent relevées ou restaurées, et les travaux considérables qui furent ainsi accomplis donnèrent de la vie à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, et même aux beaux-arts, dans la Palestine.

Mais la journée d'Hattine arrêta malheureusement les chrétiens, et la Terre-Sainte, depuis l'époque des croisades, donne cet étrange spectacle du pays le mieux situé, et le plus favorisé de toutes manières, et cependant le plus pauvre, le plus misérable et le plus abandonné.

Les pèlerinages en Terre-Sainte furent en usage dès les premiers temps du christianisme ; sainte Hélène, sainte Paule, saint Jérôme, saint Antonin, saint François d'Assise, saint Louis, ne sont que les plus célèbres d'entre tant de dévots illustres qui, après un lointain voyage, vinrent se prosterner auprès du saint sépulcre, ou visiter pieusement les autres sanctuaires de la Palestine.

Le nom seul de Terre-Sainte suffit, d'ailleurs à produire dans une âme chrétienne la plus vive impression, à exciter en elle de grands sentiments d'amour et de reconnaissance, en lui rappelant tout ce que le divin Sauveur a accompli pour elle sur cette terre bénie.

C'est pourquoi, ayant eu l'avantage d'accomplir, il y a peu de temps, dans des circonstances particulièrement avantageuses, le pèlerinage de Terre-Sainte, j'ai pensé que mes compatriotes accueilleraient avec bienveillance ces pages qui retracent mes souvenirs.

Etranger à toute prétention littéraire, le livre que j'offre aujourd'hui à la famille chrétienne, n'a d'autre but que de donner une idée, aussi exacte que possible, de la Terre-Sainte, des souvenirs qu'elle rappelle et des monuments qu'elle renferme et aussi, d'exciter la générosité des catholiques du Canada, en faveur des lieux saints, et des fervents religieux qui ont pour mission de la garder, d'y prier et de recevoir les pèlerins.

Laissant de côté les incidents trop personnels et les détails inutiles, prenant pour guides les auteurs les plus recommandables, je me suis efforcé de résumer d'abord brièvement l'histoire de chaque endroit important, pour présenter ensuite le tableau désolant qui s'offre presque sans cesse aux regards émus et affligés du pèlerin catholique.

Puissent ces lignes, pour lesquelles je demande la bénédiction des saints Cœurs de Jésus et de

Marie, produire quelque bien dans les âmes, en leur faisant visiter et contempler le théâtre où s'est comme épuisé pour nous, l'amour d'un Dieu Sauveur.

Montréal, 2 *juillet* 1884
Fête de la Visitation de la sainte Vierge.

no
me
cip

no
fai
jol

VOYAGE EN TERRE-SAINTE

CHAPITRE PREMIER

De Rome a Jerusalem.

I

DÉPART.

Le 10 décembre 1879, par une belle matinée, nous quittions la Ville-Eternelle, pour commencer le grand pèlerinage, dont le terme principal était la Ville-Sainte.

Notre Saint-Père le Pape avait bien voulu nous bénir et nous encourager ; même il avait fait don, à Mgr. l'évêque de Burlington, d'un joli calice, qui devait nous servir durant le

trajet, à la seule condition d'offrir aux intentions du Pape, notre première messe en Terre-Sainte.

On s'éloigne de Rome avec regret, quand on a vécu des années dans ses murs, et qu'on a pu, à loisir, prier dans ses sanctuaires. Mais nous avions l'intention d'y revenir ; et, d'ailleurs, en Terre-Sainte, n'allions-nous pas visiter des lieux encore plus sacrés et plus vénérables, puisqu'ils ont été sanctifiés par la présence sensible de Jésus-Christ et de sa sainte Mère.

Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.

Cette pensée, à elle seule, suffisait pour bannir toute tristesse et faire tressaillir nos cœurs d'une joyeuse impatience.

Une dernière fois, nous nous étions prosternés au tombeau des apôtres, pour mettre notre voyage sous l'auguste protection des grands pèlerins, saint Pierre et saint Paul, et de leur reine, la très sainte Vierge ; et pleins d'espérance, nous partions, à neuf heures du matin, par le train qui devait arriver à Naples vers les cinq heures.

Nous étions au nombre de cinq.

A notre tête, était Mgr. de Goesbriand. Malgré son âge avancé, ce vénérable prélat ne craignait pas les fatigues inséparables d'un long trajet. Il est vrai que la Bretagne fut son berceau, et que, comme lui, les autres membres de sa famille se sont distingués entre tous les Bretons : un de ses frères était capitaine à Castelfidardo ; un autre est tombé avec les braves sous les murs de Paris ; lui-même compte maintenant quarante années au moins d'apostolat infatigable, et vingt-cinq années d'épiscopat dans le Nouveau-Monde ; les Canadiens-français ont justement voué une reconnaissance inaltérable à cet illustre apôtre qui a consacré une vie toute de sacrifice au maintien de la foi, de la langue et de la nationalité, parmi nos compatriotes des Etats-Unis.

Sa Grandeur avait bien voulu me permettre de l'accompagner en qualité de secrétaire ; les autres pèlerins étaient Monsieur X..., curé dans le diocèse de Montréal ; un aumônier du Pas-de-Calais, et un jeune avocat dont il était le Mentor.

Ceux qui n'ont jamais traversé l'océan, et

qui ne connaissent que les *chars* américains, peuvent difficilement se faire une idée de ces boîtes, que les Européens appellent des voitures, et dans lesquelles les voyageurs sont casés, d'une manière plus ou moins gênante, et par groupes, plus ou moins nombreux, suivant la classe qu'ils ont choisie. Il n'y a ni agrément, ni confort, ni même, à proprement parler, le strict nécessaire, et il faut voyager pendant de longues heures, sur une ligne italienne ou française, pour comprendre toute la supériorité du système américain.

Nous traversâmes rapidement les beaux vallons du Latium. Albano rappelle les rivalités d'Albe et de Rome, les guerres puniques et les absurdes prodigalités de Caracalla. Cette petite ville offre aux regards du touriste, le tombeau de Pompée et les restes de l'amphithéâtre de Domitien.

Velletri est célèbre aussi ; mais, surtout, depuis une triste victoire qu'y remporta Garibaldi.

A San Germano, le Mont Cassin, qui domine majestueusement le village, nous apparut tout couvert de neige, et nous dûmes renoncer à

l'idée de monter au couvent, comme nous l'avions projeté. Il fallut nous contenter de considérer, *d'en bas*, cette imposante forteresse de la science et de la piété, et de saluer par la pensée, les précieux souvenirs de saint Benoit, de sainte Scholastique et de tant d'illustres bénédictins, leurs enfants spirituels.

A cinq heures, nous arrivions à Naples, et prenions notre logement à l'hôtel du Globe. Le vaisseau, venant de Marseille, ne devait passer à Naples que le samedi 13, en sorte qu'il nous restait assez de temps, pour visiter quelque peu la ville et les environs. La cathédrale de saint Janvier et ses chapelles, d'argent massif, l'église et le cloître de sainte Claire, la chartreuse de saint Martin, Pompéï, le Vésuve, Castellamare ; c'était assez pour occuper quelques courtes journées de loisir.

La veille du jour où nous devions nous embarquer, nous allons au bureau des Messageries, pour demander nos billets de passage et de cabine.

" Impossible, Messieurs, toutes les places sont

prises ;" telle est la froide réponse que nous fit l'employé.

Ce contretemps nous prit au dépourvu, et nous allions tout abandonner, quand Monseigneur, qui est le courage même, fit une proposition qui était sans réplique.

"Ecoutez," dit-il, "nous sommes des missionnaires accoutumés à la privation ; permettez-nous seulement de monter à bord ; nous nous arrangerons ensuite comme nous pourrons, sans exiger de cabine."

Ce qui fut accordé ; la difficulté était tranchée, et le lendemain, à quatre heures, deux rameurs Napolitains nous prenaient dans leur agile nacelle, et nous conduisaient vers le navire, en chantant une jolie romance du pays.

Bientôt, sur l'ordre du capitaine, les revendeurs, les saltimbanques, les chanteurs ambulants descendent dans leurs barques, et retournent à terre, l'ancre est levée ; nous jetons un dernier salut à la *bella Napoli*, pour voguer à pleines voiles ou plutôt, à pleine vapeur dans la direction de Messine.

II

EN MER.

Le vaisseau avait nom le *Tage*.

Ce vapeur, destiné surtout au transport des marchandises, offre peu de confort aux passagers ; néanmoins, l'urbanité et les attentions de l'équipage suppléent à ce qui peut manquer d'ailleurs. Grâce à la bonne volonté des officiers, et à la condescendance de quelques voyageurs, nous avions, le soir, lit et cabine comme tout le monde.

Quelques Frères des Ecoles Chrétiennes conduisaient à Alexandrie, sur le même navire, un grand nombre d'élèves, que leur avaient confiés des familles françaises.

Les autres passagers étaient Français, Anglais, Autrichiens, Hollandais, Turcs, Italiens et Suisses. Il y avait des prêtres, des hommes de loi, des militaires, des négociants ; c'est que la Méditerranée est une espèce de centre du

monde où convergent, se rencontrent et se croisent tous les intérêts, touets les entreprises ; elle est traversée par le missionnaire comme par le commerçant, par le savant comme par celui qui cherche simplement fortune.

Le temps était beau, l'onde calme ; le *Tage* filait rapidement.

Cette première soirée fut délicieusement employée à marcher sur le pont, tout en causant des mille souvenirs historiques que rappelle la Méditerranée. Outre les faits de l'histoire profane, nous avions, pour nous entretenir, les pérégrinations des Apôtres, les expéditions des Croisés, les voyages d'une foule de saints et d'autres personnages célèbres.

Une des pages les plus touchantes, à ce sujet, a été écrite par saint Jérôme, racontant le départ de sainte Paule à Ostie, après avoir fait ses adieux à ses filles et à son fils.

Castellamare, Sorrente, Capri s'effacèrent tour à tour, et nous laissâmes le golfe de Naples pour entrer en pleine mer.

C'était le jour de la fête de sainte Lucie, vierge de Syracuse, qui vint au tombeau de

sainte Agathe, à Catane, prier pour sa mère malade, dont elle obtint la guérison : par reconnaissance elle donna sa dot aux pauvres et se consacra au Seigneur ; plus tard, elle reçut la couronne du martyre.

Comme nous avancions vers la Sicile, patrie de ces deux illustres saintes, nous leur demandâmes de nous bénir au passage, et de nous accorder, pour le voyage, leur efficace protection.

Je mentionne cette circonstance d'autant plus volontiers que, par une coïncidence remarquable, nous revenions aux mêmes endroits, deux mois plus tard, au jour de sainte Agathe.

Le lendemain, dimanche, le soleil levant le plus radieux, vint nous promettre une belle journée ; promesse trompeuse qu'il ne devait tenir qu'à demi.

Un laïque demanda pour nous, au capitaine, l'autorisation de dire la messe.

« Les règlements s'y opposent formellement, » dit le commandant ; il fallut s'incliner.

A neuf heures, nous passions devant Messine. Le détroit a toujours été le cauchemar des ma-

rins, et les noms de Charybde et Sylla ne sont inconnus de personne.

Dans l'après-midi, le ciel se couvrit de nuages sombres, inquiétants; le vent s'éleva, et bientôt les vagues écumèrent et mugirent de façon à nous faire redouter une nuit pénible ; c'étaient en effet les signes avant-coureurs d'une violente tempête qui devait durer trois jours. Pendant tout ce temps, nous fûmes confinés dans l'intérieur du vaisseau où le défaut d'air pur aurait suffi à nous incommoder grandement, même en temps *calme* ordinaire.

Le vent soufflait avec fureur, la pluie et la grêle battaient violemment les fenêtres, le tonnerre grondait presque continuellement ; les lames lancées à une grande hauteur, au-dessus du navire, et retombant lourdement sur le pont, roulaient d'une extrémité à l'autre avec un bruit sourd et sinistre ; quelquefois une masse d'eau, poussée par le vent, venait heurter avec fracas les flancs du vaisseau, dont elle emportait quelque pièce, et nous faire croire à un abordage ou à quelqu'autre accident.

Le roulis, compliqué du tangage, eut bientôt

raison de la plupart des passagers, qui durent prendre et garder la position horizontale, ce qui ne les empêcha pas d'être horriblement ballotés.

Ce fut tout le temps, l'obscurité, la nuit avec toutes ses horreurs, et ce qui ajoutait encore à notre effroi, c'était le feu des éclairs qui venait par moments illuminer notre prison, pour nous laisser ensuite dans des ténèbres qui n'en paraissaient que plus épaisses.

La tourmente, tout affreuse qu'elle était, donna lieu à des incidents assez comiques.

Un des passagers italiens, jeune homme qui voyageait sur mer pour la première fois, était tellement effrayé, que ne pouvant tenir en place, il parcourait les salles en criant : "Mon Dieu, mon Dieu, nous allons périr ; retournons chez nous." A la fin, le capitaine s'impatiente, et, avec le ton d'une gravité caractéristique : "Dites donc, mon ami," lui dit-il, "si nous devons sombrer, il y a assez de curés à bord pour vous confesser ; tenez-vous tranquille : vous n'espérez pas, je pense, vivre aussi longtemps que Mathieu Salé (Mathusalem.)" Le pauvre mal-

heureux ne fut pas convaincu ; il continua de se lamenter sans pouvoir fléchir le capitaine qui laissa le vaisseau poursuivre sa route.

A un moment donné, le vaisseau pencha tellement, que tout ce qui n'était pas solidement attaché fut entraîné de tribord à babord, et que ceux des passagers qui n'étaient pas sur leurs lits perdirent tout à coup l'équilibre : il y avait à table quelques Anglais, en train de diner ; pris à l'improviste, ils roulèrent sur le plancher, et par-dessus eux tombèrent les assiettes et les plats, les inondant de leur contenu.

Le troisième jour, un ciel plus serein, nous apporta quelques instants de repos ; nous en profitâmes pour sortir de nos cabines et respirer quelques bouffées de grand air.

Nous remarquons dans le lointain l'île de Crète, disparaissant sous un immense manteau de neige, et la tempête nous renvoie de nouveau au fond de notre prison.

Ce n'est que le soir, du sixième jour, que nous arrivâmes à Alexandrie, avec vingt-quatre heures de retard sur le trajet ordinaire. Même il était trop tard pour descendre à terre ; la nuit

tombait, et des règlements sévères interdisent aux vaisseaux, l'entrée du port, après le couche: du soleil.

La veillée fut assez agréable. Répondant au désir de Monseigneur, les Frères réunirent leurs élèves, et, tous ensemble, ils chantèrent des hymnes et des cantiques à la très sainte Vierge, l'étoile de la mer, que nous avions invoquée pendant la tourmente, et qui nous avait manifestement protégés.

Le vapeur tourna sur lui-même pendant toute la nuit, ce qui permettait à l'ingénieur de tenir la machine en mouvement.

L'île de Pharos était à une petite distance. On sait que cette île, dont la tour de marbre était une des sept merveilles du monde, a donné son nom aux lumières établies le long des côtes pour la sûreté et la direction des navigateurs. Pharos est aujourd'hui réunie, par un môle, à la ville d'Alexandrie.

Le matin, de bonne heure, un pilote Egyptien vint prendre le commandement du navire, et le diriger entre les mille embarcations de toutes sortes qui couvraient le port.

A peine arrêté à une petite distance du quai, le *Tage* est entouré de barques arabes, destinées à faciliter le débarquement des voyageurs et le transport de leur bagage. C'est un véritable siège, et l'on se ferait difficilement une idée des cris et de la confusion ; les passagers craignent de se hasarder, de se confier à ces bateliers à demi vêtus qui se disputent, s'accablent d'injures et de menaces, s'arrachent les effets des voyageurs, et souvent même en viennent aux coups.

Heureusement pour nous, deux religieux de la ville d'Alexandrie, venus au-devant d'un de leurs frères, nous invitent à prendre place dans leur barque, ce qui nous sauve de toute crainte et de tout embarras ; une heure après nous sommes accueillis avec la plus grande cordialité, au couvent de sainte Catherine.

Après avoir été ballottés pendant plusieurs jours sur la mer en furie, et avoir couru les plus grands dangers, éprouvé de grandes fatigues, on comprend le prix de cette religieuse hospitalité que donnent aux pèlerins, en Orient, les fils de saint François.

III

ALEXANDRIE.

Alexandrie est comme la porte d'entrée d'un monde, d'un ensemble de mœurs et d'usages tout à fait étranges, pour celui qui vient d'Europe ou d'Amérique.

Ville semi-orientale et semi-européenne, elle offre toutes les variétés de costumes ; et l'Arabe avec son turban, sa tunique, son manteau de poil de chameau et ses pieds nus, y coudoie le Parisien émigré, coiffé du chapeau de soie, et portant l'habit noir ; on y rencontre la femme turque avec son tatouage, ou la figure voilée d'une manière assez bizarre, et les modes les plus fraîches s'y étalent comme dans les grands centres civilisés ; l'indigène, méprisant les meubles de toutes sortes, dort sur la dure, mange accroupi sur sa natte, et fume nonchalamment avec sa chibouque, pendant que l'étranger don-

ne des diners et des bals dans ses salons somptueux.

Les souvenirs historiques, religieux et profanes sont loin de faire défaut.

Fondée vers trois cent trente-deux avant Jésus-Christ, par Alexandre-le-Grand, cette ville fut, jusqu'au septième siècle, le centre du monde savant. La bibliothèque, brûlée par Omar en 640 contenait 700,000 volumes. Le christianisme y fut implanté par saint Marc, que le chef des apôtres lui-même y avait envoyé. Origène, Clément, Catherine, et une foule d'autres saints l'ont illustrée par leur séjour, leurs travaux, ou leur martyre.

Malheureusement, les disciples de Mahomet, dans leur première fureur, se sont attachés à détruire tout ce qui rappelait une tradition, un fait ou un personnage chrétiens ; en fait d'antiquités, nous n'avons vu que deux monuments païens : l'aiguille de Cléopatre, que l'ex-khédive venait de vendre aux Américains, et que l'on était à coucher sur le vaisseau qui devait l'emporter ; et la colonne de Pompée. Pourquoi le nom de Pompée est-il resté attaché à cette

colonne ? D'après Chateaubriand, l'inscription grecque qui s'y trouve peut se traduire ainsi : "*Au très sage empereur, protecteur d'Alexandrie, Dioclétien Auguste, Pollion, préfet d'Egypte,*" et dans la vie d'un des pères du désert, écrite par un contemporain, on lit que, pendant un tremblement de terre à Alexandrie, toutes les colonnes tombèrent, excepté celle de Dioclétien.

Un religieux français, le P. Marcel, se fit notre *cicerone* et nous conduisit par la ville. Nous fîmes une courte visite au vicaire apostolique, Mgr. Ciurcher, un vénérable franciscain, qui compte un quart de siècle d'épiscopat ; il nous parla longuement de l'état du catholicisme en Egypte, et surtout, des difficultés créées dans l'Eglise d'Orient par la diversité des rites. Sa Grandeur nous encouragea beaucoup, et nous accorda toutes les autorisations dont nous avions besoin.

Au collège des Frères, on avait préparé à Mgr. de Goesbriand une réception grandiose ; fanfare, adresse, chants en plusieurs langues, décorations de toutes sortes, rien ne manquait. Un grand nombre d'enfants portaient une jupe

et un béret. Cet établissement est très considérable ; il y avait, à l'époque de notre passage, au-delà de mille élèves appartenant à toutes les nationalités. Nous y avons rencontré avec bonheur un vieux Frère qui a demeuré autrefois à Montréal.

Monseigneur ayant béni les enfants, on nous conduisit par la maison, qui est des mieux installées : chapelle, dortoirs, salles d'étude et de classe, bibliothèque et musée, tout concourt à faire de cette école, un établissement de premier ordre.

Les Lazaristes et les Sœurs de charité ont aussi église et couvent.

L'église paroissiale, attenante au couvent de sainte Catherine, est desservie par les Franciscains, qui y prêchent chaque dimanche en sept différentes langues. Cependant, parmi eux comme parmi la population catholique de toute la ville, les Français et les Italiens sont de beaucoup les plus nombreux.

En fait d'embellissements, avec la place du consulat, il y a les jardins du vice-roi, et les innombrables palais que l'ex-khédive avait fait construire pour ses femmes.

Le samedi soir, tandis que la fatigue retenait à Alexandrie l'aumônier du Pas-de-Calais, et le jeune avocat, son pupille, nous retournions à bord du *Tage*, pour reprendre et continuer notre voyage vers la Terre-Sainte.

IV

ARRIVÉE A JAFFA.

Dans la nuit nous passions devant Rosette, et Damiette, pour arriver, le matin à Port-Saïd, à l'entrée du canal de Suez. Le vaisseau devait y rester toute la journée à l'ancre, pour l'échange des marchandises.

La ville de Port-Saïd, qui ne doit son existence qu'au percement de l'isthme, a progressé rapidement ; elle est peuplée par une bonne partie des ouvriers qui y ont fixé leur résidence, et auxquels sont venus se joindre beaucoup d'exilés volontaires, qui prétendent y faire fortune.

Les Dames du Bon Pasteur y ont un asile, et les Franciscains un couvent et une église paroissiale.

Au moment de notre passage, il y avait beaucoup d'agitation dans la ville à cause de la présence simultanée, dans le canal, de plusieurs vapeurs anglais et français.

Cette journée nous parut d'autant plus longue que rien ne pouvait piquer notre curiosité, et que douze heures seulement nous séparaient de la Terre-Sainte, que nous appellions de tous nos vœux.

Enfin, lundi matin, le 22 décembre, nous arrêtions en face de Jaffa, et nous pouvions saluer avec joie et bonheur la première vue de la Terre-Sainte.

Le navire avait jeté l'ancre à un mille environ du rivage ; le temps était beau, la mer paraissait d'un calme plat. Mais la rade de Jaffa est fort mauvaise ; le lit de la mer est parsemé d'énormes blocs de rochers qui rendent la navigation tout à fait dangereuse, surtout quand les vagues les recouvrent complètement. Il nous fallait attendre le lever du soleil, car les Mu-

sulmans dédaignent de travailler quand l'astre du jour est absent ; dans l'intervalle le vent s'éleva, et le bouillonnement des vagues jeta dans nos esprits une inquiétude mortelle.

Le débarquement allait devenir impossible, et le capitaine se préparait à donner l'ordre de regagner la haute mer, et de reprendre la direction de Beyrouth, ce qui eût dérangé absolument tous nos plans ; et les bateliers de Jaffa continuaient à nous laisser languir dans une anxieuse attente.

Enfin, vers sept heures, nos yeux fixés sur le rivage voient s'en détacher une barque qui s'avance péniblement sur les flots irrités ; une autre la suit bientôt, l'espérance renaît en nous, et nous ne perdons plus du regard ces deux frêles embarcations ; après une grosse demi-heure de pénibles efforts elles arrivent au vaisseau.

Un médecin arabe ayant constaté l'état satisfaisant de notre santé, rien ne s'oppose plus à notre descente.

Mais la mer est très agitée ; tantôt les vagues frappent les flancs du navire, et s'élèvent jusqu'à

la hauteur du pont ; tantôt, se retirant, elles laissent comme un gouffre profond dont la vue donne le vertige.

Il faut du sang-froid, de la prudence, et même, une certaine habileté pour sauter dans la barque, juste au moment où le flot l'apporte à la hauteur de l'escalier attaché au navire.

Une fois installés dans l'embarcation, nous nous abandonnons à la bonne volonté des rameurs ; ceux-ci paraissent d'abord engagés dans une très vive discussion, qui s'apaise bientôt ; puis, celui qui tenait le gouvernail ayant donné le signal, chacun se mit à l'œuvre en répétant un mot, toujours le même, et dont la cadence et l'ensemble soutenaient les efforts communs.

Pour nous, nous tenant solidement aux barres qui nous servaient de sièges, nous nous répétions ces paroles, qui sont la devise de l'évêque de Burlington, et que Monseigneur n'a cessé de redire pendant tout notre pèlerinage : *Deus providebit.*

Le quai était très encombré, couvert d'un peuple dégoûtant, grouillant dans ses haillons, et attendant les voyageurs pour saisir l'occasion de leur arracher quelques sous.

Quelques marches de pierre, ressemblant à un escalier, servent au débarquement quand la houle le permet ; mais ce jour-là, il fut impossible d'en approcher, et il fallut escalader les murs ; des indigènes, à qui nous dûmes présenter nos mains, nous hissèrent assez brutalement, sans s'inquiéter de la boue dont ils nous couvraient en nous tirant le long des pierres.

Au milieu de ce monde, peu rassurant, nous avions, à notre grande joie, distingué la bure d'un franciscain ; c'était l'excellent frère Liévin, venu du mont Thabor, pour rencontrer l'évêque de Burlington et ses compagnons. Par ses soins, nous fûmes vite débarrassés des officieux qui nous entouraient ; les douaniers nous laissèrent passer, et l'instant d'après nous étions au couvent de saint Pierre, chez les PP. Franciscains, que nous désignerons désormais sous le nom de Pères de Terre-Sainte, ce nom si glorieux, et qui leur appartient à tant de titres.

Depuis plus de six siècles et demi, les enfants du patriarche d'Assise, disséminés, par petits groupes, dans la Palestine, n'ont cessé de donner leur activité, et leur sang même pour accomplir

fidèlement la belle mission qu'ils tiennent de l'Eglise, et qui fait la gloire de leur ordre.

Ils sont missionnaires, curés, médecins, pharmaciens, hospitaliers, et l'hospitalité ils l'exercent envers tous, avec la conscience des anciens patriarches.

Dès notre arrivée en Terre-Sainte, nous nous sommes mis entièrement sous la direction du frère Liévin.

Humble frère lai, Liévin est un guide dont les savants respectent l'autorité ; depuis plus de vingt ans, il parcourt la Palestine, revoyant les mêmes endroits, plusieurs fois chaque année ; interrogeant chaque colline, chaque ravin, et les moindres ruines ; confrontant tous les lieux et les monuments avec les descriptions de l'Ecriture Sainte et l'histoire des différentes époques ; on devine dès lors l'étendue de ses connaissances, et à quel point sa compagnie est précieuse à ceux qui ont l'avantage de l'avoir pour guide.

Il est belge de naissance, et âgé de soixante ans ; sa taille est peu au-dessus de la moyenne ; œil vif, démarche noble, majestueuse,

et qui en impose aux Orientaux ; d'une humeur très gaie et très égale, sa conversation, toujours intéressante, abonde en saillies ; les Arabes le vénèrent à cause de sa belle barbe ; nous l'avons aimé beaucoup à cause de sa piété, de son affabilité, et de son empressement à nous faire profiter de sa science si profonde.

Jaffa (Joppé) veut dire la belle ; je l'appellerais volontiers la belle hypocrite, ou la belle trompeuse.

De loin, sur mer, l'apparence en est agréable.

Bâtie sur une colline, en forme d'amphithéâtre, avec ses murs crénelés et ses coupoles blanchâtres, elle a un certain air pittoresque qui plaît.

Mais, l'intérieur en est sale, sombre, désolé ; ses rues très étroites, tortueuses, pavées grossièrement, sont bordées de bazars qui n'ont rien d'attrayant ; ce sont de petits magasins, en plein air pour la plupart, dans lesquels on offre en vente les produits du pays, surtout des fruits et des légumes ; le marchand, enveloppé dans sa toge, est gravement accroupi sur son comptoir, attendant qu'un acheteur vienne troubler son repos et, encourager son commerce.

Jaffa est une des plus anciennes villes du monde. Noé, dit-on, y construisit l'arche, en prévision du déluge. Après le cataclysme, Japhet rebâtit la ville qui échut à la tribu de Dan.

Hiram, roi de Tyr, y fit débarquer les fameux cèdres du Liban, promis à Salomon pour la construction du temple.

Jonas s'y embarqua pour se rendre à Tharsis ; on sait la suite de l'histoire ; c'est quelques milles plus loin, que le prophète fut rejeté par le monstre marin qui l'avait englouti.

Pour venger la mort de deux cents Juifs que les habitants de Jaffa avaient noyés, Judas Machabée détruisit la ville, l'an 164 avant Jésus-Christ, et brûla tous les vaisseaux qui se trouvaient dans la rade. Relevée de ses ruines, elle est prise d'assaut deux fois par Simon Machabée qui rétablit le port.

C'est à Jaffa que saint Pierre ressuscita Tabithe ; là aussi que le même apôtre, logeant chez Simon le corroyeur, eut la vision des animaux purs et impurs, ainsi qu'il est rapporté au chapitre neuvième des Actes des Apôtres.

Vespasien détruisit de nouveau la ville.

Au onzième siècle, les croisés en occupèrent la citadelle ; depuis cette époque, passant tour à tour aux mains des chrétiens et des musulmans, elle fut mainte fois livrée au pillage et au massacre.

En 1252, saint Louis y apprenait la mort de sa sainte mère.

En 1799, Napoléon s'emparait de Jaffa qui fut, pendant trente heures, abandonnée au pillage et au massacre ; le passage du terrible guerrier fut marqué par un acte qui ternira à jamais la gloire du conquérant, si des documents ne se découvrent pour en détruire la certitude : un dépôt de pestiférés Français avait été établi à Jaffa ; avant de partir, Bonaparte ordonna de les empoisonner tous, pour leur épargner de périr par les mains de leurs ennemis.

On montre encore la salle où s'accomplit cet acte de cruauté.

La population de Jaffa est de six à sept mille âmes, dont plus de la moitié sont musulmans ; les autres sont catholiques des divers rites, schismatiques, juifs et protestants. Les Franciscains y ont, outre leur couvent, une

église paroissiale, et une école de garçons. Deux écoles de filles sont dirigées, l'une par les Dames de l'Apparition de saint Joseph, l'autre par les tertiaires de saint François.

L'emplacement de la maison de Simon le Corroyeur est occupé par une mosquée musulmane, ayant ses nattes et son mihrab ; et pour obtenir la faveur de faire une courte prière en cet endroit, qui rappelle de si touchants souvenirs, il faut payer un tribut au vieux mahométan qui en garde la porte ; hélas ! que de sanctuaires, en Terre-Sainte, sont, par le malheur des temps, devenus des temples du faux prophète.

VI

LA PLAINE DE SAARON.

Rentrés au couvent pour diner, après avoir visité la ville et acheté tout ce que le voyage à cheval pouvait rendre indispensable, nous nous

trouvons en compagnie d'une quarantaine d'Espagnols, qui venaient de Jérusalem et attendaient un vaisseau pour retourner dans leur pays. Les récits enthousiastes qu'ils nous firent excitèrent encore l'ardeur de nos désirs, et nous décidâmes de partir aussitôt pour la Ville-Sainte.

Le frère Liévin, pour nous sauver du temps et de l'argent, se chargea de veiller au matériel. Toutes nos valises furent enfermées dans de grands sacs et placées en équilibre sur le dos de quelques mulets ; d'excellents petits chevaux furent mis à notre disposition, et à deux heures, nous sortions de Jaffa pour chevaucher à travers la plaine de Saaron, dans la direction de Lydda.

Le vice-consul français, M. Chevalier, excellent chrétien et archéologue distingué, nous accompagnait.

Les jardins de Jaffa, que nous traversons d'abord, ont une réputation bien justifiée ; les fruits qu'on y récolte sont d'une saveur, d'une variété et d'une grosseur extraordinaires ; ils font penser à ces grappes de raisins, rapportées

au camp des Juifs par les envoyés du peuple de Dieu ; les oranges surtout sont merveilleuses, et forment la plus grande partie du commerce de Jaffa. Elles parfument l'air à une très grande distance autour de la ville.

Il y a aussi des bananes, des pêches, des abricots, des dattes, des prunes. Ces jardins, assez incultes, véritables champs plantés d'arbres fruitiers, forment une étendue de deux milles.

Contigu à ces jardins, est un ancien cimetière dans lequel se trouve l'emplacement de la maison de la veuve Tabithe, et son caveau sépulcral. Ce cimetière, comme la plupart de ceux de Palestine, conserve les traces d'un usage auquel Notre Seigneur fait allusion quand il compare les Pharisiens à des sépulcres blanchis, beaux au dehors, mais ne renfermant que pourriture et corruption ; les Orientaux, en effet, recouvrent les sépulcres d'une couche de chaux qu'ils ont soin de renouveler de temps à autre.

N'oublions pas de mentionner que chaque année, au quatrième dimanche après Pâques,

toute la population de Jaffa se transporte au tombeau de Tabithe, pour célébrer, par des chants et des prières, les vertus de cette sainte veuve, dont l'Ecriture Sainte dit, qu'elle passa sa vie à faire des bonnes œuvres, et à répandre des aumônes.

Nous voici maintenant dans la plaine de Saaron, dont la beauté fut chantée par les prophètes.

Cette plaine s'étend jusqu'aux montagnes de la Judée ; sa fertilité est proverbiale, et les douces ondulations du terrain lui donnent un aspect agréable.

Voici comment la décrit Chateaubriand :

" Le sol est une arène fine, blanche et rouge, " et qui paraît, quoique sablonneuse, d'une ex- " trême fertilité. Mais, grâce au despotisme " musulman, ce sol n'offre de toutes parts " que des chardons, des herbes sèches et flé- " tries, entremêlées de chétives plantations de " coton, de doura, d'orge et de froment. Çà " et là paraissent quelques villages toujours en " ruines, quelques bouquets d'oliviers et de " sycomores. "

C'est dans cette plaine que Samson lança les trois cents renards, à la queue desquels il avait attaché des torches enflammées, pour incendier les moissons des Philistins ; aujourd'hui le cri lugubre des chacals, et le chant nasillard des moukres rompent seul le silence qui plane tristement sur cette plaine, jadis, si riche et si florissante.

A de rares intervalles, on aperçoit des constructions en pierre, qui rappellent les tours de garde mentionnées dans l'Evangile ; elles abritent les Bachibouzouks, espèce de gendarmes qui surveillent le pays et chassent les brigands.

VII

LYDDA.

A cinq heures, nous sommes à Lydda, à l'église de saint Georges.

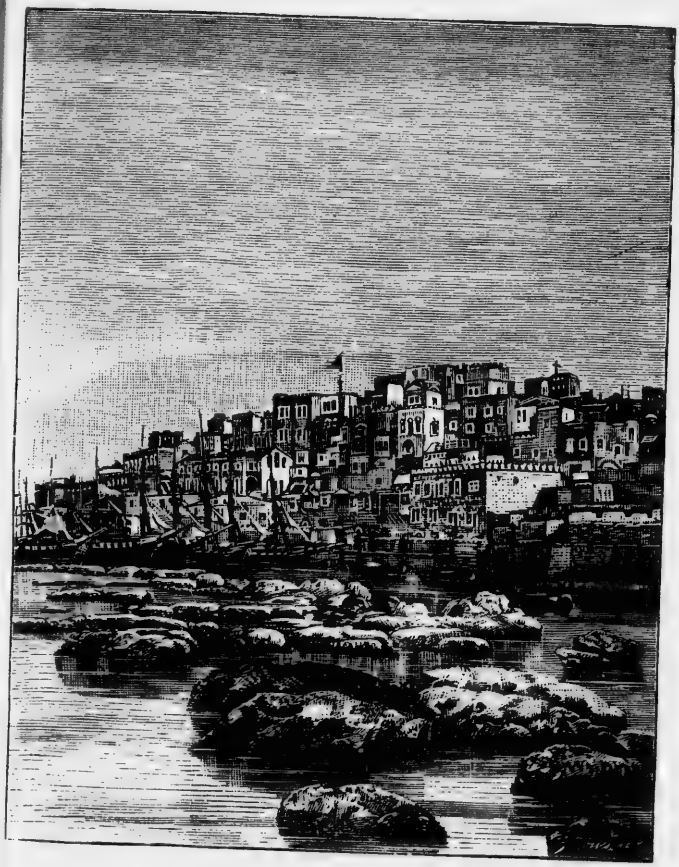
Lydda est Lod de l'Ancien Testament. Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, cette

ison lança les
quels il avait
our incendier
rd'hui le cri
asillard des
e qui plane
i riche et si

it des cons-
les tours de
; elles abri-
gendarmes
es brigands.

Lydda, à

ment. Dès
enne, cette



JAFFA.

vi
ne
ur
de

zi
en

ma
hu
ver
sa

fai

hab
la v
S
naq
sou
fure
l'ég
apr
bâti
d'hu

ville devint siège épiscopal, et, en 414, l'histoire nous montre Pélage y comparaissant devant un concile assemblé pour condamner les erreurs de ce sectaire.

Les croisés s'emparèrent de Lydda au onzième siècle, et Robert de Normandie y fut ensuite installé comme évêque.

On visite, à Lydda, l'emplacement de la maison d'Enée, ce paralytique gisant depuis huit ans sur un grabat, et que Pierre, chef universel, visitant toutes les églises, vint rendre à la santé :

" Lève-toi, lui dit le prince des apôtres, et fais toi-même ton lit."

Et le malade se leva, guéri, et tous ceux qui habitaient Lydda et Saaron se convertirent à la vue de ce miracle.

Saint Georges, dont nous visitons l'église, naquit à Lydda, d'après la tradition ; ayant souffert le martyre à Nicomédie, ses reliques furent rapportées au lieu de sa naissance, et l'église qui les reçut prit ensuite son nom ; après avoir été bien des fois renversée et rebâtie, l'église saint Georges se trouve aujourd'hui aux mains des schismatiques grecs,

Un puits, situé tout auprès, rappelle le souvenir d'une sanglante bataille, qui se livra en cet endroit, entre les croisés et les musulmans, et dans laquelle les disciples du croissant durent céder la victoire aux soldats de la croix.

Lydda n'est aujourd'hui qu'un village, aux rues sales, étroites et sombres ; les maisons y sont basses et malpropres ; la population ne dépasse pas trois mille ; les catholiques, une dizaine en tout, sont desservis par un missionnaire.

Il s'agissait, la visite faite, de remonter à cheval ; mais nos montures étaient aux mains d'une dizaine de petits turcs effrontés, qui ne voulaient pas lâcher prise, avant d'avoir reçu leur *backchiche*. Dans ce pays, le moindre service exige rémunération immédiate ; celui qui vous a tendu la main, ramassé votre bonnet, tenu l'étrier, réclame aussitôt son pourboire, et vous n'en êtes débarrassé qu'après lui avoir jeté quelques sous. Le frère Liévin avait prévu ce détail ennuyeux, et d'après le marché conclu, notre moukre devait, à ses frais, pourvoir à tous les *backchiches* pendant le voyage.

VIII

ARIMATHIE.

Le trajet de Lydda à Ramleh se fait en une demi-heure, et entre deux haies épaisses, formées par d'énormes cactiers.

Ramleh, autrefois Ramen, s'appelait Arimathie au temps de Notre Seigneur.

C'est la patrie de Joseph et de Nicodème, dont il est dit dans l'Evangile qu'ils ensevelirent le corps de Jésus, après l'avoir embaumé.

Les croisés y furent défaits en 1099.

Saladin s'en empara en 1187.

Richard Cœur de Lion y établit son quartier général en 1204, et la ville resta au pouvoir des chrétiens jusqu'en 1266, où elle retomba entre les mains des musulmans.

Les Franciscains s'y établirent en 1296. Leur couvent est bâti sur l'emplacement des maisons de Joseph et de Nicodème, et la chapelle

intérieure sert d'église paroissiale aux soixante catholiques qui habitent la ville.

Dans ce couvent, on montre encore les appartements de Bonaparte, qui y séjourna en 1799 ; on avait prié le consul de se rendre à Jérusalem, dont il était si près ; mais cela n'entrait pas dans son plan ; après son départ de Ramleh, les courageux Pères de Terre-Sainte payèrent de leur tête l'hospitalité qu'ils lui avaient donnée ; tout entier à la recherche d'une vaine gloire, le conquérant oublia ses hôtes, et ne fit jamais rien pour venger leur mort.

A part le couvent et les souvenirs si précieux qu'il rappelle, il y a encore, à Ramleh, une ancienne église, dédiée autrefois à saint Jean-Baptiste, et convertie en mosquée ; le clocher lui-même sert de minaret ; on aperçoit aussi, à une petite distance, la tour dite des quarante martyrs, parce qu'il y avait autrefois une église attenante, portant le nom des quarante martyrs de Sébaste.

Arrivant à Ramleh, après une course à cheval de cinq ou six heures, et ayant depuis longtemps perdu l'habitude de ce genre d'exercice,

nous étions fatigués, brisés, moulus ; nous nous demandions comment nous pourrions le lendemain poursuivre notre route ; l'un de nous parlait même de renvoyer son cheval, et de nous suivre à pied à travers les montagnes.

Mais la nuit porte conseil, et procure le repos ; après un excellent souper, servi par un esclave noir, nous prîmes possession de nos chambres, et pour sûr, les heures de la nuit passèrent inaperçues. Le matin nous étions frais et dispos ; toute fatigue avait disparu ; bien plus, nous étions aguerris contre tous les inconvénients de l'équitation.

Nos messes dites, le déjeûner pris, ayant dit adieu aux bons Pères hospitaliers, nous remontons à cheval pour continuer notre voyage à travers la plaine de Saaron ; l'endroit que nous traversons d'abord, est celui où Setrai gardait, jadis, les nombreux troupeaux de David.

Disséminés dans les environs, sont plusieurs villages dont les maisons basses, à coupoles écrasées, font comprendre ce passage de l'Ecriture Sainte, où il est dit que l'impie sèchera comme l'herbe sur les toits : une couche de

terre friable et battue recouvre ces maisons ; quelques brins d'herbe y naissent, mais sèchent et dépérissent, faute de suc qui les nourrisse.

L'un de ces groupes d'habitations nous est indiqué comme remplaçant Géser. Horam, le roi de Géser, s'était porté au secours de Lachis contre Josué ; le chef d'Israël, victorieux, frappa Horam *usque ad internecionem.*

Plus loin est Nobé, ville sacerdotale. David cherchant à se soustraire à la jalousie cruelle de Saül arrive un jour à Nobé, il se présente au grand-prêtre Achimélech pour lui demander assistance ; il en reçoit les pains de proposition et l'épée de Goliath. Pour se venger du secours accordé à son rival, le roi fait mettre à mort Achimélech, et quatre-vingt autres prêtres, et tout être vivant de Nobé.

El-latroun, qu'on aperçoit sur une hauteur, dans le lointain, fut, d'après la tradition, la patrie de l'égyptien Dismas, le larron de la droite du Sauveur.

A l'horizon se dessine aussi Amoas, l'Emmaüs du livre des Machabées ; Judas y défit Gorgias, général d'Antiochus Epiphane. Sous Marc-

Aurèle, cette ville, probablement réunie à Ellatroun s'appelait Nicopolis ; il y reste quelques ruines d'une ancienne église, qu'on y avait bâtie en l'honneur des Machabées et de leur mère.

Après plusieurs heures de marche, et avant de laisser définitivement la plaine pour nous engager dans les montagnes, nous fîmes une courte halte, à l'ombre d'un pan de mur en ruines. Pendant que les autres serviteurs préparaient le déjeûner, notre moukre se rendit au village voisin, pour faire provision d'eau fraîche ; à son retour il était à la tête d'une véritable procession composée de fèllahs. Vêtus d'une simple tunique, pieds nus, la tête coiffée du turban enroulé sur une calotte rouge, ils se rangèrent silencieusement autour de nous, comme pour admirer notre appétit. Ces malheureux vivent dans la plus grande pauvreté, et la misère la plus profonde ; ne se nourrissant que d'herbages, leur maigreur et la pâleur de leur teint les font ressembler à des cadavres ambulants ; ils couchent souvent en plein air, ce qui rend leurs yeux louches et chassieux ; ils ont de plus l'air défiant, la mine très peu rassu-

rante, et sont d'une extrême malpropreté ; en voyant avec quelle avidité ils se jetèrent sur les restes de notre repas, pour les ramasser, et même les dévorer sur place, je me rappelais ce passage des lamentations de Jérémie : *Desolatione desolata est terra*, etc. C'est vraiment une terre de désolation.

On a dit que là où le croissant avait passé, le sol demeurait comme frappé d'une effrayante stérilité ; que les impôts dépassaient les revenus de la culture ; que les bédouins, par leurs rapines incessantes, décourageaient le fellah ; que d'ailleurs, l'arabe, nonchalant par nature, ne saurait se plier à un travail pénible et soutenu qui ferait rendre à la terre selon sa fertilité première, etc. Quoiqu'il en soit de ces considérations, et supposé que les accusations réciproques que se portent le gouvernement et les fellahs soient vraies, il n'en est pas moins certain, qu'une malédiction visible pèse sur la terre de Juda ; que les torrents desséchés, la plaine brûlée, les collines dénudées, les puits taris, que tout cela n'est que l'effet désastreux d'un horrible blasphême, de l'imprécation vo-

mie par les Juifs déicides : *sanguis ejus super nos et super filios nostros.*

C'est en échangeant ces réflexions que nous levons le camp et commençons à gravir les montagnes.

IX

MONTAGNES DE JUDA.

La route perd ici le peu de charme qu'elle avait eu jusqu'alors.

Il faut, désormais, escalader des rochers escarpés, descendre au fond des ravins par des sentiers abruptes, glissants, à peine visibles, suivre le lit raboteux et desséché de quelque torrent, pour remonter ensuite, et tourner sans cesse des endroits dangereux ; nous nous trouvons au milieu d'un véritable labyrinthe de montagnes de forme conique, à peu près semblables entre elles, enchaînées l'une à l'autre par la base, et dont les corniches parallèles sont disposées comme les gradins d'un amphithéâtre romain.

On se figurerait difficilement un pays plus sauvage : la terre a presque partout disparu, laissant un roc nu, aride, grisâtre, et n'offrant dans ses crevasses, que de pauvres touffes de buis ou de chênes nains. Aucune verdure, point d'arbres, point d'eau, point d'habitation.

La monotonie de ce paysage n'était rompue qu'à de rares intervalles, par de petites caravannes, composées ordinairement de cinq ou six chameaux pesamment chargés, et précédés d'un âne portant son maître. Ces rencontres n'étaient pas sans danger pour des cavaliers encore novices, et sans notre obéissance parfaite aux recommandations du frère Liévin, nous eussions fait quelque dégringolade aussi funeste que désagréable. Mais notre guide nous avait dit : " laissez vos chevaux à leur fantaisie, ils connaissent la route et se guideront mieux que vous ne pourriez le faire ; " et nos montures, comme fières d'un compliment qu'elles méritaient bien, allaient bride sur le cou, ne bronchant jamais, et sachant toujours choisir, pour les montées, les descentes et les rencontres, le lieu le plus sûr et le plus commode.

X

EMMAUS.

Au milieu de ces montagnes se trouve Emmaüs, où nous arrêtons à deux heures. C'est la patrie de saint Cléophas, un des disciples qui eurent le bonheur de faire avec Jésus ressuscité, une partie de la route qui conduit de Jérusalem à ce bourg. Chemin faisant, dit l'Evangile, le Sauveur expliquait les divines Ecritures.

Cléophas, qui reçut chez lui Notre Seigneur, mourut martyr, et ses restes furent ensevelis dans sa propre demeure. Plus tard une église s'éleva en cet endroit, et, dans son abside, fut conservée la maison du disciple.

En 1099, les chrétiens de Bethléem invitèrent les croisés, qui étaient à Emmaüs, à venir prendre possession de leur ville, occupée en ce moment par les disciples du coran ; et le drapeau

de la croix flotta bientôt sur la basilique de la Nativité.

Des hauteurs qui dominent Emmaüs, Richard Cœur de Lion, en 1292, contemplait, avec douleur, Jérusalem qu'il ne pouvait délivrer.

Pour le pèlerin, Emmaüs est un de ces lieux mystiques et suaves, si nombreux en Terre-Sainte, où l'on s'arrête avec bonheur, et dont on se détache à regret.

Jusqu'à présent, nous avons, certes, éprouvé de douces jouissances, en nous rappelant les souvenirs évoqués par les noms de Joppé, Lydda, et Arimathie ; mais, à Emmaüs, pour la première fois, nous foulons une terre qui a porté Jésus-Christ, et les faits qu'elle nous rappelle, ont trait directement à la personne même du Sauveur, et non plus seulement à quelqu'un de ses apôtres. Et quoi de plus touchant que le récit de l'Evangile, où saint Luc nous raconte l'entretien de Jésus et des deux disciples, les doux roproches du Sauveur, l'entrée chez Cléophas, le repas, la distribution du pain ; quelle douceur dans ces pages, surtout si on les relit aux lieux mêmes qui furent témoins de ces merveilles.

Chacun de nous pouvait répéter avec vérité ces paroles : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis ;* quand il n'y aurait en Terre-Sainte, que le petit bourg d'Emmaüs avec ses ruines et ses souvenirs évangéliques, c'en serait assez pour dédommager le pèlerin de la fatigue et des frais du voyage.

Il y a, à Emmaüs, un monastère qui vient d'être réparé à neuf, dans lequel les Franciscains reçoivent et hébergent les pèlerins. Mademoiselle de Nicolai, une tertiaire franciscaine, qui avait acheté le monastère en 1861, pour le donner aux Pères de Terre-Sainte, a aussi restauré la chapelle, qui renferme actuellement son tombeau. Au-dessus du chœur, sont écrits ces mots de l'Evangile : *Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit.*

C'est encore la famille Nicolai qui a payé de ses deniers, dans l'intérêt de la science et de la piété, l'emplacement de l'ancienne église. On a déblayé le terrain, découvert les fondements, y compris ceux de la maison de saint Cléophas, que l'architecte avait respectée et conservée dans la première construction ; exemple assez

fréquent en Palestine, surtout pour les églises constantiniennes.

Dans l'enceinte formée par les vieux murs, et sur les ruines mêmes de la maison de saint Cléophas, nous nous sommes arrêtés, et nous reportant par la pensée au temps de la résurrection du Sauveur et dans la compagnie de ses heureux disciples, nous avons lu en commun, le chapitre vingt-quatrième de saint Luc.

XI

A JÉRUSALEM.

Enfin il fallut nous arracher à ces pierres, à ces souvenirs ; le soleil baissait, le chemin à parcourir était encore long, et il nous fallait arriver à Jérusalem avant la nuit.

Nebi-Samouil, ou tombeau de Samuel, se voit à une certaine distance, sur les hauteurs ; c'est Ramatha, patrie du prophète qui sacra Saül roi d'Israël ; là, s'accomplit le fait suivant :

David se refugie auprès de Samuel, à Ramatha ; Saül envoie des gens qui ont ordre de s'emparer de son rival ; ces soldats sont tout à coup saisis de l'esprit prophétique ; Saül vient lui-même et prophétise aussi, à la louange de David : *Numquid et Saül inter prophetas.*

Une dépression de terrain très marquée nous conduit au fond d'un ravin ; nous traversons un torrent qui est presque toujours à sec, et qui s'appelle le Térébinthe ; David y avait pris les cinq cailloux dont il devait tuer Goliath ; le jeune berger tua le géant dans la vallée voisine, qui porte le même nom.

Nous remontons, et bientôt le frère Liévin nous indique au loin, bornant l'horizon, le mont des Oliviers, le couvent de Sainte Croix, la petite ville de Bethléem ; puis, quelques minutes plus tard et beaucoup au-delà, les montagnes de Moab.

Nous approchons donc de la cité sainte ; nous allons y pénétrer ; voir son Golgotha, son tombeau du Christ, les ruines de son temple, et les traces de la vengeance divine ; et surtout nous

allons y suivre les vestiges du passage du Sauveur.

Enfin, la dernière montagne qui nous dérobait la vue de Jérusalem est franchie ; et, pénétrés de la plus vive reconnaissance, nous pouvons, en apercevant la Ville-Sainte, chanter le psaume : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.*

Entrés en ville par la porte de Jaffa, nous nous arrêtons, cinq minutes après, en face d'une porte massive, au-dessus de laquelle sont écrits ces mots : *Hospitium franciscanum.* Ce qui veut dire que nous allons trouver, dans cette maison, une famille, des frères, le repos le plus doux, les soins les plus tendres, le dévouement le plus parfait.

assage du Sau-

qui nous dé-
franchie ; et,
aissance, nous
Sainte, chanter
quæ dicta sunt

le Jaffa, nous
, en face d'une
lle sont écrits
. Ce qui veut
cette maison,
le plus doux,
ement le plus

CHAPITRE II

Noel a Bethleem.

I

LA GROTTE ET LE VILLAGE DES PASTEURS.

Le matin du jour suivant, toute fatigue ayant disparu, et ne pensant qu'au bonheur de fouler la Terre-Sainte, nous montons au Calvaire, afin de célébrer les saints mystères, là ou Jésus a subi pour nous le supplice de la croix.

A trois heures, nous sommes de nouveau à cheval, en route pour Bethléem.

Le temps est radieux, pas un nuage au ciel bleu ; et le soleil verse sur nous une douce

chaleur, qui nous fait songer aux belles journées de septembre en Canada.

Toujours guidés par l'excellent frère Liévin, nous franchissons la porte de Jaffa, et suivons le grand chemin jusqu'au puits, dit des Trois Rois, parce que, à cet endroit, l'étoile brilla de nouveau aux yeux des mages, après s'être éclipsée pendant leur séjour chez Hérode.

De là, tournant à gauche, nous allons à travers champs vers la grotte des pasteurs, sorte de caverne, taillée par la nature dans le roc, au milieu des montagnes. C'est là que la nuit, quelques bergers, réunis pour veiller ensemble sur leurs troupeaux, entendirent les chants joyeux des chœurs angéliques ; là, qu'après s'être consultés, ils résolurent de se rendre immédiatement à Bethléem, pour voir ce qui s'y passait d'extraordinaire.

Nous nous trouvons donc à cet endroit béni, à l'heure qui oblige les pâtres à faire descendre dans la plaine leurs troupeaux de chèvres ou de brebis ; une citerne, à quelques pas de nous, en rassemble quelques-uns avec leurs doux animaux ; d'autres descendent des

collines en jouant du chalumeau, ou en chantant sur un ton nasillard, des airs populaires... tout cela, la veille de Noël, au coucher du soleil, dans la campagne de Bethléem....

La grotte est malheureusement devenue une chapelle schismatique ; la visite en est bientôt faite, et après avoir traversé le champ de Booz, où venait glaner Ruth la moabite, nous entrons dans le Village des Pasteurs, où l'on croit que les bergers, favorisés de la visite des anges, avaient leurs habitations.

Plusieurs enfants accourent à nous, et nous saluent en assez bon français, disant : " Bonjour, monsieur, bon voyage. "

Au milieu de ce village, se trouve la *citerne de Marie,* que le frère Liévin nous indique en passant, et à laquelle se rattache une jolie légende.

Un jour que la sainte Vierge passait par là, elle voit un homme qui y tirait de l'eau, et elle lui demande à boire ; mais l'inhumain, refusant de lui prêter le vase dont il se servait, lui répond brusquement :

" Bois à même le puits."

Marie, pleine de confiance en Dieu, s'approche de la citerne, et voici que l'eau, montant jusqu'à la margelle, lui permet de se désaltérer, et redescend ensuite à son niveau ordinaire.

II

L'ÉGLISE DE LA NATIVITÉ.

Une demi-heure, à peine, nous sépare maintenant de la crèche du Sauveur ; l'obscurité devient plus grande, et nous sommes témoins de l'illumination des principaux édifices de la ville et de l'hospice autrichien, situé tout auprès. Nous pressons nos montures, trop lentes à notre avis, et bientôt, nous sommes à Bethléem, les hôtes des bons Pères Franciscains, dans leur couvent de la Nativité.

Le père supérieur nous accueille avec la plus franche bienveillance, nous présente au révérendissime patriarche et nous conduit au réfectoire, où sont déjà réunis bon nombre de

pèlerins, accourus de diverses parties de la Palestine, de l'Europe, et même de l'Amérique.

Il y a aussi le comte de Caboga, consul autrichien, et M. Patrimonio, consul de France, tous deux en grand costume.

Après le repas, nous prenons quelques instants de repos, sans sommeil, comme bien on pense, et dix heures nous trouvent à l'église, pour le commencement de la cérémonie.

Au-dessus de l'étable de Bethléem, est une vaste église, à cinq nefs, et dont la première construction remonte à sainte Hélène.

Un oratoire, élevé en ce même endroit par les premiers chrétiens, avait été renversé par Adrien, qui, dans sa rage de profanation, fit entourer ce lieu auguste d'un bois consacré à Adonis, et placer une statue de Vénus au-dessus de la crèche même.

La pieuse mère de Constantin vint purifier ces lieux sacrés, et une superbe basilique effaça bientôt le souvenirs de ces horreurs.

Ce temple, dévasté par les Pélagiens, fut restauré par Justinien, et pris de nouveau par Omar.

Vers 1020, Hakem envoie des païens pour le démolir ; une lumière éclatante les éblouit soudain et les renverse. Ils se relèvent et veulent continuer leur œuvre ; ils tombent morts sur place.

En 1099, à l'appel des Bethléemites, Godefroy envoie d'Emmaüs Tancrède, qui s'empare de la ville et arbore le drapeau croisé sur la basilique.

C'est dans ce temple que Beaudoin Ier fut sacré et couronné roi de Jérusalem, le 25 décembre 1101.

Un tremblement de terre en 1549, ayant renversé une partie des murs de l'église et du couvent, les Latins obtinrent la permission de faire les réparations convenables, et ils en furent reconnus les maîtres par plusieurs firmans.

Mais, bien que les catholiques soient les seuls propriétaires légitimes de ce monument, ils en sont aujourd'hui presque complètement exclus, n'y ayant qu'un droit de passage pour se rendre à la crypte : les schismatiques se servent du chœur pour leurs offices, et les nefs sont converties en un marché public ; aussi, est-

ce avec une profonde douleur que l'on visite cette basilique, alors que les prêtres grecs ou arméniens psalmodient leurs hymnes dans les stalles du chœur, et que, autour des piliers, et sous les voûtes si belles et si vénérables, les marchands de la ville causent commerce, concluent des marchés, et échangent des denrées.

Ce n'est donc pas dans l'église de la Nativité, que nous avons assisté aux offices de la nuit de Noël, mais bien, dans une grande chapelle attenante, dédiée à sainte Catherine, et qui sert aux catholiques d'église paroissiale.

Mgr Braco, patriarche, officia au trône, entouré et assisté de prêtres de sa maison, des Pères Franciscains, de plusieurs prêtres pèlerins, des élèves du séminaire patriarcal, et d'un joli groupe d'enfants de chœur arabes.

Dans la nef, le peuple offre un singulier aspect : du côté de l'évangile sont les hommes, vêtus de leurs amples manteaux et la tête couverte de la calotte rouge ; du reste, plusieurs ont oublié de mettre des souliers, et sont pieds nus sur les froides dalles. Les femmes, du côté de l'épître, disparaissant à peu près complète-

ment sous un linceul blanc qui les enveloppe, et comme leurs époux et leurs fils, n'ayant pour sièges et prie-Dieu, que le marbre du pavé.

L'église, richement ornée, et illuminée à profusion, présente un coup d'œil des plus charmants, et toutes ces lumières si vives font ressortir encore davantage les costumes éclatants du peuple.

Tout le monde est dans l'attitude du plus profond recueillement ; tout d'ailleurs élève l'âme, réchauffe la piété, rend heureux.

Pendant la messe, un chœur de chant très puissant, composé d'enfants arabes et de religieux, dirigé par un des pères, exécute de la grande musique, telle qu'on en entend à Rome aux plus belles fêtes.

III

L'ÉTABLE DE BETHLÉEM.

Le saint sacrifice offert, une procession se forme et se dirige vers la grotte ou l'étable qui

fut le théâtre de la naissance de Jésus Christ ; les femmes en tête, puis les hommes, suivis eux-mêmes des élèves des écoles et d'une fanfare bethléemite ; les enfants de chœur, un clergé très nombreux, le patriarche, et, fermant la marche, un diacre, revêtu des ornements de son ordre, et portant une statue, en cire, de l'Enfant-Jésus.

Un escalier de pierre nous fait descendre dans un corridor souterrain, irrégulier dans sa forme, et dans les détours duquel se trouvent diverses chapelles, dédiées aux saints Innocents, à saint Joseph, à saint Jérôme et à sainte Paule, et enfin nous arrivons à l'étable où naquit notre Sauveur, et qui forme une partie de la crypte.

En grande partie naturelle, cette grotte mesure trente-cinq pieds de longueur ; sa largeur est de dix à douze pieds ; trente-et-une lampes, brûlant constamment, l'éclairent, à l'exclusion de toute lumière venant du dehors. Elle est pavée de marbre.

C'est au fond de cette grotte, que la sainte Vierge Marie mit au monde le Sauveur du genre humain, environ l'an 4000 de la création.

L'endroit précis de la naissance de Jésus est recouvert d'une plaque de marbre blanc, sur laquelle une étoile en argent porte l'inscription : *Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est.* Quinze lampes y brûlent nuit et jour.

Les schismatiques seuls ont le privilège d'y dire la messe ; les catholiques ne peuvent célébrer qu'au petit oratoire de la crèche, qui est à quelques pas, à droite, dans un enfoncement latéral, où l'on descend par trois marches : c'est ici que la Vierge Mère coucha l'enfant-Dieu, après l'avoir enveloppé de langes, selon que le raconte l'Evangile.

Ici donc, à Bethléem, dans cette étable, qui a gardé sa forme première, au milieu de la nuit comme en ce moment, pendant une extase de la sainte Vierge, la grotte étant devenue tout à coup remplie d'un éclat extraordinaire, d'une lumière éblouissante, Jésus est né, s'est donné au monde et à nous, et nous sommes à l'endroit qui vit s'accomplir tous ces prodiges.

Le diacre ayant prononcé ces paroles : *l'ayant enveloppé de langes, elle le coucha dans la crèche,*" il descend dans l'oratoire, et place l'Enfant-

Jésus dans la crèche de marbre, qui remplace celle où le divin Sauveur endura ses premières souffrances et fit entendre ses premiers gémissements.

Tous, prêtres et fidèles, veulent alors s'agenouiller près de l'autel, où Jésus est déposé.

J'y viens aussi, le cœur vivement ému ; les yeux remplis des larmes les plus douces.

En ce moment se retracent à mon esprit toutes les circonstances de l'évènement dont nous célébrons l'anniversaire plus de dix-huit fois séculaire ; je suis prosterné là où Marie et Joseph, en adoration, contemplaient les charmes du divin Enfant ; à cet endroit qui vit les bergers émerveillés et pieusement recueillis, offrir à Jésus leurs caresses naïves et pures ; où les mages vinrent à leur tour présenter leurs riches cadeaux. Hélas ! je n'apportais pas d'or ; pas même un peu d'encens, ni de myrrhe ; mais il me semble que j'offrais un cœur rempli de reconnaissance et d'amour, et que ces sentiments renfermaient aussi les affections de bien des cœurs absents que j'étais chargé de représenter à ce sanctuaire béni ; le souvenir de

mon père et de ma mère, de mes frères et sœurs, de mes amis sans exception, de la patrie absente, venait augmenter la ferveur de mes prières.

J'étais heureux ; il me manquait les absents pour partager mon bonheur.

De ma vie je n'oublierai ce délicieux moment, qui fut trop vite écoulé.

La cérémonie finie, les cierges s'éteignent, et tous remontent en silence ; les évêques disent ensuite leurs messes à la crèche, et les prêtres leur succèdent lentement, car il n'y a qu'un autel ; et ce n'est que bien tard dans la journée que je puis, à mon tour, redescendre à la grotte pour offrir le saint sacrifice dans l'étable de Bethléem.

De même que la basilique, la grotte appartient réellement aux Pères de Terre-Sainte, et ils devraient en avoir la jouissance exclusive. Mais les grecs schismatiques ont su, ici comme ailleurs, jouer de ruse pour imposer leur présence.

En 1873, ils employèrent même la violence pour s'emparer du sanctuaire et en chasser com-

plètement les catholiques. Au nombre de trois cents, armés de sabres, de bâtons et de fusils, ils pénètrent tout à coup dans la grotte, blessent les cinq religieux qui s'y trouvaient en ce moment, ravagent, pillent, emportent tout ce qu'ils peuvent arracher aux murs et sur les autels.

Contre tout droit, les schismatiques grecs et arméniens entretiennent des lampes, et disent la messe, sur le lieu de la naissance de Jésus, tandis que les catholiques ne peuvent offrir le saint sacrifice qu'à l'oratoire de la crèche.

Outre la chapelle de l'Etable, on visite encore d'autres grottes voisines, rappelant de pieux souvenirs ; par exemple, la chapelle de saint Joseph, où le saint patriarche reçut l'ordre de partir pour l'Egypte ; le tombeau des saints Innocents, à l'endroit où plusieurs enfants furent massacrés sur le sein de leurs mères par les soldats d'Hérode, et où sont conservées les reliques de ces martyrs ; l'autel de saint Eusèbe de Crémone ; les tombeaux de sainte Paule et de sa fille Eustochie, et de saint Jérôme ; un oratoire qui porte le nom du même saint, un oranger planté par lui, une salle, dans laquelle

il enseignait et qui a conservé le nom d'école de saint Jérôme.

A quelques minutes du couvent, se trouvent aussi deux sanctuaires tout à fait vénérables, et que je me contente de mentionner en passant ; l'un est la grotte du lait ; un miracle, accompli par la sainte Vierge en ce lieu, a donné au rocher, qui forme les parois de la caverne, une vertu telle que les mères catholiques, schismatiques et turques y viennent en grand nombre faire leur prière, et boire de l'eau saturée de cette pierre blanche.

L'autre est l'emplacement d'une maison que l'on croit avoir apartenu à saint Joseph.

IV

LA VILLE DE BETHLÉEM.

Bethléem fut, de tout temps, une ville célèbre, tant par les événements qui s'accomplirent en cette ville, que par les personnages auxquels elle donna l'existence.

Pour énumérer seulement quelques faits, rappelons que Elimélech et Noémi, dont le fils Mahalon épousa Ruth, étaient de Bethléem ; cette ville vit aussi naître Booz, le trisaïeul de David. A Bethléem, Samuel le prophète sacra David roi d'Israël ; c'est dans les champs de Bethléem que le jeune pâtre gardait les troupeaux. Les deux frères Joab et Asaël étaient aussi de Bethléem ; Asaël, tué par Abner, un des chefs de l'armée de Saül, fut inhumé en cette même ville par les serviteurs de David.

Roboam, fils de Salomon, agrandit et fortifia Bethléem. A Bethléem naquirent Mathan et son fils Jacob, père de Joseph, l'époux de Marie.

Beaucoup d'auteurs croient que cette ville donna naissance à sainte Anne, mère de Marie.

Enfin, l'an 4000 de la création, Bethléem d'Ephrata, reçut le plus grand honneur qui puisse être accordé à une ville sur la terre ; l'honneur de donner le jour au Dieu, Sauveur du monde.

Au temps des croisades, Bethléem devint siège épiscopal.

La petite ville de Bethléem, située à plus de deux mille pieds au-dessus de la Méditerranée, est assise sur deux collines, bornées par de gracieuses vallées.

La population est de cinq à six mille âmes, dont la moitié est catholique ; les autres sont grecs et arméniens schismatiques, et musulmans ; les protestants ne sont guère plus de quinze ou vingt.

Les Bethléemites sont d'une belle prestance, et ne ressemblent nullement aux habitants des autres villes de la Palestine. Ils sont actifs, courageux, intelligents. Leurs mœurs sont très pures. Ils s'adonnent à l'agriculture, à l'élevage des bestiaux, et à la culture des abeilles. Leur principale industrie consiste à fabriquer des objets de piété, en nacre, en bois d'olivier, ou en noyaux de dattes et d'olives ; ils en font des croix, des médaillons, des chapelets ; et, malgré leur travail continu, ils peuvent à peine suffire aux demandes des pèlerins.

Aux alentours de la ville, il y a quelques vignes assez bien cultivées et donnant de bon raisin.

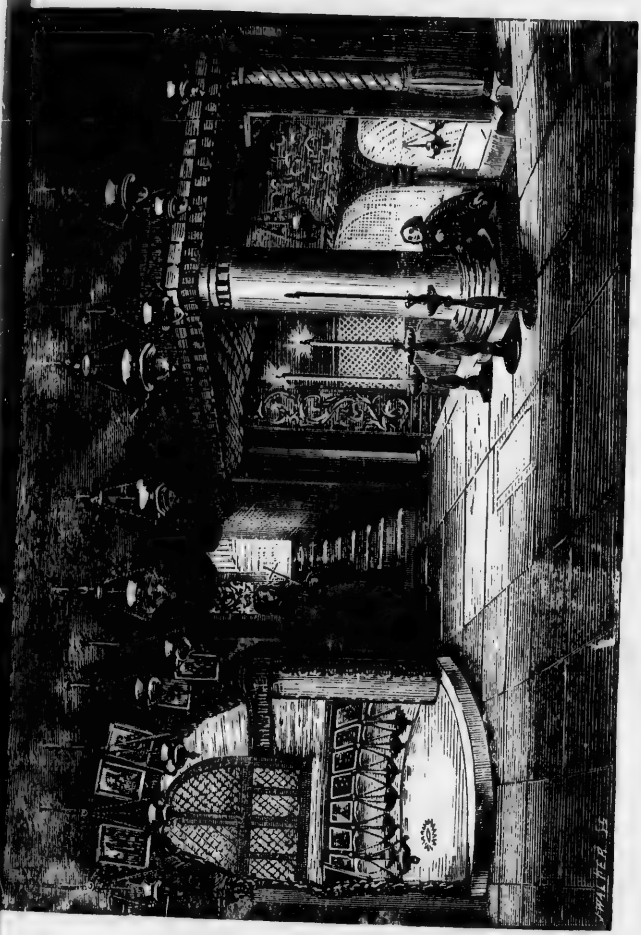
NTE

uée à plus de
Méditerranée,
nées par de

mille âmes,
autres sont
, et musul-
ère plus de

e prestance,
abitants des
sont actifs,
œurs sont
riculture, à
culture des
consiste à
re, en bois
'olives ; ils
chapelets ;
peuvent à
rins.

quelques
nt de bon



CHAPELLE DE L'ÉTABLE, BETHLÉEM.

A Be
le lieu d
pice pou
glise pa
L'éco
saint Jo
ont un
les soins
c'est l'ét
avons te
léem et
linat de
cents en
et surtou
tienne,
sante po
tard aux
Cet ét
Belloni,
cal de
étaient
blique.
En rev
monies d

A Bethléem, les Pères Franciscains gardent le lieu de la naissance du Sauveur, ont un hospice pour recevoir les pèlerins, desservent l'église paroissiale, et dirigent l'école des garçons.

L'école des filles est tenue par les sœurs de saint Joseph de l'Apparition. Les Carmélites ont un monastère ; et un orphelinat y est sous les soins de quelques prêtres du patriarcat ; c'est l'établissement de Dom Belloni, que nous avons tenu à visiter avant notre départ de Bethléem et qui est connu sous le nom d'Orphelinat de la Sainte Famille ; on y donne à deux cents enfants, le couvert, la nourriture, l'habit, et surtout le bienfait d'une éducation chrétienne, d'une instruction très soignée et suffisante pour permettre à tous de pourvoir plus tard aux besoins de la vie.

Cet établissement a été créé par le chanoine Belloni, ancien professeur du séminaire patriarcal de Beit Jalla, et dont les seules ressources étaient la Providence divine et la charité publique.

En revenant de Bethléem, après les cérémonies de Noël, nous arrêtâmes aussi à l'hos-

pice autrichien, actuellement sous la direction du comte de Caboga, consul, dont nous avions fait la connaissance à Bethléem. L'institution qu'il patronise et dirige, paraît destinée à restaurer, en Orient, l'ordre militaire et hospitalier des chevaliers de saint Jean.

Le tombeau de Rachel, sur la route d'Ephrata, ressemble à une mosquée, à cause de sa coupole blanchie à la chaux. Ce petit édifice est en grande vénération auprès des musulmans ; les femmes juives aussi y viennent faire des prières à l'épouse de Jacob.

C'est près de ce tombeau que, selon la parole de Samuel, Saül, élu roi d'Israël, rencontra deux hommes qui lui dirent :

" Les ânesses que vous cherchiez sont retrouvées. "

Le champ adjacent est, d'après la légende, celui qui aurait fourni les lentilles pour lesquelles Esaü vendit son droit d'aînesse.

Ce champ est tout couvert de petits cailloux ayant la forme de pois chiches, et voici une autre légende par laquelle les gens du pays expliquent ce phénomène :

Un jour Notre Seigneur voit, dans ce champ, un homme qui semait des pois chiches.

"Que sèmes-tu là, mon ami? lui demande le Sauveur."

L'homme répond en se moquant: "Je sème des pierres!"

"Bien, répartit Jésus, tu moissonneras des pierres."

En effet, lorsque le semeur de pois vint pour faire sa récolte, il trouva son champ tout couvert de pois chiches.... en pierres.

Notre guide nous signale ensuite, sur une hauteur d'où il permet une vue sur les deux villes de Jérusalem et de Bethléem, le couvent de saint Elie.

Ce monastère fut bâti par Héraclius au VIIe siècle, détruit de fond en comble dans un tremblement de terre à l'époque de la domination franque, réparé en 1165 par la munificence de Manuel Comnène, et enfin tout à fait reconstruit en 1678 par l'évêque grec Dosithée; il est occupé aujourd'hui par des religieux grecs schismatiques.

A quelques pas du monastère de saint Elie,

sous un vieil olivier, on vénère un rocher sur lequel la tradition veut que le prophète Elie se soit reposé, lorsqu'après l'exécution des prêtres de Baal, près du Mont Carmel, il dut fuir la colère impitoyable de la reine Jézabel, qui avait juré de se défaire de lui.

Arrivé au désert de Juda, il vint en ce lieu et se reposa sur une pierre où il s'endormit.

L'ange du Seigneur l'éveilla et lui dit :

" Lève-toi et mange, car il te reste un grand chemin à faire. "

Et s'étant levé, il mangea et but, et, fortifié par cette nourriture, il marcha pendant quarante jours et quarante nuits, jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu.

Une autre pierre, sur le versant de la même montagne, garde le souvenir d'un fait non moins extraordinaire, et que l'on trouve ainsi raconté dans la sainte Ecriture :

Habaccuc, le prophète, portait à manger à ses moissonneurs, lorsqu'il rencontre, en cet endroit, un ange qui lui dit :

" Allez, et donnez ce repas à Daniel qui est dans la fosse aux lions, à Babylone."

" Mais, Seigneur, " répondit Habaccuc, " je ne connais pas Babylone, ni la fosse aux lions."

Alors l'ange le tenant par les cheveux, le transporte en un instant à Babylone, au-dessus de la fosse aux lions ; et là, Habaccuc s'écrie :

" Daniel, serviteur de Dieu, recevez le repas que Dieu vous envoie."

Et l'ange ramena le prophète dans son pays.

Cinq minutes après, nous sommes dans la vallée des Géants, ainsi appelée parce qu'elle était autrefois habitée par une fraction de la tribu d'Ephraïm, qui était de taille gigantesque.

David battit deux fois les Philistins dans la vallée des Géants, et y brûla leurs idoles.

Une ruine jaunâtre, marque un peu plus loin l'emplacement de la demeure du saint vieillard Siméon, celui qui reçut au temple la Sainte Famille au jour de la Purification de Marie ; qui tint dans ses bras le Sauveur des hommes, et prophétisa les douleurs de la sainte Vierge.

Ce souvenir terminait la série des choses intéressantes que nous devions voir dans notre excursion à Bethléem.

En nous rendant à Bethléem, sous la température la plus douce, et par un temps des plus favorables, nous avions critiqué sans merci ce que nous appelions les pieuses exagérations des prédicateurs et des auteurs spirituels en général, qui, commentant les récits évangéliques, nous parlent des douleurs et des souffrances de toutes sortes que dut endurer la Sainte Famille, rejetée de toutes les habitations, et obligée de chercher refuge, au milieu de la nuit, et en plein hiver, dans une pauvre étable abandonnée. Nous nous disions que le thème des humiliations d'un Dieu fait homme est bien assez fécond par lui-même, sans qu'il soit nécessaire de demander à des circonstances imaginaires de saison et de climat, des développements contredits par les faits, et indignes de la majesté du sujet. La Providence voulut-elle nous punir de ces pensées téméraires ou au moins les faire disparaître de notre esprit ; toujours est-il qu'à peine étions-nous rentrés à Jérusalem, et étions-nous confortablement installés dans de bonnes chambres, à Casa Nova, une tempête de neige, véritable bour-

rasque s'abattit sur Jérusalem et tout le pays d'alentour.

Le froid devint très intense, les chemins furent partout bloqués, tandis que dans la ville même, les rues se remplirent de neige tout comme dans une ville quelconque de notre Canada. Force nous fut de nous rétracter, et d'admettre que si, au temps de Notre Seigneur, le climat de la Judée était le même, ce qui est plus que probable, la Sainte Famille dut souffrir et beaucoup, non seulement de l'indifférence et des refus qu'elle eut à essuyer, mais aussi des intempéries et des rigueurs de la saison pendant laquelle Jésus vint au monde à Bethléem.

Les routes étant devenues impraticables par suite de la tombée de la neige, nous employâmes les jours qui suivirent jusqu'au premier de l'an à étudier la ville sainte, à visiter ses principaux monuments et à satisfaire notre piété dans les différents sanctuaires.

CHAPITRE III

La Ville Sainte.

I

APERÇU GÉNÉRAL.

Jérusalem est une ville au sort de laquelle, aucune nation ne saurait rester indifférente, et, à voir aujourd'hui les établissements qui l'entourent ou l'occupent, il est évident que les Russes aussi bien que les Juifs, que l'Angleterre plus encore que la France et l'Autriche, cherchent à augmenter en ce lieu leur prestige, et à s'assurer dans la cité sainte, une influence stable et effective.

En effet, pourquoi ces constructions élevées par les Russes aux portes mêmes de la ville ; pourquoi l'hôpital autrichien sur la route de Bethléem ; que veut le protestantisme prussien et anglais en achetant à grand prix d'anciennes églises comme Sainte Marie La Grande, ou des monuments en ruines, tels que le palais d'Hérode ; pourquoi ces douze mille Juifs, entretenus par les frères de toute l'Europe, et s'obstinant à vivre au sein d'une ville où ils sont si malheureux, au milieu de peuples qui les persécutent ; enfin, pourquoi ce soin jaloux des disciples de Mahomet à ne jamais céder les clés du Saint-Sépulcre, à profaner le Cénacle et à occuper les sanctuaires chrétiens ; que signifie tout cela, sinon que tous, catholiques, protestants, schismatiques, juifs et mahométans admettent que Jérusalem est une ville à part, une sorte de centre de la terre, selon l'expression du prophète ; et chacun cherche à y fixer sa domination, pour de là faire rayonner plus facilement et plus efficacement son pouvoir dans le monde entier.

A Jérusalem, les chrétiens se prosternent près

du sépulcre du Sauveur, les Juifs pleurent sur les ruines de leur temple, les sectateurs du Coran ont élevé la mosquée d'Omar, et tous ils appellent cette ville LA SAINTE.

Donnons d'abord les grands traits de l'histoire de Jérusalem.

Fondée par Melchisédech, en 1769 avant Jésus-Christ, et connue d'abord sous le nom de Salem, elle tomba bientôt au pouvoir des Jébuséens, et forma son nom de la réunion de ces deux mots, Jébus, Salem (Jérusalem).

A l'arrivée des Hébreux, la ville fut prise, et son roi Adonisédech mis à mort ; le mont Sion, cependant, était resté avec sa citadelle entre les mains des Jébuséens ; les Israélites finirent par s'en emparer, et l'habitèrent ensuite conjointement avec les Chananéens.

La huitième année de son règne, David s'empare de Jébus et en fait la capitale de son royaume ; le mont Sion prend alors le nom de cité de David, et l'Arche d'alliance y est transportée.

Sous Salomon, le temple se construit, et la ville atteint l'apogée de sa gloire.

Après la mort de ce roi, dix tribus d'Israël se séparent de Roboam, pour obéir à Jéroboam, et Jérusalem n'est plus que la capitale du royaume de Juda, formé de deux tribus seulement.

Viennent les invasions de différents peuples, la prise de la ville par Nabuchodonosor, l'incendie du temple et la captivité du peuple.

Plus tard, Cyrus permet aux Israélites de retourner dans leur patrie, de rebâtir leur ville et de reconstruire le temple.

Alexandre le Grand vient à Jérusalem, et témoigne hautement de son respect pour le grand-prêtre, tout en accordant à la ville de nombreux privilèges.

En 305 avant Jésus-Christ, elle tombe au pouvoir de Ptolémée Soter, et jouit d'une période de calme, grâce aux Ptolémées et aux Séleucides d'Asie ; Antiochus Epiphane la jette dans de nouveaux désastres. Les Machabées lui rendent l'indépendance ; puis les princes asmonéens la gouvernent jusqu'à la conquête des Romains.

En 63 avant Jésus-Christ, Pompée s'en étant emparé, la soumet à sa domination.

Hérode le Grand en devient maître à son tour ; sous son règne naquit le Messie, et les saints Innocents furent massacrés.

Après Hérode, Jérusalem est soumise à des gouverneurs romains qui rendaient la justice : c'est l'un d'eux, Ponce Pilate, de triste mémoire, qui condamna Jésus à mort.

Dans les premières années de l'ère chrétienne, Hérode Agrippa, le même qui fit mourir saint Jacques le Mineur, et emprisonner saint Pierre, enferma le Calvaire et le bourg de Bézétha dans la ville, par une nouvelle enceinte.

En 70, Titus prend la ville, après un siège long et terrible ; le temple est brûlé, les Juifs sont vendus, massacrés, dispersés.

Adrien rebâtit la ville en 136, et l'appelle Ælia-Capitolina.

Par les soins de sainte Hélène, Jérusalem reprend son nom, et cette pieuse impératrice rend plusieurs sanctuaires à la vénération des chrétiens ; de belles basiliques s'élèvent même aux endroits les plus sacrés.

Mais le roi de Perse, Chosroès II, après avoir promené le fer et le feu par toute la Palestine,

s'abat comme un vautour sur la Ville Sainte, détruisant tout ce qu'il peut d'édifices religieux ; quatre-vingt mille personnes sont vendues aux Juifs, qui en font un épouvantable massacre.

L'empereur Héraclius reconquit Jérusalem, où il entre triomphalement ; mais la ville retombe bientôt au pouvoir des Sarrasins ; Omar conclut cependant, avec le patriarche Sophronius, un traité de paix qui garantit aux chrétiens de Jérusalem la liberté de leur culte et la possession de leurs églises, moyennant le paiement d'un impôt annuel.

La Ville Sainte demeura ensuite au pouvoir des musulmans jusqu'en 1099, où l'armée des croisés, commandée par Godefroy de Bouillon, s'en empara d'assaut.

Le royaume latin ne dura pas un siècle, et Saladin, assistant au départ des croisés, avant de faire son entrée solennelle dans la ville, en 1187, se donna le cruel plaisir de voir défiler tristement sous ses yeux, les cent mille croisés qui avaient pu payer leur rançon. Les autres chrétiens furent gardés comme esclaves.

Depuis cette époque, Jérusalem est aux

mains des musulmans ; les turcs, en 1517, chassèrent les sultans d'Egypte de la Syrie, et Jérusalem est restée sous la domination ottomane ; aujourd'hui elle forme, avec ses environs, une province qui relève directement de Constantinople.

Dix-huit lieues séparent Jérusalem de la Méditerranée, et le Jourdain coule à dix lieues plus à l'Est.

Située à 2,300 pieds au-dessus du niveau de la mer, elle est assise sur deux rangées de collines, de hauteur inégale, et sillonnée en tous sens par plusieurs ravins. De tous côtés, excepté au nord, de profondes vallées l'entourent, et l'isolent au milieu d'un désert, dont rien ne détruit la tristesse et le silence.

Comme la plupart des anciennes villes, Jérusalem a toujours été entourée d'un mur fortifié ; l'enceinte actuelle remonte au sixième siècle, et fut élevée par le sultan Soliman ; reposant sur le roc à pic, elle est partout bordée de créneaux, et garnie en plusieurs endroits, de tours, de bastions, et de meurtrières. La ligne qu'elle décrit, autour de la ville, est très irré-

gulière ; laissant en dehors la majeure partie du mont Sion, qui fut jadis la cité de David, et qui maintenant avec son sol brûlé, ses pierres éparses, ses tombeaux à l'abandon, offre l'image de la désolation la plus complète, elle renferme le Calvaire, petite élévation dont l'Evangile nous parle comme étant situé hors des murs, au temps de la Passion de Jésus-Christ.

Six portes permettent actuellement l'entrée de la ville ; la porte de Jaffa, ou des pèlerins ; la porte de Sion, ou du prophète David ; la porte des Africains ; la porte de saint Etienne, ou de Marie ; la porte d'Hérode et la porte de Damas.

Entre l'esplanade du temple et la porte saint Etienne, dans le mur oriental, se trouve aussi la porte Dorée ou Spacieuse, qui est maintenant murée. C'est par cette porte, d'après la tradition chrétienne, que Notre Seigneur aurait fait son entrée triomphale le jour des Rameaux ; et que, en 628, l'empereur Héraclius serait aussi entré dans la ville, en portant la sainte croix qu'il avait reprise aux Perses. Les musulmans

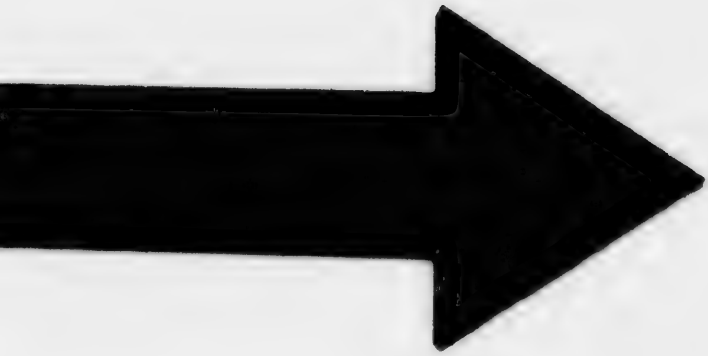
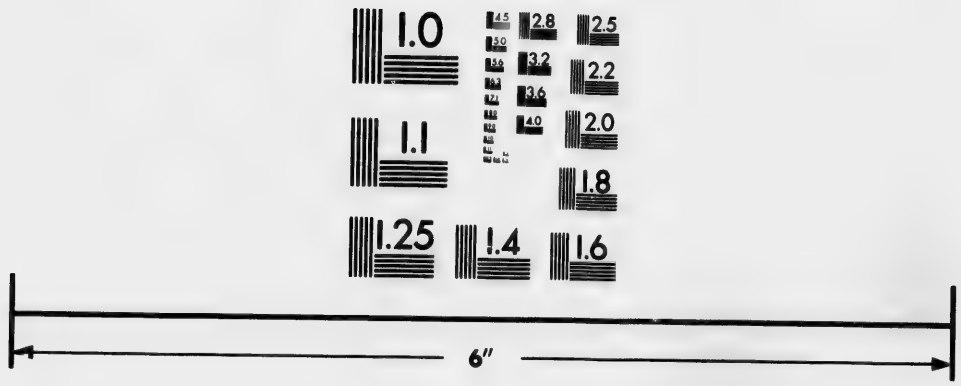
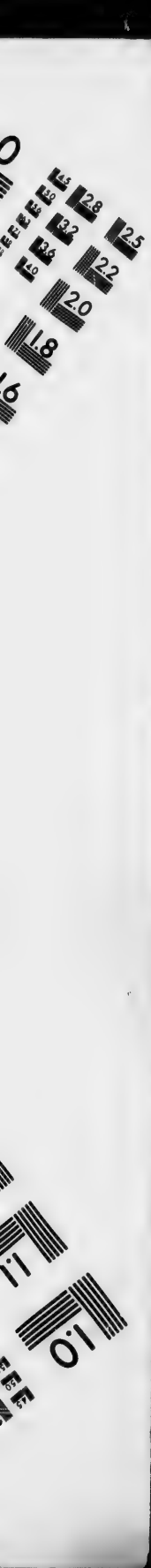


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

s'imaginent que, si un jour les chrétiens assiégent Jérusalem, ils entreront dans la ville par cette porte, et, dans cette crainte, ils ont soin de la tenir toujours fermée.

Par leur superstition, les musulmans accomplissent une prophétie d'Ezéchiel, qui s'exprime ainsi, en parlant de cette porte qui regarde l'Orient : " Elle demeurera fermée, elle " ne sera point ouverte, et nul homme n'y " passera, parce que le Seigneur, le Dieu d'Is- " raël est entré par cette porte, et elle demeu- " rera fermée. "

Même à l'époque des croisades, la porte Dorée ne s'ouvrait que deux fois l'an : au jour des Rameaux, et à la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix.

Tous les soirs au coucher du soleil, les portes de la ville se ferment et il faut ensuite subir des formalités si l'on veut pénétrer dans la ville. Ce vestige des usages antiques a donné lieu à l'explication suivante de ce passage de l'Evangile, où Notre Seigneur, parlant du danger des richesses, dit qu'il est aussi difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, qu'à un

chameau de passer par le chat d'une aiguille : on a cherché bien des interprétations à cette parole du Sauveur ; celle qui suit n'est peut-être pas la moins vraisemblable : au coucher du soleil toutes les portes de la ville se fermaient, et les voyageurs attardés devaient passer la nuit hors des murs ; toutefois, à l'une des portes était pratiquée une ouverture beaucoup plus petite, par laquelle on laissait entrer les piétons, qui, dans ce cas, devaient laisser hors de la ville leur bagage et leurs animaux ; si quelqu'un d'entre eux tenait absolument à ne pas se séparer, par exemple, d'un chameau, après l'avoir complètement déchargé de tout fardeau, il parvenait quelquefois, avec bien des efforts, et non sans quelque écorchure, à traîner le pauvre animal à travers cette petite porte, que l'on appelait pour cette raison la porte de l'aiguille, ou le chat de l'aiguille.

L'apparence générale de la ville est triste et sombre. Des rues tortueuses, en pente, très étroites, malpropres, voûtées, pavées grossièrement, et bordées de bazars insignifiants ; absence de vie active et intelligente, spectacle

souvent offert de la misère la plus dégradante, et de l'abrutissement le plus complet ; maisons basses, aux fenêtres sévèrement grillées, voilà l'ensemble que présente l'intérieur de Jérusalem, aujourd'hui, si l'on excepte la partie neuve du quartier chrétien.

Mais entrons dans Jérusalem, et faisons d'abord connaissance avec ses habitants, aux origines, aux mœurs, aux costumes et aux allures si variés.

Plus de vingt peuples se partagent la ville ; on y voit représentés, non seulement l'empire turc et la descendance d'Israël, mais encore la Russie, l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne, la Grèce et l'Arménie et maint autre pays.

Les musulmans comptent pour plus du quart de la population totale ; on les reconnaît facilement à leur démarche lente, hautaine, nonchalante ; quelques-uns portent un turban vert, pour indiquer qu'ils ont, une fois au moins, accompli le pèlerinage de la Mecque ; réunis par groupes, on les voit assis, fumant, causant à voix basse, ou égrenant une sorte de chapelet

composé de perles, occupation uniforme et peu intelligente qui leur sert à tuer le temps.

Les hommes ne font presque rien ; les femmes au contraire travaillent beaucoup ; outre qu'elles ont le soin et l'entretien de la maison, on les rencontre souvent chargées d'eau, de bois, de fardeaux de toutes sortes ; une fois j'ai remarqué l'une de ces malheureuses créatures, portant sur sa tête trois paniers superposés, remplis de fruits, et devant elle allait son époux, libre de tout fardeau, et assis sur son âne.

On nous assura même, que, lorsqu'il laboure son champ, le musulman ne craint pas d'obliger sa femme aussi bien que son âne à tirer la charrue, dont lui-même tient les manchons.

C'est dire que, grâce à l'état de barbarie dans lequel le Coran a rejeté cette malheureuse nation, les femmes y sont traitées avec une dureté qui rappelle les souffrances des esclaves de l'antiquité païenne.

Les femmes mahométanes ont toujours le visage couvert d'un voile qu'elles s'attachent au-dessus du nez au moyen d'une broche ; quelques-unes ont en outre un collier composé

de perles, ou même des pièces d'or qui constituent leur dot.

L'intérieur de la maison du musulman pauvre fait pitié à voir : un seul étage, une seule pièce, une seule porte, point de fenêtre ni de cheminée ; point de meubles ; l'appartement unique dont se compose l'habitation sert souvent à abriter non seulement la famille qui l'occupe, mais encore le bœuf ou l'âne, les animaux domestiques et les oiseaux de basse-cour ; et dans ce cas la partie réservée aux êtres raisonnables est plus élevée de deux pieds ; cette différence de niveau formant l'unique barrière.

Toute la vie du mahométan est, du reste, à l'avenant.

Sous le rapport religieux, le sectateur du Coran est maintenu dans le fanatisme et l'ignorance par une loi dont la rigidité est inflexible ; la réclusion des femmes, et la défense absolue d'entamer, ou même simplement de soutenir une controverse, rendent à peu près impossible l'action du missionnaire ; et Mahomet, en maudissant le vin, et interdisant ce breuvage sous les peines les plus sévères, inspirait à ses dis-

ciples l'horreur du sacrifice chrétien ; et pour donner à leur curiosité un aliment suffisant dans l'isolement où il les jetait, il leur présenta une foule de fictions absurdes ; mélange disparate de faits bibliques, de traditions et de légendes chrétiennes et d'inventions ridicules, le tout réuni et assimilé sans logique ni vraisemblance.

Les musulmans vénèrent les prophètes comme Abraham, David, etc. ; ils respectent aussi la très sainte Vierge, qu'ils appellent madame Marie, et rendent même un certain culte honorifique à Jésus, qu'ils nomment Issa. Il était, selon eux, envoyé de Dieu ; trahi par un disciple et condamné à mort injustement, Issa pour le châtiment du traître, changea avec lui de figure et d'apparence, en sorte que Judas, à la place de Jésus, dont il avait pris la ressemblance, fut traîné sur le calvaire et crucifié.

Pour leurs cérémonies religieuses, ils ont des mosquées, dont nous décrirons celle d'Omar dans un chapitre spécial. Ces édifices, très simples dans leur forme, presque tous surmontés d'un dôme, sont orientés de façon à ce que

le mihrab, petite niche pratiquée au fond de la mosquée, indique la direction de la Mecque. C'est, en effet, toujours tournés du côté de la Mecque que les musulmans font leur prière.

Le pavé est généralement recouvert d'une natte ou d'un tapis ; avant d'entrer les musulmans quittent leurs chaussures en signe de respect. A côté des mosquées il y a ordinairement une tour, garnie de plusieurs rangées de galeries, se terminant en pointe et surmontée d'un croissant ; c'est le minaret ; le muezin, prêtre du Coran, y monte sept fois par jour, pour annoncer l'heure de la prière.

Au premier son de sa voix, tous les fidèles se lèvent et se rendent à la mosquée voisine, ou même, se groupent à l'écart pour accomplir leur cérémonie ; ils ôtent leur manteau et l'étendent par terre ; répandent un peu d'eau sur leurs pieds, par manière de purification, et se mettent sur deux lignes, laissant à leur tête le plus vénérable d'entre eux. C'est alors qu'on les voit se prosterner maintes fois le front dans la poussière, se relever, regarder le ciel, puis s'agenouiller de nouveau et recommencer leurs

prostrations ; pendant tout ce temps, ils récitent ensemble, à haute voix, des passages du Coran ou d'autres formules. Quand tout est fini, celui qui a présidé, donne à tous une poignée de main ; chacun se relève, reprend son manteau et continue à flâner.

Ce spectacle a quelque chose d'étonnant, il faut cependant que l'étranger qui en est le témoin se garde bien de rire ou de se moquer ; pendant la prière, on le laissera rire, mais après, gare à lui, la vengeance serait terrible.

A dire vrai, j'étais moins tenté de me moquer d'eux, que de me laisser aller à un sentiment de tristesse en pensant que ces esclaves de l'erreur ont plus de courage et moins de respect humain ; qu'il savent mieux pratiquer leur fausse religion que nous-mêmes, qui sommes en possession de la vérité, et que la seule présence de quelqu'un qui n'a pas le même bonheur, end lâches et pusillanimes.

Une autre leçon que le musulman nous donne encore, bien qu'il n'en ait point le mérite, c'est que jamais il n'oserait prononcer le moindre mot irrespectueux contre Dieu ou Mahomet ; le blasphème chez eux est puni de mort.

Plus à plaindre encore que les musulmans, sont les douze mille Juifs qui vivent à Jérusalem, et sont comme entassés dans le quartier qui porte leur nom. Ils sont presque tous Russes ou Polonais ; à l'époque où nous étions dans la ville sainte, il était facile de les reconnaître à leurs cheveux longs et bouclés, recouverts d'un bonnet en fourrure ; leur physionomie, du reste, est en général très dessinée.

Ils sont tenus dans une espèce de captivité malgré la protection de leurs frères d'Europe, qui leur font parvenir des secours abondants.

Ils ne perdent pas l'espoir de reconquérir, ou même d'acheter la cité sainte. En attendant ils y prient, ils y pleurent et gémissent.

Tous les vendredis de l'année, ils vont, se succédant près de l'enceinte de la mosquée d'Omar, à un endroit où se conservent quelques pierres de l'ancien temple de Salomon ; et là, qu'il est triste de les voir dans leur endurcissement, baiser, et arroser de leurs larmes ces restes qui leur rappellent les temps heureux où Dieu lui-même manifestait sa gloire au milieu de son temple, écoutait les chants et les prières

de leurs ancêtres, et les comblait de bénédictions, ce qui leur avait mérité le beau titre de peuple de Dieu.

Ils pleurent la dévastation de leur temple, la chute de leur ville, la dispersion de leur nation ; ils prient pour le retour des enfants de Jérusalem, et le rétablissement de la beauté, de la gloire, et de la majesté de Sion.

Beaucoup d'entre eux, après avoir erré par le monde, reviennent dans la ville de David, désirant mourir à l'ombre des murs qui retracent à leur âme désolée, le souvenir de l'antique gloire d'Israël.

Aux Juifs, l'entrée de la basilique du Saint Sépulcre est sévèrement interdite ; il leur est pareillement défendu, sous peine de mort, de pénétrer dans la mosquée d'Omar, élevée sur l'emplacement de leur temple.

Autrefois, en dehors de la porte de Jaffa, on avait placé deux grandes statues de marbre, représentant des pourceaux, animal abhorré par les Juifs, et cela, pour les tenir éloignés de la ville.

Aujourd'hui, quand le sultan de Constanti-

nople vient à mourir, le grand rabbin doit remettre au pacha de Jérusalem les clefs de la même porte de Jaffa ; ce qui constitue les Juifs captifs jusqu'à ce que, par l'ordre du nouveau sultan, ces clefs leur soient rendues.

Il y a plusieurs synagogues dans la ville, et les Juifs s'y assemblent régulièrement pour lire et commenter les Ecritures et le Talmud.

Les partisans du schisme oriental, en comprenant toutes les ramifications grecque, arménienne, cophte, éthiopienne et syrienne, sont en tout 3,500 ; les prêtres et les moines sont très nombreux ; ils sont là surtout pour garder les sanctuaires, recevoir et diriger les pèlerins de leur communion respective. Actuellement fort paisibles, leur passé est assez connu pour la ruse, la fourberie, la violence même qu'ils ont toujours mises à leur service afin de déposséder les latins et de s'emparer des sanctuaires.

Rejetant la primauté de juridiction dans le Pontife Romain, ils lui reconnaissent ostensiblement une certaine primauté d'honneur, et dans leurs principales églises, il y a un trône, dans le chœur, qu'ils disent réservé pour le Pape, s'il allait à Jérusalem.

Pendant longtemps, les adeptes du protestantisme de toutes nuances sont restés indifférents à ce qui touche les lieux saints, et comme la Palestine, de même que l'Orient en général, est un pays où les traditions jouent un très grand rôle, pour être logiques, des sectaires qui prétendent réprouver ce *criterium* dans les matières religieuses, ne devraient pas chercher à s'y établir.

Toutefois, depuis quelques années, la Prusse et l'Angleterre protestantes envoient à Jérusalem, des missionnaires et des colons, dans l'espoir que la religion de Luther et d'Henri VIII y prendra racine. Jusqu'à présent, grâce à Dieu, leurs efforts n'ont abouti qu'à l'insuccès le plus complet, et les sommes fabuleuses qui ont été dépensées, les innombrables bibles et *tracts* qui furent distribués, les missionnaires qui se sont succédé, n'ont pu faire de nombreux disciples du rationalisme protestant, dans une ville où l'on ne va, et surtout où on ne demeure que parce qu'on croit, et que la foi est vivace et indestructible.

Les catholiques qui habitent la ville de Jéru-

salem sont latins ou orientaux. Ceux-ci, formant la minorité, ont, outre les sanctuaires qui leur sont communs avec les autres communions chrétiennes, une église paroissiale grecque, desservie par un prêtre melchite. Ceux-là ont les églises de Saint-Sauveur, de la Flagellation, de Sainte-Anne, et la cathédrale attenante à la résidence patriarcale. Les établissements d'éducation sont nombreux et pourvoient suffisamment aux besoins de la population non seulement catholique, mais schismatique, juive et musulmane.

Deux écoles sous la direction des Franciscains, une troisième, tenue par les frères des écoles chrétiennes, et l'orphelinat du P. de Ratisbonne ; un patronage, et un atelier d'imprimerie où se forment beaucoup d'apprentis, voilà pour les garçons ; quant aux filles, elles ont le couvent des dames de Sion, à l'*Ecce Homo*, l'école des sœurs de saint Joseph de l'Apparition, et deux ouvroirs dirigés chacun par des tertiaires de saint François, sous la haute surveillance des Pères de Terre-Sainte.

Les pèlerins, les pauvres et les malheureux

en général, reçoivent l'assistance nécessaire à Casa Nova, l'hospice franciscain, à l'hôpital autrichien, à l'hôpital Saint-Louis, et au dispensaire général de Saint-Sauveur.

Comme il est facile de le voir par ce simple aperçu, malgré l'apathie, trop réelle, du monde catholique à l'égard de la Terre-Sainte, la charité chrétienne y est toujours vivante, toujours active, et les ordres religieux savent encore, par leur action bienfaisante, y faire aimer le nom chrétien.

Plus loin, je parle assez au long des Franciscains ; dans leurs couvents ils donnent une hospitalité gratuite à tous, sans distinction d'origine ou de croyance, et à leur table d'hôte, sont assis ensemble, le chrétien et le juif, le catholique et l'infidèle ; partout ailleurs, dans les principaux endroits de la Terre-Sainte, ils accordent trois jours de station dans leur couvent ; à Jérusalem, cette permission s'étend à deux semaines, afin de donner le temps nécessaire pour voir en détail et visiter à loisir, les divers sanctuaires.

C'est Pie IX, de sainte mémoire, qui a réta-

bli, le 10 octobre 1847, le patriarcat latin de Jérusalem ; le premier titulaire fut Mgr Valerga, prêtre du diocèse de Gênes. Entré à Jérusalem en 1848, il en gouverna l'Eglise pendant vingt-cinq ans, fonda plusieurs des établissements religieux et établit un bon nombre de missions dans l'intérieur du pays. Son successeur, le patriarche actuel, est Mgr Braco, qui continue les œuvres de son prédécesseur, et applique toute son énergie et ses talents à faire progresser le catholicisme dans toutes les parties de la Terre-Sainte.

C'est lui qui, entre autres, a appelé à Jérusalem, les frères des écoles chrétiennes, qui ont actuellement un établissement des plus prospères, voyant accourir à leurs classes presque tous les enfants de la ville, y compris les fils du Pacha.

Après cette vue d'ensemble sur la Ville Sainte, il faut en visiter chacun des monuments religieux, parmi lesquels le Saint Tombeau, étant à tous points de vue, le plus important, et celui qui présente le plus d'attrait aux pèlerins, doit le premier attirer notre attention.

II

UNE NUIT AU SAINT-SÉPULCRE.

Comme chaque matin, à l'ouverture de la basilique, le Saint-Sépulcre doit être d'un libre accès aux pèlerins de toutes les communions chrétiennes, les messes s'y disent avant le jour, et ceux qui désirent s'accorder le bonheur d'y célébrer les saints mystères, ou d'y assister, doivent passer la nuit dans l'intérieur de l'église.

Dans ce but sont aménagés des appartements que se partagent les catholiques, les grecs et les arméniens.

Dix religieux Franciscains, remplaçant les anciens chanoines, vivent constamment dans l'église du Saint-Sépulcre. Prisonniers de la foi, de l'amour et de la plus courageuse obéissance, ils s'enferment ainsi pour trois mois, à tour de rôle, dans de pauvres cellules, n'ayant pour se distraire qu'une petite terrasse entourée de hautes murailles.

On leur passe les provisions par un guichet disposé à cet effet ; et, n'ayant aucune communication avec l'extérieur, pendant tout le temps de leur réclusion, ils s'occupent à faire les offices et les processions à tous les sanctuaires, à entretenir ceux qui leur appartiennent, à recevoir et diriger les pèlerins et à entendre des confessions.

Chaque nuit, l'un d'eux reste debout et parcourt sans cesse les différentes chapelles, pour que tout soit en sûreté, et qu'on n'ait pas la douleur de voir se renouveler les soustractions et les vols sacrilèges qui se sont commis par le passé.

Nous aussi, nous sommes constitués captifs, au pied du Calvaire, à côté du tombeau de Jésus-Christ, et les cellules qu'on nous permit d'occuper pour une nuit, se trouvaient là même où la sainte Vierge, établie dans la maison de Joseph d'Arimathie, avait prié et veillé en attendant la résurrection de son divin Fils.

Les portiers musulmans avaient fait une dernière ronde ; les visiteurs et la plupart des pèlerins étaient sortis ; nous entendîmes les

portes rouler sur leurs gonds ; c'était fait, nous étions sous les verrous ; et quelle douce prison !

Au réfectoire des religieux, où nous partageâmes leur modeste collation, nous fîmes la connaissance d'un vénérable prêtre, qui s'était rendu au saint sépulcre, pour y faire une retraite de huit jours ; se peut-il un lieu mieux choisi, pour méditer les années éternelles, et travailler à la sanctification de son âme ? Son bonheur nous rendait presque jaloux.

Réservant pour eux les plus obscures et les plus mal situées, les cellules que les religieux offrent aux pèlerins sont relativement confortables et bien pourvues ; mais, à dire vrai, il n'est guère possible de se livrer au sommeil, quand on songe que dans quelques heures, on aura ce bonheur, depuis longtemps si ardemment désiré, de faire descendre et d'immoler l'Auguste Victime, sur la pierre qui fut son tombeau, et qui est encore teinte du sang divin.

En parcourant l'église, au milieu d'un silence profond, et guidés par le reflet des lampes qui brûlent constamment à chacun des oratoires,

nous apercevions, partagés par petits groupes, de nombreux pèlerins qui faisaient des processions d'une chapelle à l'autre, en récitant des prières ; d'autres assis, ou à demi couchés sur les marches du Calvaire, attendaient patiemment l'heure où les offices de leur rite allaient commencer.

La nuit, les arméniens et les grecs schismatiques ont le droit de dire une messe sur le tombeau du Sauveur ; les catholiques jouissent du privilège de célébrer deux messes basses, et d'en chanter une troisième, ce qui termine la série des offices nocturnes.

Mais, avant d'offrir le saint sacrifice sur le premier autel du monde, il convient de rappeler son histoire, et d'en donner une courte description.

Chargé d'une lourde croix, accompagné par le lugubre cortège de ses bourreaux, précédé et suivi d'une foule immense qui l'accablait de ses horribles blasphèmes, Notre Seigneur, suivant la route ordinaire des condamnés à mort, sortit de la ville par la Porte Judiciaire, et arriva bientôt au sommet du Calvaire.

On appelait ainsi un monticule rocheux, qui faisait partie du mont Gareb, et était situé à une petite distance, au nord-ouest de Jérusalem.

Le Sauveur fut alors abandonné quelque temps aux méchantes railleries d'un petit groupe de soldats, pendant qu'on faisait les derniers apprêts de son supplice.

Un trou assez profond ayant été pratiqué dans le roc, sur le plateau de la petite colline, Jésus fut étendu, cloué, élevé sur la croix, qu'on laissa retomber ensuite de toute sa pesanteur, à l'endroit qui lui était destiné.

Il était entre les deux larrons. A ses pieds étaient Marie, Jean, quelques femmes, des soldats romains, des Juifs vomissant l'outrage.

Jésus expire, et des phénomènes extraordinaires se produisent dans toute la nature ; un centurion, venu pour briser les jambes des suppliciés, se contente de percer de sa lance le côté du Sauveur, qui est ensuite détaché du gibet, puis remis à sa mère, embaumé, enveloppé d'un linceul blanc acheté tout exprès, et déposé dans un sépulcre neuf, dont on ferma

l'entrée au moyen d'une énorme pierre. Joseph d'Arimathie, propriétaire du jardin, offre à Marie sa propre maison, et la sainte Vierge y passe, dans les larmes et la prière, les trois jours d'attente, au bout desquels elle reçoit la première visite de Jésus ressuscité.

Le sépulcre où fut déposé le corps du Sauveur, consistait, comme tous les tombeaux de ce temps destinés aux riches, en un vestibule et une chambre sépulcrale, dans laquelle on arrivait par une ouverture très basse et percée dans le roc. Dans cette dernière pièce, était un banc creux, dans lequel on déposait le défunt, et à l'entrée de la chambre on roulait une pierre.

A l'extrémité Est du jardin, et au pied même du Calvaire, était une citerne abandonnée ; les bourreaux y enfouirent les instruments de la Passion de Jésus, et du supplice des deux voleurs, de peur que les Juifs, les touchant dans un temps défendu, ne contractassent quelque souillure légale : la citerne fut ensuite remplie par des décombres.

Voilà ce que nous apprennent les traditions les plus authentiques, complétant le récit des évangélistes.

Or, que sont devenus, par la suite, ces endroits vénérables, théâtres de tant et de si douloureux événements.

Il semble inutile de dire que, pour l'Eglise naissante, le Calvaire et le Sépulcre furent sacrés, et que, selon la liberté que leur en laissaient les persécuteurs, les premiers chrétiens y vinrent longtemps, et en grand nombre, se prosterner et prier.

Il est aussi hors de doute que, sous les quarante évêques qui se succédèrent, sur le siège de Jérusalem, pendant les trois premiers siècles, les souvenirs restèrent vivaces, et que les détails les plus précis se conservèrent et se transmirent fidèlement, sans la moindre altération.

Le séjour des chrétiens à Pella, à l'époque du siège de Titus, et de la ruine de la cité sainte, interrompit il est vrai, les pèlerinages ; mais cette retraite forcée ne fut pas d'assez longue durée, pour faire perdre la mémoire de choses si chères au cœur du pasteur et des fidèles, et lorsque saint Siméon ramena ses ouailles sur les ruines encore fumantes de Jérusalem, il reconnut facilement le Golgotha et le

sépulcre du Sauveur, où les fidèles recommencèrent leurs pieuses visites. Ils continuèrent aussi à transmettre à leurs descendants la connaissance exacte, et la vénération de tous les lieux, qui avaient quelque rapport avec la Passion de Jésus.

L'empereur Adrien, venu en Palestine en 136, non content de changer le nom de Jérusalem, qu'il appela *Ælia Capitolina*, pour en faire une ville païenne, et voulant à tout prix mettre un terme aux pèlerinages chrétiens, entreprit rien moins que de faire disparaître les monuments qui attiraient les fidèles.

Il s'imaginait follement que, par d'exécrables profanations et de honteux sacrifices, dont il souillerait ces endroits, il en détruirait à jamais le caractère sacré, et, dans ce but, il couvrit de décombres et d'immondices le Calvaire, le sépulcre et le terrain environnant ; sur la montagne factice qu'il parvint à former, Adrien jeta un immense pavé de marbre, sur lequel furent élevés des temples avec leurs statues, à Jupiter et à Vénus. A l'endroit du crucifiement était l'autel du maître des dieux,

et l'immonde déesse reçut l'encens, au-dessus du tombeau.

L'insensé comptait sans la précision du récit évangélique, sans la connaissance des lois et des usages juifs, sans la persistance des fidèles, que tant d'outrages pouvaient affliger, mais non aveugler, sans le résultat logique de son odieuse conduite, et surtout sans la divine Providence, dont les vues sont toujours admirables, et qui, tout en permettant parfois les plus abominables profanations, a toujours veillé avec un soin jaloux sur la conservation parfaite de ces monuments et de ces souvenirs, les plus précieux pour l'Eglise.

En 312, le paganisme défait, laisse Constantin monter sur le trône des Césars, et la religion catholique, triomphante après trois siècles de martyre, sort enfin des catacombes pour se développer au grand jour.

Agée de 80 ans, pieuse autant qu'intrépide, la mère de Constantin, sainte Hélène, se rend à Jérusalem, décidée à découvrir et à rendre à la piété publique, les endroits qui avaient servi de théâtre au drame sanglant de la passion du Sauveur.

De concert avec saint Macaire, évêque de la Ville Sainte, elle consulte, outre l'Evangile, les souvenirs des anciens, les traditions du peuple, les lois et les coutumes des Juifs, et s'appuyant jusque sur l'impiété d'Adrien, qui n'avait pas dû, sans motif, s'acharner à des lieux déterminés, pour les souiller de ses infâmes idoles, elle choisit pour point de départ de ses travaux et de ses recherches, les temples même de Jupiter et de Vénus. Ces édifices abattus, le marbre qui leur servait d'assise enlevé, le sol mouvant que l'enfer avait amassé, ayant disparu, le terrain étant déblayé, le Golgotha apparaît enfin et laisse dessiner ses contours ; bientôt le sépulcre lui-même est à découvert ; on reconnaît ensuite facilement l'emplacement de la maison de Joseph ; la place est libre, on peut y prier ; il reste à l'orner dignement.

Malgré ces découvertes si heureuses et si rapides, Hélène, cependant, n'était pas satisfaite ; elle voyait bien le rocher du Calvaire, et le tombeau de son Dieu, elle voulait de plus les instruments de notre salut ; elle résolut de trouver la croix.

De nouveau elle prie, consulte, étudie, et sous la direction du ciel, commande elle-même les ouvriers ; un zèle si ardent, une piété si profonde devaient recevoir leur récompense ; les travailleurs, en effet, eurent bientôt touché le fond d'une citerne, dont ils retirèrent trois croix, le titre de celle de Jésus, la lance qui avait percé son côté, et qui était encore teinte de son sang, et enfin les clous et l'éponge.

Cette heureuse nouvelle fut, en un instant, répandue par la ville, et tous les chrétiens de Jérusalem s'unirent à la sainte impératrice, pour faire monter vers le ciel, un même cantique d'actions de grâces.

Mais, laquelle de ces trois croix, avait porté le Sauveur ? Rien qu'un miracle pouvait donner une réponse certaine ; aussi quand, au toucher de la même croix, on eût vu des morts ressuscités et plusieurs malades guéris, tout doute dut disparaître, et le bois de la vraie croix reçut les honneurs qui lui étaient dus.

Informé de tous ces succès, Constantin ordonna qu'une basilique, aussi belle que possible, s'élevât, aux endroits marqués par la mort et

la sépulture de Jésus-Christ, et la mère voulut veiller elle-même, à l'exécution des volontés de son fils.

Un temple fut construit, qui surpassa en magnificence tout ce qu'on avait vu jusqu'alors.

Eusèbe de Césarée, tout en donnant le récit des fêtes qui eurent lieu à la dédicace, en 335, décrit au long ce monument, où l'art sous toutes ses formes, avait comme épuisé ses ressources. On y voyait réunis, et disposés dans un admirable ensemble, les peintures les plus riches, les mosaïques les plus variées, les métaux les plus précieux, les marbres les plus rares ; les portiques, les vastes nefs, les plafonds à caissons dorés, les coupoles élancées et ornées de superbes galeries, les élégantes colonnades, tout contribuait à donner à cette série d'édifices, qui reliait les quatre sanctuaires, l'apparence la plus majestueuse.

Le temps que subsista la basilique constantinienne, peut être appelé l'âge d'or du saint sépulcre.

Hélas, bien souvent, et bien plus longtemps, il eut son âge de fer et d'ignominie.

En 614, le farouche roi des Perses, Chosroès, à la tête d'une armée renforcée de 26,000 juifs, saccagea la ville, puis ravagea, pilla et brûla la basilique, emportant avec lui la vraie croix, dans son pays.

Après le départ des barbares, Modeste, évêque de Jérusalem, entreprit de rebâtir, et saint Jean l'Aumônier, alors assis sur le siège d'Alexandrie, envoya pour l'aider, mille ouvriers avec de l'argent et des provisions ; et, au lieu de réunir en une même basilique, comme l'avait fait sainte Hélène, la colline et le jardin, avec le sépulcre et la citerne, on fit quatre églises distinctes qui s'appelèrent respectivement du Calvaire, de la Résurrection, de l'Apparition, et de l'Invention de la sainte Croix.

Dans ce nouveau temple, Héraclius, vainqueur de Siroès après dix ans de revers, rapporta la Vraie Croix en triomphe, en 628.

Omar prit Jérusalem en 637, mais il respecta le saint sépulcre, et refusa même d'y faire sa prière, de peur que ses gens n'en fissent une mosquée.

Au neuvième siècle, Haroun-el-Raschid en

retour d'abondantes aumônes, envoya à Charlemagne les clefs de la basilique, ce qui équivalait à une véritable donation.

Le fondateur de la secte des Druses, le cruel Hakem, ce kalife fantasque qui se faisait passer pour un dieu, et que l'histoire a surnommé le Néron de l'Egypte, envoya des soldats en 1010, pour ruiner de fond en comble l'église du Saint Sépulcre, dont il permit presque aussitôt la réédification.

Elle fut en effet rebâtie, quelques années après, au moyen des contributions de toute la chrétienté, et suivant le plan de l'évêque Modeste, c'est-à-dire, une rotonde au-dessus du tombeau, et trois autres églises distinctes.

Cette reconstruction ne fut achevée que sous Constantin Monomaque, en 1048.

Godefroy de Bouillon, devenu maître de Jérusalem en 1099, installa au saint sépulcre un chapitre de chanoines qu'il chargea d'y faire les offices, et à qui il accorda, pour cette fin, des possessions considérables. Les croisés, reprenant l'idée de sainte Hélène, entreprirent, en 1130, de réunir en un même monument,

toutes les chapelles et les sanctuaires séparés, et donnèrent à la basilique la forme et l'étendue qu'elle a conservées jusqu'à nos jours, et que nous décrirons plus bas.

Vinrent bientôt la funeste bataille d'Hattin, et le départ des croisés en 1187, et le sépulcre de Jésus-Christ, abandonné des Européens, fut vendu à prix d'argent par Saladin, aux Syriens, qui le désertèrent à leur tour, et les chroniques du siècle suivant nous le montrent presque complètement solitaire.

C'est en 1219, que les enfants de saint François commencèrent à y venir prier, et offrir le saint sacrifice.

Dix ans plus tard, l'excommunié Frédéric, empereur d'Allemagne, venait s'y couronner lui-même avec une audace sacrilège.

Mais la profanation la plus affreuse, qu'eût encore vue le saint tombeau de Notre Seigneur, eut lieu en 1243, alors que les hordes sauvages des Karesmiens, après avoir promené partout le meurtre et le pillage, se ruèrent dans la basilique, où avaient cherché refuge, à la suite des religieux, un grand nombre de personnes

de tout âge et de tout sexe ; il se fit alors un horrible massacre ; hommes, femmes, enfants, vieillards, tous furent passés au fil de l'épée ; les tombes des rois furent ouvertes, et leurs cendres jetées dans le sang des victimes.

Toutefois, quoique fortement endommagée, l'église fut conservée dans son ensemble, et put être assez facilement réparée.

Les franciscains, envoyés par Grégoire IX, en prirent possession en 1244, et la garde leur en fut ensuite confiée, à perpétuité, par Clément VI, en 1342.

Ces intrépides gardiens, représentants de la catholicité tout entière, ont fondé, par leur courage, un royaume plus stable que celui de Godefroy, et jusqu'aujourd'hui, ils ont constamment répondu au désir et à l'attente de l'Eglise ; toujours, malgré tout, envers tous, ils se sont maintenus au poste avancé et périlleux qu'ils ont accepté, et qui leur a coûté tant de luttes, de sacrifices, de déboires et de sang.

Un événement douloureux entre tous, et dont ils subissent encore les conséquences désastreuses, a marqué pour eux le commence-

ment de ce siècle : le 11 octobre 1808, un incendie se déclarait soudain, dans la basilique du saint sépulcre.

Allumé par malice, ou causé par une imprudence, le feu, se propageant rapidement, eut bientôt fait des ravages considérables. Le dôme s'écroula, écrasant sous son poids, les galeries et leurs colonnes, ainsi que le petit édifice qui couronnait le saint sépulcre ; les dommages furent grands aussi dans les autres chapelles ; mais ce qu'il y a surtout de regrettable, c'est que, grâce à l'apathie des diplomates du temps, les franciscains virent avec douleur les grecs schismatiques, en possession d'un firman qui les y autorisait, se remettre seuls à l'œuvre, et après avoir brisé les tombeaux des rois, et complété la dévastation réparer, reconstruire et orner à leur fantaisie, remplaçant partout les inscriptions latines par des inscriptions grecques, afin d'établir définitivement leurs prétentions.

La basilique actuelle remonte donc aux croisés, qui, eux-mêmes, s'étaient contentés de réunir en un même monument, les quatre chapelles achevées sous Constantin Monoma-

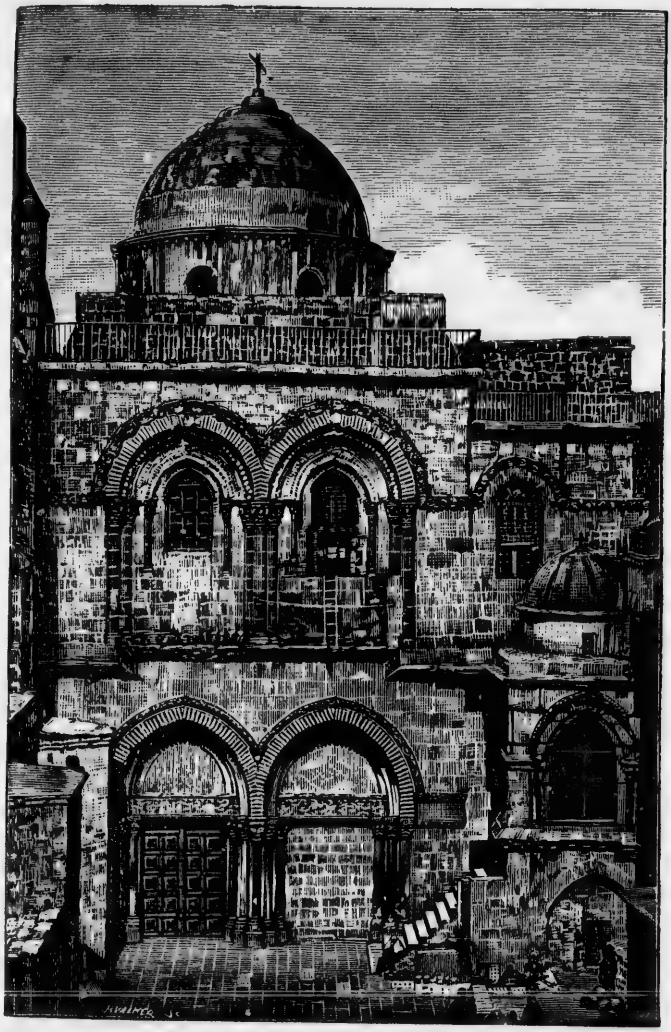
que, et qui s'élevaient distinctes sur le Calvaire, et le Tombeau, à l'endroit de la maison, et dans la citerne où l'on avait retrouvé les instruments de la Passion.

Cette église qui continue à porter le nom du Saint Sépulcre ou de la Résurrection, à cause de son sanctuaire principal, est immense et de forme très irrégulière, puisqu'elle doit enfermer dans ses contours, une colline, une église souterraine, un énorme bloc de rocher, l'emplacement d'une maison, et plusieurs monastères.

Mais il est temps d'en donner la description.

La façade, située au sud de tout l'édifice, contient deux grandes portes ogivales, surmontées de deux fenêtres de même style ; la porte de droite est murée ; par celle de gauche, on entre dans la basilique.

La première impression, pénible et profondément humiliante, est produite par la vue de quelques musulmans, coiffés de l'immanquable turban, et nonchalamment assis sur un divan, en dedans de l'Eglise ; ils causent, fument, boivent du café, et demandent leur *backchiche* à tous les pèlerins qui sortent de l'église.



FAÇADE DE LA BASILIQUE DU S. SÉPULCRE.

C
nar
et
de
miè
vén
au
mor
com
pou
D
pous
situ
L
dix-
arriv
carré
la m
cielle
De
ligne
deux
appa
autel

Ce sont les portiers turcs, chargés, moyennant finance, d'ouvrir et de fermer les portes, et de faire la surveillance dans toute l'étendue de l'édifice : Voilà où nous en sommes ; la première église du monde ; le sanctuaire le plus vénérable, est entre les mains des mécréants, au bon vouloir de qui les pays catholiques du monde entier sont obligés de se soumettre ; comme dit un auteur, il faut payer Mahomet, pour adorer Jésus-Christ. Hélas !

Détournons nos regards de ces figures repoussantes, et montons de suite au Calvaire, situé au sud-est de la basilique.

L'escalier qui nous y conduit, composé de dix-huit marches, est à droite en entrant. On arrive alors à une plateforme d'environ 45 pieds carrés, reposant en partie sur le roc même de la montagne, en partie sur des voûtes artificielles et des piliers disposés pour cette fin.

Deux chapelles, séparées par une simple ligne de convention, partagent le Calvaire en deux parties à peu près égales. La partie sud appartient aux catholiques et contient deux autels ; l'un est érigé à l'endroit où Jésus fut

étendu et cloué sur la croix, l'autre marque la place où se tenait la Sainte Vierge Marie, lorsque le Sauveur, descendu de la croix, fut remis entre ses mains.

En dehors de ces deux autels, il y a encore, sur le pavé même du Calvaire, dans le côté réservé aux catholiques, l'endroit, marqué par une rosace, où Jésus fut dépouillé de ses vêtements.

Une fenêtre grillée, au Sud de cette première chapelle, permet de voir dans un petit oratoire, situé au niveau du Calvaire, mais en dehors de la basilique ; il porte le nom de Notre-Dame des sept douleurs, parce que là, dit-on, se trouvait la Sainte Vierge avec saint Jean, pendant que les bourreaux enfonçaient les clous dans les mains et les pieds de Jésus. A cet oratoire, qui est la propriété des catholiques, on arrive par un escalier appuyé sur la façade, à l'extérieur de l'église.

Dans la chapelle accordée aux grecs, est le lieu précis de la mort du Sauveur, surmonté d'un autel soutenu par quatre colonnettes, espacées, et qui laissent voir l'ouverture prati-

quée dans le roc, pour recevoir la croix de Notre Seigneur. C'est là que Jésus fut élevé, qu'il parla à sa mère, à saint Jean, au bon larron, à son Père céleste, et même à ses bourreaux ; qu'il fut abreuvé de fiel, là qu'il prononça le *consummatum est*, là qu'ayant poussé un grand cri, il expira..... que la lance du soldat ouvrit son côté, dont il jaillit du sang et de l'eau.....

Malheureusement le morceau de pierre qui renfermait la cavité, fut coupé et enlevé par les Grecs, après l'incendie de 1808, et chargé sur un bâtiment qui devait le transporter à Constantinople ; le vaisseau fit naufrage, et la pierre fut engloutie à jamais.

A la mort de Jésus, nous dit l'Evangile, le voile du temple se déchira du haut en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent, les sépulcres furent ouverts..... Or, à côté même de l'autel grec, qui recouvre la place du crucifiement, on peut admirer la fissure miraculeuse produite dans le rocher, au moment solennel où le Rédempteur rendait le dernier soupir. Portant toutes les marques de la commotion

la plus violente, cette fente, contrairement à ce qui arrive selon les lois ordinaires, ne suit pas les veines de la pierre, mais les traverse perpendiculairement, jusqu'à une profondeur considérable, dans les entrailles mêmes de la terre. Au-dessous du Calvaire, à l'endroit qui porte le nom de chambre d'Adam, on peut en suivre encore les capricieux détours, et voici, à ce sujet, ce que nous apprend une tradition touchante, admise par plusieurs Pères de l'Eglise : Melchisédech, ayant reçu comme un précieux héritage, le chef d'Adam, l'apporta avec lui, lorsqu'après le déluge il vint fonder la ville de Salem, et le déposa dans une excavation naturelle, sous la montagne qui s'appela ensuite Cranion, ou Calvaire ; et, lorsqu'à la mort de Jésus, les éléments bouleversés reconnurent, par leur trouble, la présence et la majesté de leur Créateur, qu'il se fit un affreux tremblement de terre, et que le rocher se fendit tout à côté de la croix qui portait le Sauveur, le crâne d'Adam fut mis à découvert, et le sang du Juste, offert pour le rachât du monde, coula sur la tête du premier homme coupable,

dont le péché avait causé la perte du genre humain tout entier.

Les voûtes souterraines du Calvaire renferment les tombeaux, plusieurs fois profanés, des deux premiers rois latins, Godefroy et Beaudoin.

Au pied du Calvaire, en face, mais à quelque distance de la grande porte, est un bloc de pierre rouge, couché par terre, mesurant huit pieds de long sur quatre de large, et orné à chaque angle d'un pommeau doré. Ce marbre remplace une ancienne mosaïque, que la piété de sainte Hélène y avait d'abord placée, et couvre l'endroit où le corps de Notre Seigneur, après la descente de la croix, fut placé, pour être embaumé par les soins de Nicodème et de Joseph d'Arimathie : pendant cette opération préliminaire à la sépulture du Sauveur, les saintes femmes se tenaient à quelques pas, en un lieu que marque une petite colonne entourée d'un grillage.

Si maintenant, nous tournons le Calvaire pour nous diriger à l'Est, nous arrivons à un escalier de 26 marches, par lequel nous des-

cendons dans une église souterraine, appartenant aux Abyssiniens, et connue sous le nom de sainte Hélène, parce qu'elle conserve le souvenir des travaux et des prières de la pieuse reine, cherchant les instruments du supplice de son Dieu, et assistant de là aux fouilles qu'elle faisait faire, au pied du Calvaire. A l'extrémité Sud-Est de cette église, qui, comme on le voit, appartient encore et d'une manière exclusive aux schismatiques, nous trouvons un nouvel escalier de treize degrés, qui mène au fond de la citerne où furent trouvées les croix ; c'est maintenant une chapelle, sous le titulaire de l'Invention de la Sainte Croix, et dans laquelle les catholiques seuls ont le droit de célébrer. Elle est située à 75 pieds à l'Est du Calvaire.

Voilà les deux sanctuaires principaux qui se trouvent au Sud, et au Sud-Est dans la basilique.

Remontant de la citerne, et de l'église de sainte Hélène, longeant le chœur des grecs qui forme presqu'à lui seul la partie Nord-Est de l'édifice, nous arrivons à l'extrémité Nord-Ouest et nous entrons dans l'église, dite de l'Appari-

tion de Notre Seigneur à la très sainte Vierge. Elle appartient aux latins, et s'élève sur l'emplacement de la maison de campagne, que Joseph d'Arimathie mit à la disposition de Marie, pour le temps que Jésus devait rester dans le tombeau. Selon la tradition, Notre Seigneur sortant du sépulcre, honora sa Mère de sa première visite en ce même lieu. Le maître autel, de marbre et dédié à la Vierge, perpétue la mémoire de la divine Apparition, dont il indique précisément l'endroit.

Il y a de plus, deux autres autels ; l'un du côté de l'évangile, conserva longtemps un morceau considérable de la Vraie Croix, que les arméniens schismatiques dérobèrent, pendant l'incarcération des franciscains, en 1557, pour l'envoyer dans leur pays. A l'autre se trouve encore aujourd'hui, une partie de la colonne de porphyre à laquelle Notre Seigneur était lié, pendant que, sur l'ordre de Pilate, on le battait de verges, au prétoire. Cette précieuse relique est protégée par deux grilles de fer, qu'on n'ouvre que le mercredi saint, pour permettre au peuple de la voir de plus près, et de la baiser.

A côté de la chapelle de l'Apparition, est la sacristie des Franciscains, dans laquelle on garde les éperons aux larges molettes, et la vaillante épée de Godefroy de Bouillon. On se servait autrefois de ces objets, pour la réception des chevaliers du Saint Sépulcre.

Adossés à la chapelle et à la sacristie franciscaines, sont les chambres formant le cloître ou le monastère des religieux qui y sont enfermés pour desservir les sanctuaires, et dans lequel sont reçus les prêtres pèlerins.

La coupole qui surmonte le Saint Sépulcre et couvre, pour ainsi dire, une quatrième église dans l'immense basilique, se trouve immédiatement au sud de la chapelle de l'Apparition que nous venons de visiter ; par rapport au reste du temple, le tombeau de Notre Seigneur se trouve donc au Sud-Ouest ; la rotonde qui le renferme a cinquante pieds de diamètre, et est formée de dix-huit colonnes soutenant deux rangées de galeries, et un dôme qui, réparé insuffisamment par les Grecs, dut être reconstruit en 1863, aux frais communs de la France, de la Russie, et de la Turquie.

Au centre même de cette rotonde, à 90 pieds du Calvaire, est le Saint Sépulcre, petit édifice rectangulaire, long de vingt-cinq pieds, large de quinze, et mesurant aussi une quinzaine de pieds de hauteur.

A l'extérieur, à part seize pilastres de pierre calcaire, il est décoré grossièrement et avec mauvais goût, par des ouvrages en maçonnerie.

La façade contient quatre colonnes torses, plusieurs bas-reliefs et tableaux ; entre cette façade et le chœur des grecs, qui s'étend de l'Ouest à l'Est, jusqu'au pied du Calvaire, est un endroit, libre ordinairement, mais qui sert aux ministres sacrés, lorsque les latins officient dans la chapelle du Saint Sépulcre ; de chaque côté de la porte d'entrée de l'édicule, se voient deux bancs en pierre placés en guise de stalles.

L'intérieur est partagé en deux chambres, dont la première porte le nom de chapelle de l'Ange, parce que c'est là que l'ange du Seigneur annonça aux saintes femmes la résurrection du Sauveur.

Le centre est occupé par une portion de la pierre qui fermait l'entrée du Saint Sépulcre,

et sur laquelle le messager céleste était assis quand Marie-Magdeleine et ses compagnes vinrent avec des parfums, pour embaumer le corps de Jésus. Cette pierre est encadrée dans du marbre blanc. L'autre fragment de cette pierre se trouve dans l'église arménienne, élevée sur l'emplacement de la maison de Caïphe.

Cette première chambre remplace l'ancien vestibule, que Joseph d'Arimathie avait fait pratiquer dans le roc, et qui ne faisait qu'un avec le tombeau lui-même ; ce vestibule fut démoli par sainte Hélène, qui, pour plus de facilité dans la construction et l'ornementation de la basilique demandée par Constantin, avait fait creuser et niveler le sol, entre le pied du Calvaire, et le caveau sépulcral. Plus tard, on éleva un vestibule en marbre pour remplacer celui que l'impératrice avait fait disparaître.

De cette première chambre, on pénètre dans la dernière partie par une baie cintrée, basse, étroite, et percée dans le roc vif ; on se trouve alors dans le tombeau proprement dit ; c'est une excavation de six pieds de haut sur autant de large, et surmontée d'une lourde coupole.

Cette chapelle est revêtue de marbre blanc cachant le rocher, qui forme réellement les parois, de telle sorte que, si on enlevait les plaques qui le recouvrent, on apercevrait le roc dans lequel fut creusé le sépulcre neuf, qui servit à la sépulture de Notre Seigneur. Quarante-trois lampes, entretenues par les diverses communions, y brûlent constamment ; en outre, les pèlerins viennent sans cesse déposer des cierges allumés, sur le Tombeau.

Il n'y a guère, à l'intérieur de cette chapelle, d'autre ornement qu'un bas-relief en marbre blanc, appartenant aux grecs, et deux tableaux, dont l'un est la propriété des arméniens, et l'autre y fut placé par les soins des Pères franciscains.

A droite en entrant est la tombe sacrée, sorte de banc creux, travaillé en forme d'auge, à même le rocher, et surmonté d'une arcade pareillement taillée dans la pierre vive ; il est tout entouré de marbre, et au-dessus, se trouve placée une corniche, qui sert à porter la pierre d'autel, que les catholiques y déposent pour dire la messe, afin de ne pas célébrer sur le même autel que les schismatiques.

C'est dans ce banc creux, recouvert tout uniment d'un morceau de marbre, que le corps divin de Jésus-Christ fut déposé.

Le saint tombeau de Notre Seigneur fut ouvert en 1555, et le P. Boniface de Raguse, qui était présent, et même dirigeait l'opération, raconte qu'on trouva dans l'intérieur, des traces du sang du Sauveur, mêlé à l'onguent qui avait servi à l'embaumer ; et aussi, un morceau du bois de la Vraie Croix, enveloppé d'un linge précieux, dont le tissu se pulvérisa aussitôt, à l'action de l'air, ne laissant que quelques fils d'or entre les mains de celui qui le tenait. Le bois portait encore quelques vestiges illisibles d'une inscription, et en tête du parchemin qui fut trouvé en même temps, on put déchiffrer ces mots, *Helena Mag.*

Voilà donc le sépulcre, que Joseph d'Arimathie avait fait construire pour lui et sa famille, et que, dans sa piété, il céda pour la sépulture de Jésus ; voilà où Notre Seigneur fut déposé, et d'où, au troisième jour, pendant le sommeil des gardes, il ressuscita par sa propre puissance.

Ce sépulcre glorieux, visité et honoré par les premiers fidèles, et depuis, à tous les siècles, but de tant de pieux pèlerinages, objet de tant de controverses, et de profanations, ce sépulcre qui fut la cause première des croisades, et qui, aujourd'hui encore, devrait être le véritable nœud de la question orientale, le voilà pauvre, mesquinement orné, et disputé par de pauvres religieux laissés presque à leurs propres forces, à l'ambition d'un schisme, soutenu, au moins d'une manière détournée, par de formidables puissances hétérodoxes.

Après avoir parcouru en tous sens la vaste basilique, et avoir prié à chacune des innombrables chapelles qu'elle renferme, nous nous étions retirés dans nos cellules pour prendre un peu de repos. Soudain, nous fûmes réveillés en sursaut par le bruit des cymbales, qui appelaient les arméniens à l'office, au Saint-Sépulcre ; les grecs vinrent bientôt après, et enfin notre tour arriva ; Monseigneur de Goesbriand dit la première messe, que j'eus le bonheur de servir ; je lui succédai, et Monsieur X, faisant appel à sa plus belle voix, chanta la grand'messe au lever de l'aurore.

Essaierai-je maintenant de décrire ce qu'on éprouve en pareille occasion ? le silence devient parfois le plus éloquent des languages ; ici, toute parole serait impuissante, et l'âme comme anéantie sous le poids de ses émotions, reste muette dans la contemplation. Elle adore, aime, remercie, gémit, se souvient et se donne, mais sans chercher ni trouver un mot qui puisse exprimer ses sentiments ; il semble aussi qu'au saint sépulcre de Notre Seigneur, le cœur d'un prêtre qui y célèbre les saints mystères s'élargisse tout à coup, et alors, instinctivement, ou plutôt sous l'action de la divine charité, il place là, devant lui, sur ce tombeau, autour de la Sainte Hostie, et pour les lui offrir, toutes les âmes qu'il connaît, qu'il aime, et qu'il voudrait avoir avec lui pour partager son bonheur.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi.

.....

Tous les jours il se fait, dans la basilique du Saint-Sépulcre, une procession solennelle, composée des Pères de Terre-Sainte, et des pèlerins marchant à leur suite, un cierge à la main.

A part les quatre églises dont j'ai déjà parlé, le pieux cortège s'arrête à plusieurs oratoires, établis presque tous, dans les excavations naturelles du Calvaire, et dont chacun conserve le souvenir de pieuses traditions. On visite ainsi, au sortir de la chapelle franciscaine de l'Apparition, l'endroit où le Christ ressuscité apparut à Marie-Magdeleine sous les habits d'un jardinier ; puis après avoir passé la colonnade dite les Sept Arceaux de la Vierge, la prison où Jésus fut détenu, pendant qu'on faisait les derniers apprêts de son supplice, et dans laquelle on conserve, derrière une grille, une pierre perforée de deux trous cylindriques, et qui aurait servi à lier, au moyen d'une chaîne, les deux pieds du Sauveur ; la chapelle de saint Longin ; Longin, suivant la tradition, est le nom du soldat qui perça de sa lance le côté du divin Crucifié ; cet homme, syrien de naissance, avait une infirmité aux yeux ; ayant, par un mouvement instinctif, porté sur la partie malade, sa main humectée du sang qui avait coulé le long de la hampe, il recouvra soudain la santé du corps, et les yeux de son

esprit s'ouvrirent en même temps à la lumière de la vérité. Plus tard, Longin souffrit le martyre.

La station voisine se fait au lieu de la Division des Vêtements, où les bourreaux firent quatre parts des vêtements, et tirèrent au sort la tunique sans couture et d'un seul tissu, que Jésus tenait de l'amour maternel de Marie : cette robe est conservée dans l'église cathédrale de Trèves, qui la reçut de sainte Hélène.

Enfin, au pied même du Calvaire, on vénère un morceau de pierre, que l'on croit avoir servi de siège à Jésus au prétoire, pendant que d'infâmes soldats, l'ayant couronné d'épines, couvert d'un manteau de pourpre, et lui ayant mis dans la main un roseau, le souffletaient, l'accablaient d'injures, et fléchissaient le genou devant lui d'une manière dérisoire, en disant, " salut, roi des Juifs. "

Tous ces sanctuaires, excepté la chapelle de sainte Magdeleine, qui est à côté de la rotonde, et appartient aux franciscains, sont à la disposition exclusive des sectes schismatiques, et se trouvent dans la partie Est de la

basilique, dispersés autour du chœur des Grecs, lequel s'étend de l'ouest à l'est, dans l'espace qui sépare le saint sépulcre du calvaire et de la citerne.

C'est dans ce chœur, que les Grecs, d'un grand sérieux, montrent, dans un cercle de marbre, le centre de la terre, donnant un sens tout matériel à ces paroles du saint roi David : Dieu a opéré le salut au milieu de la terre ; et à ces autres du prophète Ezéchiel : le Seigneur a placé Jérusalem au milieu des nations ; comme la terre est ronde, il ne faut pas trop contester aux Grecs la vérité de leur assertion.

Les parties fermées de la basilique qui ne sont pas des sanctuaires proprement dits, sont occupées par les cellules des religieux dissidents, si l'on excepte trois petites chapelles, dont l'une, appuyée sur le côté ouest du sépulcre, appartient aux coptes, la deuxième est à l'usage des syriens, et communique avec la troisième, qui porte le nom de caveau sépulcral de Joseph d'Arimathie, et se trouve à l'extrémité occidentale, en dehors de la grande rotonde.

Pour résumer en deux mots cette description d'une église aussi compliquée et aussi irrégulière, de la porte d'entrée qui est au sud, tirons une ligne qui aille droit au nord, et partage la basilique en deux parties à peu près égales, nous aurons, à droite de cette ligne, la montagne du calvaire et la citerne où furent trouvés les instruments de la passion ; à gauche, la rotonde renfermant le saint tombeau, et au-delà, l'emplacement de la maison de Joseph d'Arimathie.

Aucun monument n'a une histoire comparable à la série non interrompue des outrages, des sacrilèges, des profanations abominables dont le saint sépulcre a été l'objet depuis qu'il renferma le corps inanimé de Jésus ; aucun sanctuaire ne peut, non plus, revendiquer un honneur aussi grand que celui qui est propre au tombeau du Christ, qui a vu, à tous les âges, les pèlerins du monde entier, accourir avec amour, se prosterner, puis baiser en pleurant ce marbre que Jésus a consacré par son attouchement divin et prolongé ; qui a vu des armées innombrables se lever soudain, à la voix d'un

pauvre inconnu, et venir, après de sanglantes batailles, arracher à l'impiété cette pierre, le souvenir le plus précieux à l'amour de l'Eglise. Hélas! est-ce une suite de la malédiction effroyable qu'une terre ingrate et déicide a méritée? pour quelques années que le sépulcre du Rédempteur a reçu librement les honneurs dus à sa dignité, il a passé des siècles entre les mains et sous la domination de l'impiété ou du schisme, et aujourd'hui, le spectacle est navrant pour qui a conservé dans son âme une étincelle de foi catholique. Pour entrer, il faut demander aux Turcs une permission qu'ils ne donnent qu'à prix d'argent, et coudoyer ensuite ces affreux mécréants qui nous imposent leur surveillance; cette humiliation n'est pas suffisante encore; le schismatique est là, qui nous précède ou nous accompagne avec les mêmes droits, ou plutôt avec des privilèges extorqués et plus étendus; sur l'autel où nous offrons le saint sacrifice, il a lui-même, avant nous, célébré la messe et accompli ses cérémonies; ou, comme sur le calvaire, en même temps que lui et à ses côtés, sans que la plus mince cloison nous

sépare, il nous faut consacrer le pain azyme pendant que le pope prononce, sur le pain fermenté, les paroles sacramentelles.

Deux sentiments bien opposés se combattent dans l'âme du pèlerin, au saint sépulcre : s'il est vrai que son bonheur est grand, lorsque, reconstituant sur place, les scènes douloureuses de la passion de Jésus, et celles plus consolantes de sa glorieuse résurrection, il suit par la pensée le divin Sauveur, en compagnie de la très sainte Vierge et du disciple bien-aimé ; si l'amour et la reconnaissance le pénètrent et le transportent, quand, agenouillé sur le roc taché de sang, au calvaire, ou le front appuyé contre le marbre du tombeau, il se rappelle en détail les circonstances si sublimes et si consolantes que retrace l'Evangile, peut-il se défendre contre l'amertume d'une profonde tristesse, en voyant comment sont traitées, par l'ingratitude humaine, des choses qui ne parlent que Dieu, sa tendresse et ses miséricordieux bienfaits ?

La passion de Notre Seigneur n'est donc pas encore terminée, et si la gloire de sa résur-

rection a mis la divine personne de Jésus hors des atteintes de l'outrage et du sacrilège, il se trouvera donc toujours des Judas, des Pilates, des lâches et des cruels, que l'impassibilité du Sauveur ne rendra pas moins coupables, et dont la rage contre les monuments de sa miséricorde ne voudra jamais s'apaiser !

Mais, où Jésus expirant demandait à son Père le pardon de ses bourreaux, c'est la prière, non l'indignation, que Dieu désire de nous ; il veut qu'on le supplie, non seulement pour l'Eglise, ses pasteurs et leurs ouailles, mais encore pour le payen et l'infidèle, l'hérétique et le partisan du schisme, pour le pauvre musulman et le malheureux juif lui-même.

Après avoir pris largement le temps voulu pour jouir à notre aise et donner cours à nos pensées, dans le saint temple, avant de sortir, nous fîmes bénir par monseigneur, sur le tombeau, tous les objets de piété que nous avions apportés, et qui, avec le cierge de la procession, comptent parmi nos plus riches souvenirs.

Excepté à la façade, la basilique du saint sépulcre est de toutes parts, entourée de mai-

sons qui s'appuient sur elle, et même, s'échelonnant sur le contrefort de la colline, arrivent jusqu'à la hauteur du toit de l'église.

De chaque côté du parvis, qui consiste en une place dallée de soixante pieds carrés, sont des chapelles schismatiques, dédiées à la très sainte Trinité, à sainte Marie-Magdeleine, à saint Jacques, et à sainte Marie l'égyptienne; cette jeune courtisane était venue d'Alexandrie à Jérusalem en 383, pour assister aux fêtes de l'Exaltation de la sainte Croix. Arrivée aux portes de la basilique, et voulant y pénétrer, elle se sentit repoussée jusqu'à trois fois par une force invisible, ce qui l'obligea de faire sur elle-même de sérieuses réflexions. Elle s'adressa dans une fervente prière, à la Mère de Dieu, et promit de couler le reste de ses jours au fond d'un désert, dans la plus austère pénitence, si elle parvenait à voir le bois de la croix. Sa prière fut exaucée, et, pour accomplir son vœu, elle se retira sur les bords du Jourdain, où elle mourut saintement.

Nous visitâmes encore le couvent de saint Abraham, un endroit où plusieurs Franciscains

furent martyrisés, et le lieu de la mort de la vénérable tertiaire Marie de Portugal, qui, venue en pèlerinage au tombeau du Sauveur, fut prise et brûlée vive par les Turcs en haine de la religion.

C'était assez pour un jour, et nous rentrâmes à Casa Nova, sans cependant avoir dit adieu au saint sépulcre auprès duquel nous voulions, à tout prix, revenir.

III

LA MOSQUÉE D'OMAR.

« Monseigneur, Votre Grandeur voudra bien, ainsi que ses compagnons, apporter pour l'excursion d'aujourd'hui, des souliers de rechange."

— « Mais pourquoi donc ? »

« Ah ! c'est que nous allons voir chez eux, messieurs les musulmans, et ces gens sont sévères en matière de politesse ; on n'entre dans leurs maisons, et surtout dans leurs temples qu'après avoir ôté sa chaussure ; pour la visite de la mosquée d'Omar, cette règle est absolue,

et vous n'y pourrez pénétrer qu'après avoir déposé à la porte, les souliers avec lesquels vous aurez marché dans la rue."

C'est en effet pour la mosquée d'Omar que nous partions, cette fois, de Casa Nova. Frère Liévin avait obtenu l'autorisation nécessaire du Pacha, par l'entremise du consul français, qui poussa même l'obligeance jusqu'à envoyer un de ses khavas, ou gardes, pour nous accompagner. Par cette mesure de bienveillance, M. Patrimonio faisait plus qu'un acte de courtoisie, il nous couvrait réellement de son officielle protection.

Le calvaire avec sa basilique, et le mont Moriah couronné de sa roche sacrée, résumant toute l'histoire de Jérusalem, sont certainement, de toute manière, ce qu'il y a de plus important comme de plus intéressant à visiter dans la Ville Sainte. Aussi, après avoir satisfait aux exigences de la piété, et célébré les saints mystères aux deux endroits, du crucifiement et de la sépulture de Jésus, nous dirigeâmes nos pas vers la mosquée qui porte le nom de son premier fondateur, Omar, et s'élève sur l'emplacement de l'ancien temple de Salomon.

La montagne dont le plateau sert d'assise au fameux temple musulman, est située au sud-est de la ville, et son histoire est aussi ancienne que touchante.

C'est elle que gravit Abraham, accompagné de son Isaac, portant le bois du sacrifice ; au sommet, le vieillard leva le glaive sur ce fils qu'il immolait par obéissance, et que l'autorité divine, satisfaite, conserva à l'amour paternel. Ceci s. passait vers l'an 1880 avant Jésus-Christ.

Plus tard, l'ange exterminateur frappait le peuple d'Israël en punition de l'orgueil de son roi ; David, par ses prières apaisa Jéhovah, et le prophète Gad ordonna au coupable de dresser un autel dans une aire, qui se trouvait sur le mont Moriah et appartenait au jébuséiste Ornan. Des hosties expiatoires furent offertes, agréées et consumées par le feu du ciel ; et l'ange remit son épée dans le fourreau.

David reconnaissant, voulut élever un temple à la majesté de son Dieu, et rassembla des matériaux pour sa construction. Mais, à Salomon, était réservée l'exécution de ce dessein,

Le temple s'éleva en effet par les soins du successeur de David ; et l'Ecriture-Sainte fournit, sur les travaux immenses qui furent accomplis, les détails les plus minutieux. Les pins et les cèdres du Liban, transportés par l'ordre de Hiram, roi de Tyr, vinrent s'ajouter aux pierres énormes, d'un grand prix, qui devaient former les fondements du temple. Les matériaux de toutes sortes arrivaient tout préparés, sur l'emplacement de l'édifice, ou l'on n'entendait ni le marteau, ni la scie, ni la hache, ni aucun outil de fer ; outre les dix mille ouvriers qui coupaient les bois du Liban, les soixante-dix mille qui portaient des fardeaux, et ceux qui taillaient la pierre, au nombre de quatre-vingt mille, il y avait trois mille trois cents hommes pour présider aux travaux.

Le temple de Salomon fut achevé en sept ans, l'an 1001 avant Jésus-Christ. Nabuchodonosor le réduisit en cendres, 420 après. Cyrus rendit un décret pour en permettre la reconstruction. Sous la conduite de Zorobabel, les Juifs édifièrent un monument qui était très beau, très riche, mais dont la vue cependant,

faisait couler les larmes à ceux qui avaient connu la gloire de l'ancien. La dédicace du nouveau temple eut lieu en 516 avant Jésus-Christ. C'est ce monument qu'Alexandre-le-Grand visita, et dans lequel il offrit des sacrifices au vrai Dieu.

Bien souvent profané par les Juifs eux-mêmes, et particulièrement par Jonathan, le grand-prêtre, qui y tua son propre frère, le temple de Zorobabel fut souillé par Antiochus Epiphané, qui, après le massacre et le pillage, y installa la statue de Jupiter à laquelle il offrit des hosties immondes. Judas Machabée fit disparaître l'idole, et rétablit le culte de Dieu.

Pompée entra dans le temple et pénétra jusque dans le saint des saints, mais laissa tout intact et ordonna même, après sa sortie, de purifier le sanctuaire et d'offrir des sacrifices. Le temple fut pillé par Crassus, qui enleva pour cinquante millions de richesses.

L'édifice élevé par Zorobabel fut agrandi et embelli, l'an 17 avant Jésus-Christ par Hérode, qui employa dix mille ouvriers, dont mille prêtres, à ces travaux.

C'est dans le temple de Zorobabel, tel qu'enrichi par Hérode, que s'accomplirent les événements évangéliques rappelés plus loin. 77 ans après sa reconstruction, 37 ans après que le Christ l'eût prédit, l'an 70 de notre ère, les Romains ayant pris Jérusalem, le temple ne put être soustrait à l'immense incendie qui détruisit la ville. C'était l'effroyable accomplissement de la malédiction divine, attirée par les prévarications que, depuis des siècles, le peuple juif amassait devant Dieu.

Les ruines faites par le siège de Titus couvraient encore le Moriah quand Adrien, non moins ennemi des juifs que des chrétiens, vint y élever un temple dans lequel il plaça sa propre statue, à côté de celle de Jupiter.

Tout fut renversé par sainte Hélène en 327.

Quelques années après, ce philosophe empereur que l'histoire a stigmatisé et nomme Julien l'Apostat, essaya, en rebâtissant le temple de Jérusalem, de faire mentir la prédiction de Jésus. Tous les moyens humains furent employés, mais en pure perte, et malgré les sommes fabuleuses, les devis savants, les appareils mé-

caniques les plus puissants, en dépit du concours d'un nombre incalculable de juifs, appelés par le fanatisme impie, la prophétie divine continua et continue encore à s'accomplir.

A peine eut-on achevé de creuser les fondations et commencé à bâtir, qu'il sortit de terre de terribles tourbillons de flammes qui, paraissant intelligentes, poursuivirent et dévorèrent les ouvriers, rendirent ce lieu inaccessible, et apprirent à Julien qu'on ne se moque pas impunément de la parole d'un Dieu.

L'infâme abandonna son projet, et le lieu du temple devint, pendant les siècles suivants, le receptacle des immondices de la ville.

Vers l'an 636, Omar, parent et rival de Mahomet, part de Médine, monté sur un chameau chargé d'eau et de provisions, arrive à Jérusalem, et donne les conditions de la reddition de la Ville Sainte. Il demande ensuite où se trouve la pierre sur laquelle Jacob avait posé sa tête, la nuit de sa vision miraculeuse de l'échelle et des anges ; on lui désigne l'emplacement du temple ; il y court, se prosterne, fait sa prière, et, indigné de voir ce lieu couvert de

honteux décombres, il ordonne qu'on enlève tout, et qu'une fois le terrain purifié, on y érige une mosquée qui soit la plus belle de l'islamisme. Et le premier, pour donner l'exemple, il emporte des immondices dans le pan de sa robe et les jette au loin.

La mosquée qui s'éleva bientôt, à l'emplacement du saint des saints de l'ancien temple, ne dura qu'un demi siècle ; démolie par Ibn Mérouan, elle fut rebâtie, au même endroit, mais avec une magnificence plus grande, et qui ne fit que s'accroître par les ornements de toutes sortes qu'ajoutèrent les kalifes suivants.

Au commencement du 11me siècle, un tremblement de terre détruisit en partie la mosquée, qui ne fut plus rebâtie avec autant de richesse.

Les croisés, en 1099, tuent 1000 musulmans réfugiés dans la mosquée d'Omar ; ils y trouvent de grands trésors en vases, en lampes, en candélabres, en ornements de toutes sortes, et la convertissent en église chrétienne, qui prit le nom de temple du Seigneur, et dont

le service religieux fut confié à des chanoines réguliers de saint Augustin, ayant les privilèges des chapitres de cathédrale.

La Ville Sainte étant retombée sous la domination des infidèles, en 1187, le temple du Seigneur redevint une mosquée, que Saladin répara en 1189, et Mohamed en 1318.

Le mont Moriah, qui s'élève au bord de la vallée de Josaphat, était une petite montagne de forme pyramidale. Pour asseoir à son sommet le temple de Salomon, on avait aplani les terrasses dont chacune eut sa destination spéciale. La première et la plus spacieuse, au bas, porta le nom de parvis des gentils, parce que l'entrée en était permise aux étrangers aussi bien qu'aux Juifs entachés de quelque souillure légale. Elle était à ciel ouvert, et garnie de galeries, et, pour soutenir les voûtes, il y avait cent soixante colonnes d'un diamètre, tel qu'il fallait trois hommes pour pouvoir les embrasser.

De cette plateforme inférieure, on arrivait par plusieurs portes en forme de tours, au parvis des juifs, plus élevé de sept coudées, et dans

lequel, seuls les juifs purifiés pouvaient avoir accès.

Cette deuxième terrasse, en grande partie découverte, présentait plusieurs galeries et des salles spacieuses, dont les parois extérieures étaient couvertes de dorures.

C'est sur cette esplanade seulement que Jésus, le grand-prêtre selon l'ordre de Melchisédech, put être admis durant sa vie mortelle. Il y fut présenté par sa mère au jour de la Purification, et c'est dans cette circonstance que le saint vieillard Siméon, prenant dans ses bras le divin Enfant, bénit Dieu de lui avoir montré le Sauveur du monde, annonça les immenses douleurs de Marie, et chanta le *Nunc dimittis ;* c'est dans ce parvis que Jésus vint célébrer la Pâque avec ses parents, qui l'y retrouvèrent après trois jours de recherches.

Pendant sa vie publique, le Sauveur entra souvent dans le parvis des juifs, accompagné de ses apôtres et de nombreux disciples ; il en chassa un jour les marchands et les changeurs, qui n'avaient droit qu'au parvis des gentils, pour vendre les victimes. Une autre fois, vou-

lant confondre les Pharisiens de tous grades et de toutes nuances, Jésus prononça cette parole à l'adresse des accusateurs d'une pauvre pécheresse : "Que celui de vous qui est sans péché, lui jette la première pierre." Là encore il ordonna de rendre à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ; il exalta le denier de la veuve, qui avait fourni de son indigence, tandis que d'autres ne donnent que de leur superflu ; il enseigna plusieurs paraboles, s'échappa des mains des Juifs qui voulaient le lapider parce qu'il s'était dit Dieu ; il prédit la destruction du temple, disant qu'il n'y demeurerait pas pierre sur pierre ; enfin il y entra triomphant, quelques jours avant sa mort, au milieu des acclamations du peuple.

La troisième terrasse, appelée parvis des prêtres, était plus élevée encore de trois coudées, et surpassait de beaucoup les autres en richesse et en beauté. Seuls, les prêtres et les lévites y pouvaient pénétrer, et l'entrée en était, à tous les autres, sévèrement interdite. Deux fois par jour, on y offrait l'encens au Seigneur.

Enfin, sur le plateau supérieur, se dressait le temple proprement dit, divisé lui-même en trois parties, appelées le vestibule, le saint, et le saint des saints. Le vestibule précédait et entourait le saint, dans lequel se trouvaient le chandelier à sept branches, la table des pains de proposition, et l'autel des parfums. Un voile d'un tissu précieux, et richement orné, cachait la vue du saint des saints, qui était un lieu tout à fait redoutable, où le grand-prêtre seul pouvait entrer, une fois l'an, pour offrir à Dieu le sang des victimes. Primitivement, le saint des saints renfermait, outre la ROCHE SACRÉE que l'on y voit encore, l'arche d'alliance contenant les tables de la loi, la manne du désert et la verge fleurie d'Aaron.

Autour du saint et du saint des saints, étaient des constructions servant à abriter les prêtres et les lévites, et dont une aile était réservée pour loger les jeunes vierges consacrées qui y recevaient leur éducation. La sainte Vierge Marie y fut admise à l'âge de trois ans, et demeura à l'ombre du temple jusqu'à l'époque de son mariage avec Joseph.

Aujourd'hui, un mur entoure l'ancien parvis des gentils, lequel forme un espace nu et découvert dont la surface, nivelée, est formée par le roc qui fut taillé à coups de ciseau.

Dans le parvis des Juifs, presqu'aussi désert, et auquel on arrive par des escaliers surmontés d'arcades, nous aperçûmes çà et là quelques lieux de prière pour les musulmans.

Une petite construction, sorte de coupole portée par dix-sept colonnes, et que l'on croit placée à l'endroit où se trouvait l'autel des holocaustes, se voit dans le parvis des prêtres. Les musulmans l'appellent "tribunal de David" et y ont attaché la fiction suivante : pour faciliter au roi David la tâche de rendre la justice parmi son peuple, Dieu avait fait descendre du ciel jusqu'à terre une chaîne, que les témoins devaient tenir en main quand ils prêtaient serment ; or, s'il arrivait que quelqu'un rendît un faux témoignage, un anneau se détachait, et le parjure était par là découvert.

Les trois terrasses qui portaient autrefois les parvis des gentils, des Juifs, et des prêtres, sont donc maintenant désertes, solitaires, et

rien, si ce n'est peut-être le nivellement du rocher, ne laisse soupçonner qu'il y eut autrefois un monument, le plus riche et le plus splendide que la terre ait porté.

Ces esplanades dénudées et découvertes sont cependant gardées, avec un soin jaloux, par les mahométans qui en défendent à tous l'entrée sous les peines les plus sévères, peines qu'ils ont plus d'une fois appliquées.

Le monument connu sous le nom de mosquée d'Omar s'élève sur le lieu précis du temple proprement dit, et le centre même, le principal sanctuaire qu'il renferme, est le rocher qui porta jadis l'arche d'alliance.

La mosquée d'Omar est un édifice octogone régulier, dont les côtés ont soixante pieds de long ; la hauteur est de quatre-vingt-dix pieds ; la coupole mesure quarante pieds de diamètre, et le croissant surmonte le tout.

Aux quatre points cardinaux sont les portes, ornées de gracieuses colonnades.

A l'intérieur, nous admirâmes surtout les vitraux peints, dont les couleurs variées, harmonieuses, aux tons admirablement distribués,

jettent dans toute la mosquée une lumière douce et impressionnante. Sur les murs, au milieu d'arabesques, nous vîmes gravés en lettres d'or, des versets du coran.

Le rocher, objet d'une grande vénération parmi les disciples du Prophète, est entouré d'une riche clôture, et couvert d'un immense voile d'un tissu précieux. Sur cette pierre était placée l'arche d'alliance, dans le temple de Salomon ; la tenture qui la cache est destinée, selon les musulmans, à perpétuer le souvenir de la tente qui fut donnée par Dieu à Adam, lorsque, après avoir cherché Eve, sa femme, pendant cent ans, il l'eût retrouvée sur une montagne, près de la Mecque.

A cette mosquée sont attachées plusieurs autres inventions non moins ridicules ; c'est ainsi, par exemple, qu'on nous montra, très sérieusement, l'empreinte laissée dans la pierre, par la main de l'archange Gabriel : un jour que le rocher voulait suivre le Prophète, que Dieu appelait pour une conférence importante, l'archange, d'une main puissante, arrêta le rocher et le rendit immobile au milieu des

airs, et aujourd'hui encore, ce rocher demeure suspendu. Il est bien vrai qu'il semble reposer lourdement sur des piles qu'on y a placées dans ce but, mais, nous disent les musulmans, les chrétiens qui venaient et apercevaient la roche au-dessus d'eux, étaient parfois tellement effrayés, que par condescendance, nous avons mis une colonne qui paraît la soutenir, et sur laquelle, cependant, elle ne s'appuie pas du tout.

Nous vîmes encore la marque d'un des pieds de Mahomet, et de son turban ; deux poils de sa barbe, religieusement conservés dans une urne d'argent ; son étendard, les selles, (*en marbre*), de son El-borak ; le bouclier de son oncle Hamzeh, et le drapeau d'Omar.

Dans le crypte qui s'étend sous le rocher sacré, nous furent montrés des endroits marqués par le passage d'Abraham, de David, de Salomon, d'Elie et autres personnages, qui y sont venus faire leur prière. Une cavité recouverte nous fut aussi indiquée comme étant le puits des âmes où, chaque semaine, à des jours déterminés, les musulmans défunts se réunissent pour adorer Dieu.

Dans l'espèce de nef qui entoure le saint des saints, on nous fit remarquer une plaque de jaspe, dans laquelle dix-neuf clous d'or, enfoncés par Mahomet, devaient servir à marquer la durée du monde. A la fin de chaque siècle, un clou disparaissait pour aller consolider le trône de Dieu. Mais le malin esprit, pour faire venir plus vite la fin du monde, voulut un jour enlever ces clous ; il fut surpris dans cette opération malfaisante par Gabriel, qui, l'ayant battu, le chassa pour toujours de ce sanctuaire. Aujourd'hui, trois clous et la moitié d'un se voient encore dans la plaque de jaspe.

Mais la fiction la plus ridicule qui se rattache à la mosquée d'Omar, a trait à une pierre qui se trouve dans le mur extérieur, et dont les veines représentent tant bien que mal, la figure de deux oiseaux : voici le conte musulman tel que le donne le frère Liévin :

Salomon ayant achevé son temple, ordonna que tous les êtres animés vinssent lui apporter un tribut, en signe de leur dépendance.

Admis en sa présence, le lion lui fit le sacri-

fice de sa crinière, l'éléphant celui de ses dents précieuses, la licorne, de son arme unique ; les abeilles, d'un rayon de miel exquis. Quant à la république des fourmis, elle envoya au grand roi une députation nombreuse, chargée d'une cuisse de sauterelle, présent considérable dont le transport coûta bien des sueurs, à la noire et active caravane.

L'espèce volatile seule, à l'instigation de la pie malicieuse et jalouse, refusa d'obéir.

"—Pourquoi," disait la mauvaise conseillère, "pourquoi abdiquer notre dignité, en obéissant à l'ordre tyrannique de cet homme ? Sa sagesse d'ailleurs lui permettrait-elle de nous poursuivre et de punir notre légitime amour de liberté ? Restons où nous sommes, faisons-lui voir que la nature entière n'est pas son esclave, et qu'il y a encore des êtres sur lesquels ne s'étend pas son empire."

Cette proposition audacieuse fut adoptée.

Comme on le sait, le grand roi parlait toutes les langues, même celle des oiseaux.

Ce fait lui ayant été rapporté, il convoqua aussitôt une seconde assemblée de toute la gent

à bec, et se tint caché dans un endroit voisin, afin de juger par lui-même de la perversité de la pie.

Quelques jours plus tard, les délégués de toute la race volatile se réunirent autour du rocher, pour aviser aux moyens de rendre hommage à Dieu, et d'obéir ainsi à Salomon, sans cependant s'avilir en abdiquant leur indépendance. Cette fois deux pies, au lieu d'une seule, se présentèrent pour assister à l'assemblée, ayant toutes deux, le bec et la langue parfaitement aiguisés. Or le roi était à son poste d'observation, d'où il pouvait tout entendre, sans être vu.

La première pie obtint la parole, et dit :

"— A quoi bon se donner tant de mouvement pour venir saluer des pierres amoncelées par des hommes ? Nous sommes, pour la plupart, de meilleurs architectes qu'eux, nous pouvons rendre hommage à Dieu, et l'adorer librement dans nos forêts, dans nos campagnes, et cela sans nous déranger..."

Alors la seconde pie ouvrit le bec, et avec un sentiment d'opposition démocratique, ajouta :

« Rien, non rien ne pourra nous contraindre à une telle humiliation. Ce temple, qu'est-il donc à nos yeux, et qui peut nous empêcher de le souiller, si nous le voulons ? Raca sur lui et sur celui qui l'a bâti ! Salomon peut commander sur la terre, mais nous sommes libres dans les airs ; là, sa puissance ne saurait nous atteindre. »

Tout à coup, Salomon, indigné d'un langage si insolent, se montre et s'écrie d'une voix terrible :

« La main que Dieu assiste peut emprisonner l'air lui-même. Pour vous le prouver, volatiles insensées, et afin de châtier votre insolence, je veux que vous restiez jusqu'au dernier jour, esclaves de ce monument que vous avez l'audace de mépriser. »

Aussitôt les deux pies, frappées d'immobilité, s'incrustèrent dans le marbre... Et on les y voit encore aujourd'hui. Pour ôter désormais aux oiseaux, la possibilité de renouveler ces insultes, Salomon ordonna que l'on surmontât le toit du temple, d'aiguilles d'or, afin que nul ne put venir le souiller, ni s'y poser nulle part.

Peut-on résister au sentiment d'une pitié profonde en voyant la manière étrange dont on abuse de l'ignorance et de la crédulité de ces pauvres musulmans ? ils sont tellement abrutis par le fanatisme dans lequel ils croupissent, que ne pouvant concevoir, en quelque sorte, rien de spirituel, tout est matérialisé par eux, au point qu'ils affirment que le Sakhra est une des roches du paradis, et que reposant sur un palmier invisible, elle cache la source des quatre fleuves qui coulent dans le ciel, et qu'au jour du jugement, tous ceux qui pourront s'attacher à cette roche, changée alors en un corail éclatant, seront infailliblement sauvés.

Ayant conservé, en substance, la tradition qui veut que le jugement dernier ait lieu dans la vallée de Josaphat, ils noient cette croyance, admissible en elle-même, dans une foule de détails et de circonstances absurdes et incohérentes, montrant la balance *invisible* dans laquelle les âmes et leurs mérites seront pesés : le pont, aussi étroit qu'une lame de rasoir, sur lequel tous devront passer pour traverser la vallée et arriver au mont des Oliviers ; les

vrais croyants, qui seuls peuvent voir le pont de l'épreuve, passeront sans crainte, soutenus par leurs anges ; les autres, abandonnés à eux-mêmes et perdant l'équilibre, tomberont dans le torrent du Cédron, et seront engloutis en enfer pour l'éternité.

Même en cette vie, les musulmans ont un moyen certain de connaître ceux qui doivent habiter le ciel après la mort ; dans une mosquée voisine de celle d'Omar, sur la même montagne du Moriah, on nous montra deux colonnes si rapprochées l'une de l'autre qu'il est difficile de se frayer passage entre elles ; or ceux-là seulement seront sauvés, qui y réussissent. Heureusement, que, par suite de l'élargissement produit entre les colonnes par les expériences multipliées, il est maintenant possible à tous de passer.

La mosquée El-Aksa, dans laquelle se trouvent ces deux colonnes, s'élève, croit-on, sur l'emplacement de la partie du temple, qui était destinée à l'habitation des femmes vierges. Il y avait autrefois une église, érigée en l'honneur de la Présentation de Marie, par l'empereur

Justinien. A la suite du passage d'Omar, le temple catholique fut dédié au dieu de l'Islam. Les croisés, en 1099, en firent le palais royal, et Beaudoin 1er y établit les templiers en 1118. Saladin le convertit de nouveau en mosquée. Nous visitâmes, à l'intérieur, à part les sept magnifiques nefs, séparées par de grosses colonnes dont la peinture imite le marbre blanc, la salle d'armes des templiers, une chaire apportée d'Alep, délicatement sculptée, le prétendu tombeau des fils d'Aaron, l'empreinte supposée d'un des pieds de Jésus-Christ, et une chambre souterraine appelée berceau de Jésus-Christ, en souvenir du séjour que la sainte famille y aurait fait, à l'époque de la Purification de Marie, dans la demeure de Siméon.

Au nord-ouest de la grande esplanade du temple, était la célèbre tour Antonia qu'un portique joignait au prétoire. Cette citadelle, qui joua un grand rôle pendant le siège de Titus, fut bâtie par Hircan Maccabée, sur un rocher très escarpé et très élevé, et les grands-prêtres l'habitèrent jusqu'à Hérode. Celui-ci la fit fortifier, y installa une garnison et lui donna le nom de

Marc-Antoine. Du haut des tours de la forteresse, le soldat romain pouvait surveiller les Juifs jusquedans les parvis du temple. Dans cette tour saint Paul fut enfermé par Claude Lysias, et c'est de là que l'apôtre partit, la nuit, pour se rendre à Césarée.

Le prétoire et la forteresse sont aujourd'hui remplacés par des casernes. J'en reparlerai en décrivant l'arc de l'*Ecce Homo*, sur la Voie douloureuse.

IV

LE MONT SION.

Situé au sud-ouest de Jérusalem, le Sion, occupé par les Jébuséens, résista longtemps aux attaques de David qui finit cependant par s'en emparer, et y établit son palais. Il y transporta aussi l'arche d'alliance, et ce lieu prit le nom de cité de David. Le roi fit ensuite construire une citadelle qui passait pour être inexpugnable, et à laquelle, pour ce motif, la sainte

Vierge est souvent comparée ; *turris davidica ; turris fortitudinis.*

Le Sion est souvent nommé dans les Saintes-Ecritures, non seulement dans les livres où les parties historiques, mais aussi dans les prophètes et surtout dans les psaumes, qui de fait, furent composés sur cette montagne. Figure du ciel, et berceau symbolique de l'Eglise, à cause des mystères qui s'y accomplirent, la cité de David fut cependant l'objet des menaces terribles et des châtiments effrayants de Dieu, dont le bras vengeur s'appesantit encore sur la montagne de Sion, plus encore peut-être que sur le reste de Jérusalem. Rejetée en grande partie hors des murs depuis Adrien, son plateau est couvert de ruines, de tombes, ou d'une terre inculte et desséchée qu'une herbe maigre réussit à peine à voiler.

Au milieu de ces décombres et de ces pans de murs à l'abandon, quelques établissements modernes ont été élevés par les Turcs, les Arméniens, et mêmes les protestants de l'Europe.

On y visite l'emplacement de la maison d'Uri, cet infortuné que David fit périr pour

épouser sa femme Bethsabée, qui devint la mère de Salomon ; l'oratoire où le roi pénitent exprima son repentir et composa la majeure partie des psaumes, et qui sert aujourd'hui de magasin militaire ; l'emplacement du palais d'Hérode-le-Grand, l'auteur du massacre des saints Innocents ; sur les ruines de ce palais réprouvé, s'élève une église protestante ! des hérétiques qui vont à Jérusalem, non dans l'intention de vénérer les lieux saints, et d'accomplir des pèlerinages, mais uniquement pour combattre et détruire, s'ils le pouvaient, les traditions existantes, ont bien fait de laisser de côté toute prétention aux sanctuaires chrétiens, et de construire leur temple sur un lieu qui ne rappelle que honte et cruautés ; c'est dans l'ordre ; aussi longtemps que les protestants se tiendront à l'écart du saint sépulcre, et se contenteront des ruines du palais d'Hérode, les communions chrétiennes de Jérusalem peuvent être tranquilles à leur égard, et ils continueront à ne compter pour adeptes, que les quelques personnes amenées par les ministres, et payées pour distribuer des bibles.

Nous entrâmes aussi dans la cathédrale des arméniens schismatiques, construite sur le lieu du martyre de saint Jacques le Majeur. Cet apôtre, frère de saint Jean, et appelé comme lui sur les bords du lac de Tibériade, témoin pareillement de la transfiguration de Jésus sur le Thabor, et de son agonie au jardin des Olives, serait allé, d'après les traditions, porter le flambeau de la foi jusqu'en Espagne.

Retourné à Jérusalem, l'an 43, il fut arrêté par l'ordre d'Hérode Agrippa, et eut la tête tranchée.

Celui qui l'avait dénoncé, frappé de son courage et de sa constance, se déclara chrétien et reçut en même temps la couronne du martyre.

Le corps du saint apôtre, enterré d'abord à Jérusalem, fut ensuite transporté en Espagne où on le vénère à Compostelle.

Tout près de l'église est un couvent assez considérable habité par des religieuses arméniennes schismatiques, et édifié sur l'emplacement de la maison du beau-père de Caïphe, le grand-prêtre Anne, devant qui comparut d'abord Notre Seigneur, qui reçut en cette cir-

constance, un infâme soufflet de la part d'un des archers ; on nous fit voir, dans un oratoire, un autel dont la position indique la place qu'occupait alors Jésus.

Le lieu où a dû être la maison de saint Thomas, avoisine aussi la cathédrale saint Jacques, et est couvert d'un édifice qui fut d'abord une église, et est actuellement une mosquée.

A un autre endroit découvert, qu'on nous désigna comme étant celui où Notre Seigneur apparut à quelques saintes femmes, et leur dit de répandre la nouvelle de sa résurrection, il y avait autrefois une chapelle qui a disparu et dont il ne reste aucune trace.

Sur le versant méridional du mont Sion, en dehors des murs, est le cénacle, dont nous n'avons pu visiter qu'une partie, l'autre étant complètement fermée aux chrétiens. Au saint sépulcre et sur le calvaire, en payant Mahomet, et coudoyant Photius, nous avons eu la consolation de prier, et même de célébrer la sainte messe. Avec un peu d'or et beaucoup de formalités, nous avons pu aussi fouler les parvis du temple, témoin de plusieurs scènes de

l'Evangile, et entrer même dans la mosquée qui remplace le saint des saints ; au cénacle, la défense est plus absolue, l'interdiction plus complète ; et aucune somme ne saurait faire ouvrir, pour y introduire un chrétien, les salles de l'étage inférieur, auxquelles cependant sont attachés de si pieux souvenirs. Et quels titres n'a pas ce lieu si vénérable à l'amour et à l'attachement des catholiques ! n'est-ce pas là que Jésus, renouvelant l'offrande que sa mère avait faite de lui, au jour de la Présentation, et préludant à la consommation de son sacrifice au Golgotha, accomplit cette cène dont nous trouvons les touchants et sublimes détails aux dernières pages de l'Evangile ?

Le jour des azymes, Jésus, étant à Béthanie, envoya Pierre et Jean en leur disant : Allez nous préparer la Pâque, afin que nous la mangions. Ils lui dirent : Où voulez-vous que nous la préparions. Il leur répondit : En entrant dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau ; suivez-le dans la maison où il entrera, et vous direz au père de famille de cette maison : Le maître nous envoie

dire : où est le lieu où je mangerai la Pâque avec mes disciples ? Et il montrera une chambre toute meublée ; préparez-nous-y ce qu'il faut. Or, cette maison, appartenant à Joseph d'Arimathie, d'après l'opinion commune, est celle qui reçut plus tard le nom de cénacle, et s'élevait à l'endroit que couvre maintenant une vilaine mosquée.

On peut croire que la sainte Vierge, qui, depuis longtemps portait dans son cœur le glaive de douleurs que le vieillard Siméon y avait plongé, connaissait d'avance les tortures qui l'attendaient à la vue des souffrances et de la mort de son Fils.

Il est probable qu'elle se retira, avec quelques saintes femmes, dans la maison où s'accomplissait la Pâque, bien qu'elle dût être dans une pièce différente de celle où se trouvaient les apôtres, et qu'elle savait exactement, de moment en moment, tout ce que le Sauveur disait, et faisait. Elle vit Judas, le traître, à la table de son Fils qu'il allait vendre pour trente deniers ; elle vit ce misérable sortir, après sa communion sacrilège, pour aller conclure l'abominable marché.

Elle fut aussi témoin de la profonde et étonnante humilité de Jésus, s'abaissant jusqu'à se prosterner devant ses apôtres, et laver leurs pieds malgré les protestations de Pierre.

Elle vit le disciple bien-aimé, reposer avec amour sa tête sur la poitrine du divin Maître.

Elle y assista, au moins en esprit, à l'institution de l'ineffable sacrement de l'Eucharistie et à la fondation du sacerdoce nouveau ; elle entendit prononcer ces paroles solennelles par lesquelles le Sauveur accomplissait de si augustes mystères :

" Ceci est mon corps qui est donné pour vous, faites ceci en mémoire de moi,..... c'est le calice, le nouveau testament en mon sang qui sera répandu pour vous....."

Elle entendit le sublime discours que Jésus prononça, avant de partir avec ses apôtres, pour commencer sa passion ; enfin, elle dut lui faire de douloureux adieux, et le voir s'éloigner pour s'abandonner à toutes les tortures d'une longue et cruelle agonie ; et elle demeura dans la maison de la cène pour y suivre, dans une extase prolongée, les différentes phases de la

Passion jusqu'à la condamnation de son divin Fils, au supplice de la croix.

Après sa sortie du tombeau, Notre Seigneur, dont l'humanité n'était plus assujettie aux lois de l'espace, vint plus d'une fois au cénacle surprendre ses disciples par de glorieuses apparitions ; il y confirma à ses apôtres le pouvoir de remettre les péchés par ces paroles : " Recevez le Saint-Esprit. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus."

C'est du cénacle que Jésus partit, suivi de ses disciples, pour se rendre au mont des Oliviers, et y opérer son ascension dans le ciel ; et c'est dans cette maison que les disciples revinrent, après la disparition de leur Maître, afin de se mettre en prière avec la très sainte Vierge.

Au cénacle, pendant cette sublime retraite des apôtres, eut lieu l'élection de Mathias, et, au milieu de phénomènes extraordinaires, la descente du Saint Esprit.

Plusieurs croient aussi que dans le cénacle fut institué le sacrement de Confirmation, que saint Jacques le Mineur fut consacré évêque

de Jérusalem ; que les sept diacres furent élus, et enfin que les apôtres se réunirent une dernière fois avant de se séparer pour prêcher l'Evangile par toute la terre.

Se peut-il un lieu plus saint ! Et le cénacle est une mosquée ! pis encore, c'est un lieu d'abominations sans nom, et le chrétien ne peut pas même acheter le droit de faire une prière dans cette enceinte, où se sont accomplis tous ces événements mémorables !

Après la Pentecôte, le cénacle que l'on peut considérer comme l'église-mère, servit de lieu de réunion et même d'église, et les saints mystères y furent longtemps célébrés.

Sainte Hélène construisit plus tard, au-dessus du cénacle, une église à deux étages, dans laquelle furent transportées les reliques de saint Etienne, de saint Gamaliel et de saint Nicodème. Cette église qui était en ruines au XIe siècle fut rebâtie, sur le même plan, par les croisés, et des chanoines de saint Augustin furent chargés de sa desserte jusqu'en 1187. Après le départ des Latins, des religieux syriens l'occupèrent. Les franciscains s'établi-

rent sur le mont Sion, à côté du cénacle, en 1219, édifièrent la petite église qui y existe encore, et exercèrent longtemps l'hospitalité en cet endroit. Mais les musulmans les accablèrent de vexations de toutes sortes, et même en 1551, massacrèrent plusieurs des religieux, et chassèrent définitivement les autres ; l'église fut convertie en mosquée, et les constructions attenantes reçurent diverses destinations profanes. Ce qui avait surtout excité cette persécution des fils de Mahomet contre les religieux, c'est que les musulmans croyaient l'église du cénacle élevée sur le tombeau de David, qui est un de leurs grands prophètes. Aujourd'hui encore, ils prétendent posséder ce monument, et de fait, la chose non seulement n'est pas impossible, mais même n'est pas dépourvue d'une certaine probabilité ; le saint roi reçut sa sépulture dans la cité de David, dit l'Ecriture, or ce nom désignait surtout le mont Sion ; et saint Pierre était au cénacle lorsqu'il prononçait ces paroles : Mes frères, qu'il me soit permis de vous dire hardiment du patriarche David, qu'il est mort, et qu'il a été enseveli, et que son sépulcre est parmi nous.

Dans les constructions qui s'élèvent aujourd'hui, à l'endroit et sur les ruines du cénacle, nous avons pu voir deux salles, dont l'une, de style gothique, séparée en deux nefs, et couvrant un espace de quarante pieds de long sur vingt-cinq de large, porte le nom de l'Institution de l'Eucharistie ; l'autre, plus élevée que la première, et à laquelle on arrive par un escalier de pierre, est surmontée d'une coupole, et partagée aussi en deux pièces, par un mur percé d'une porte et d'une fenêtre ; on l'appelle cénotaphe supérieur de David ; elle sert de lieu de prière aux musulmans.

Les appartements qui sont absolument fermés aux chrétiens sont la salle du lavement des pieds, et le cénotaphe inférieur, ou le tombeau de David.

Tout près du cénacle, à l'ouest, nous visitâmes l'emplacement de la maison qu'habitait la Sainte Vierge après l'Ascension de Jésus ; et qui est indiqué par quelques restes d'un vieux mur, dans lequel sont deux pierres marquées d'une croix. La Sainte Vierge, selon la tradition, vécut longtemps en ce lieu, dans la

compagnie de saint Jean, à qui Jésus l'avait donnée pour mère, et qui, chaque jour, célébrait pour elle les saints mystères. C'est là aussi que mourut Marie, dans la soixante-douzième année de son âge.

La maison de Caïphe, où l'on nous conduisit ensuite, est à quelques pas au nord du cénacle. Ce lieu nous rappelait encore bien des souvenirs ayant trait à la Passion ; c'est à Caïphe qu'Anne envoya Jésus ; dans le palais de ce grand-prêtre, que le divin Sauveur fut raillé, souffleté, déchiré de coup, accablé d'outrages, et interrogé comme un vil malfaiteur. Pierre y renia trois fois son Maître, malgré les protestations qu'il avait faites, de lui être fidèle jusqu'à la mort.

C'est dans la maison de Caïphe que Jésus se proclama le Fils de Dieu, parole qui le fit juger digne de mort ; c'est de là qu'il sortit enfin pour être conduit à Pilate.

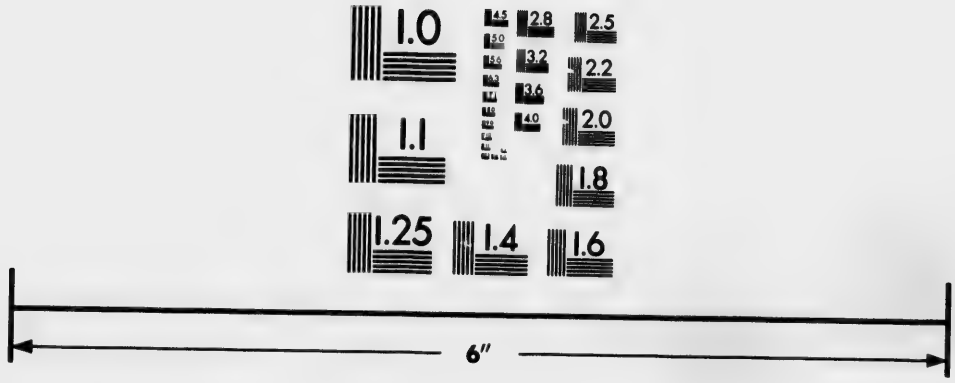
Sur le lieu où se trouvait autrefois la demeure du grand-prêtre, existe aujourd'hui une église arménienne, dans laquelle les franciscains ne sont admis à dire la messe qu'une fois par

année, le lundi de la Pentecôte. Nous y avons vu une petite abside qui porte le nom de prison de Notre Seigneur, parce que Jésus y passa, dans les chaînes, et exposé à tous les outrages, la nuit du jeudi au vendredi saint ; et aussi le morceau de la pierre de l'ange, dont j'ai déjà parlé en décrivant le saint sépulcre ; cette pierre sert de table d'autel.

Après avoir parcouru l'église et prié quelques instants dans la prison de Jésus, nous allions sortir quand un arménien se présenta à nous avec une fiole d'aromates dont il nous jeta quelques gouttes à la figure et sur nos habits ; beaucoup d'orientaux ont conservé cet usage, dont l'Evangile fait mention, et qui consiste à oindre de parfums les personnes que l'on veut spécialement honorer ou à qui l'on accorde l'hospitalité ; cette coutume se pratique surtout dans les noces, où l'on ne ménage pas les aromates ni l'encens, dont on couvre littéralement les époux.

L'arménien qui se montra si gracieux à notre égard, perdit beaucoup de son mérite à nos yeux, en présentant la main pour demander

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

un pourboire, ce qui nous fit croire qu'il spéculait sur la vanité des visiteurs.

C'est encore sur le mont Sion, à droite de la porte de ce nom, à l'intérieur des murs, que sont entassés dans de misérables huttes, les pauvres lépreux, qui y vivent d'aumônes. La maladie dégoutante de la lèpre ronge la face de ces infortunés dont le nez, les lèvres, les oreilles tombent par morceaux ; leur peau devient terreuse et se couvre de hideux abcès ; comme nous passions, plusieurs accoururent nous montrer leur figure cadavérique et crier *backchiche* en montrant leurs mains, dont les doigts étaient comme hachés par la cruelle maladie. Hâtons-nous d'ajouter que la charité chrétienne n'a pas délaissé ces deshérités de la nature, et qu'il y a dans la ville et au dehors de Jérusalem des établissements pour les recevoir ; mais en général, ils aiment mieux la liberté avec la misère et la souffrance, que les bons soins dans la réclusion.

Quelle idée magique que celle de la liberté !

On le voit, la visite du mont Sion n'était pas de nature à diminuer les impressions de

tristesse et de mélancolie produites par la vue du temple et du saint sépulcre ; des pans de mur, des cimetières, des temples hérétiques, des églises schismatiques ou des mosquées, des casernes, et le cénacle horriblement profané ; voilà ce qui reste de la gloire antique de la cité de David ; voilà comment s'est accomplie à la lettre la prophétie de Jérémie : "*Sion quasi ager arebatur, Jerusalem ut lapidum erat.*

Après avoir étudié le Sion, au sud-ouest de la ville, le Moriah au sud-est, et le Golgotha au nord-ouest, il nous reste, au nord-est, des endroits palpitants d'intérêt, qui doivent attirer d'autant plus notre attention que leur visite, par les consolations qu'elle apportera, compensera quelque peu la peine causée par l'aspect des abominations commises sur le lieu du cénacle.

Nous nous rendons d'abord à la maison dans laquelle naquit la Sainte Vierge.

V

LA MAISON DE SAINTE ANNE.

Quatre villes de la Palestine se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à la Bienheureuse Vierge Marie : Séphoris et Nazareth en Galilée, et pour la Judée, Bethléem et Jérusalem.

Les opinions d'après lesquelles Marie serait née à Séphoris ou à Bethléem ne reposent sur aucun fondement sérieux.

La tradition occidentale qui tient pour Nazareth, a eu en ces derniers temps, un ardent défenseur dans la personne de Mgr. Mislin, qui, comme il le reconnaît lui-même, s'appuie surtout et presque uniquement sur les bulles des souverains pontifes, relatives à la sainte maison de Lorette. Dans ces lettres, en effet, les papes parlent de la pieuse croyance d'après laquelle la sainte Vierge est venue au monde en cette maison à Nazareth.

Toutefois, il faut bien admettre que les papes n'ont pas voulu, par là, dirimer la question historique, puisqu'ils ont laissé subsister, dans le bréviaire, des leçons tirées des pères de l'Eglise, et dans lesquelles il est dit que Jérusalem a été le berceau de Marie.

Jérusalem a pour elle toute la tradition orientale. " Depuis près de vingt ans que j'habite Jérusalem et que je parcours la Terre-Sainte en tous sens, " dit Liévin, " entrant en relations avec les populations diverses qui y sont établies, jamais, je le déclare, je n'y ai rencontré, de la part des orientaux, d'autre tradition que celle-ci, savoir que Jérusalem a la gloire d'avoir vu naître la Bienheureuse Vierge Marie, Mère du Sauveur. " Un grand nombre d'écrivains, d'un très grand poids, sont cités en faveur de cette tradition, entre autres Sophronius, successeur de Modeste au patriarcat de Jérusalem, saint Jean Damascène, Guillaume, archevêque de Tyr, sainte Brigitte, Quaresimus, etc. ; — et dans ces dernières années, le P. Bassi et Mgr. Lavigerie l'ont vigoureusement défendue contre Mgr. Mislin.

Bien que l'on ne puisse affirmer avec certitude, le fait de la naissance de Marie à Jérusalem, il est certainement permis de l'admettre et d'y croire, après de telles autorités, et vû encore les indulgences considérables accordées par l'Eglise aux pèlerins qui visitent le sanctuaire de sainte Anne à Jérusalem, que l'on donne comme s'élevant exactement sur l'endroit de la naissance de Marie.

Ce lieu, qui autrefois se trouvait hors des murs, est situé tout près de la porte saint Etienne et de la vallée de Josaphat, à côté de la piscine Probatique, et en face de la mosquée d'Omar, sur laquelle il donne une vue magnifique.

Dès les premiers siècles, un sanctuaire y fut édifié au-dessus des chambres naturellement taillées dans le roc, qui avaient probablement servi de demeure aux parents de Marie, et où serait née la divine Vierge.

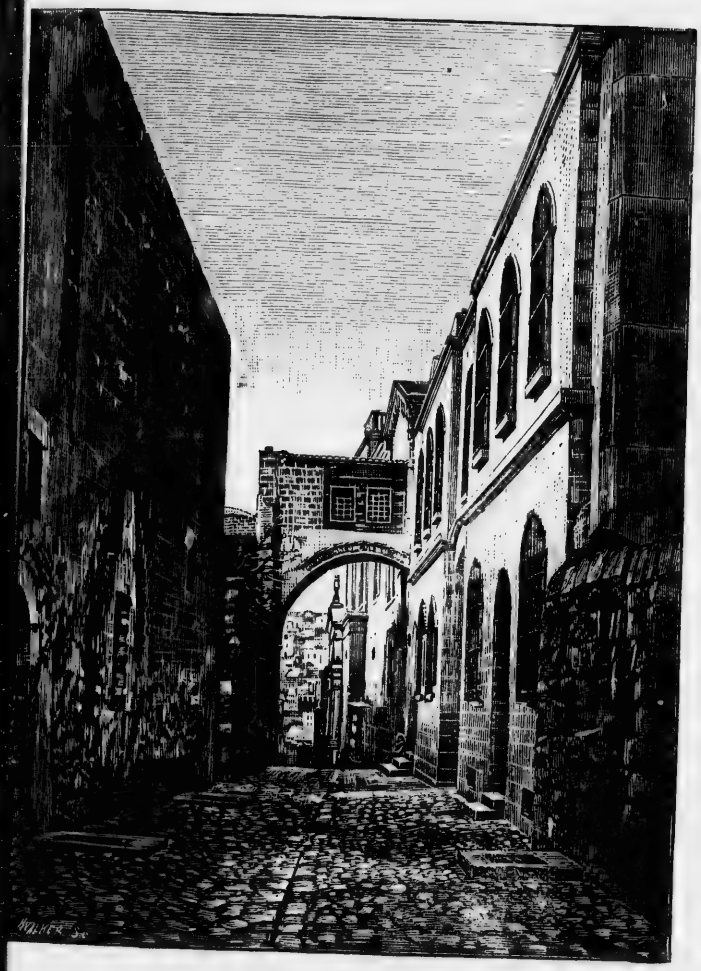
Ce sanctuaire fut d'abord desservi par des solitaires du mont Carmel, et restauré au IVe siècle par la mère de Constantin. Plusieurs croient que l'impératrice Eudoxie y construisit

avec certi-
rie à Jéru-
e l'admettre
rités, et vû
es accordées
nt le sanc-
n, que l'on
nt sur l'en-

it hors des
porte saint
t, à côté de
de la mos-
ne une vue

tuaire y fut
turellement
obablement
Iarie, et où

vi par des
uré au IVe
Plusieurs
construisit



L'ARC DE *L'ECCE HOMO.*

la p
visi
Ma
I
lui
tine
A
truin
elle
V
tôt s
abba
reine
venu
y vi
Yvet
En
salem
vent,
transp
sous l
Au
l'églis
minar

la première basilique ; celle que saint Antonin visita en 600, et appela basilique de Sainte Marie.

Il est encore probable que Chosroès, en 614, lui fit subir le sort des autres églises de la Palestine, et qu'il la détruisit de fond en comble.

A Justinien échut l'honneur de la reconstruire, et tout porte à croire qu'à cette date, elle fut dédiée à sainte Anne.

Vinrent les croisés qui l'agrandirent, et bientôt sainte Anne de Jérusalem devint une riche abbaye de bénédictines, surtout après que la reine Arda, répudiée par Beaudoin I, y fût venue prendre le voile en 1104. Plus tard, on y vit entrer aussi, pour se faire religieuse, Yvette, fille de Beaudoin II (1130).

En 1187, les croisés furent chassés de Jérusalem et les religieuses expulsées de leur couvent, le sanctuaire de sainte Anne fut alors transformé en une sorte de collège mahométan, sous le nom de *Salahieh*.

Au XVe siècle, le couvent tomba en ruine ; l'église devint une mosquée avec mihrab et minaret, et c'est à grande peine que les Pères

de Terre-Sainte purent obtenir, à force de *backchiche*, la permission d'y entrer à certains jours de l'année, pour y célébrer leurs offices.

La guerre de Crimée eut, entre autres résultats, celui de faire rendre à la France, grâce au consul M. de Barrère, l'église de sainte Anne (1856). La restauration en fut aussitôt confiée à un habile architecte, M. Mauss, et les Pères d'Afrique envoyés par Monseigneur de Lavigerie, sont désormais chargés de la desservir.

Cette église, telle qu'elle est maintenant, depuis sa restauration par M. Mauss, laisse voir les traces de ses diverses transformations ; sur sa façade, d'ailleurs richement ornée, une inscription arabe rappelle qu'elle a servi autrefois d'école aux disciples du Prophète ; le minaret est là debout, et garde le souvenir du muzzin.

L'intérieur est partagé par deux rangées de colonnes, en trois nefs, dont chacune se termine par une abside. L'église est surmontée d'une coupole, à son transept.

Un escalier de quinze marches nous fit descendre au fond de la crypte où nous pûmes voir, conservées dans leur forme naturelle, les

deux chambres dont j'ai parlé plus haut, et qui auraient vu naître Marie.

Il y a adossé au mur, un autel en pierre, érigé sous le vocable de la naissance de la sainte Vierge, et derrière lequel est une citerne, aussi creusée dans le rocher.

C'est dans cet endroit que les augustes parents de la sainte Vierge, d'après la tradition mentionnée plus haut, ont passé les dernières années de leur vie, là qu'ils ont eu le bonheur de recevoir l'enfant privilégiée, qui devait éclipser toutes les autres créatures par sa pureté angélique et par sa divine maternité.....

Les Pères de l'Eglise, tant de l'Orient que de l'Occident, s'accordent à dire que saint Joachim et sainte Anne ont été les parents de la Sainte Vierge.

•

Bien qu'appartenant à la plus haute noblesse parmi les Israélites, puisqu'ils alliaient la race royale à la race sacerdotale, l'illustration de leur naissance n'était relevée, ni par la fortune, ni par les avantages ordinaires de la grandeur.

Ils vivaient dans une honnête médiocrité ;

leurs ressources suffisant à leurs besoins, et même à la pratique si douce de l'aumône.

Ils résidaient ordinairement à Nazareth, mais possédaient aussi une maison à Séphoris en Galilée, et une autre à Jérusalem.

Vingt ans s'étaient écoulés depuis leur mariage, déjà ils avaient atteint un âge fort avancé, et leur union demeurait stérile.

Ils en étaient d'autant plus affligés, qu'appartenant à la famille de David, ils auraient pu prétendre à l'honneur de voir le Messie naître de leur postérité et que, au contraire, ils se trouvaient exposés au mépris de leurs concitoyens, qui les croyaient exclus des bénédictions données aux patriarches.

Voulant faire violence au ciel, et obtenir enfin l'objet de leurs longues et ferventes prières, ils firent, séparément, et sans doute par inspiration divine, le vœu de consacrer au Seigneur l'enfant qu'il leur accorderait.

Sur ces entrefaites arriva la fête de la Dédicace, qui amenait ordinairement un très grand nombre de juifs à Jérusalem.

Joachim y vint aussi, accompagné de ses

proches, et chargé de ses offrandes pour le temple.

Le grand-prêtre Issachar, l'ayant aperçu, le repoussa durement, et lui dit devant tous, qu'il était déplacé dans la compagnie des fils d'Israël.

Le malheureux vieillard se retire, s'éloigne, s'enfonce dans un lieu désert, où il se condamne à un jeûne austère et à des prières continuelles.

A huit milles au-delà de Béthanie, entre Jérusalem et Jéricho, se voit encore le tronçon d'une colonne, placée là par les premiers chrétiens en mémoire du jeûne de Joachim. Anne priait de son côté.

Cependant un ange apparut à Joachim dans sa solitude, et lui dit : "Ne craignez point et que ma présence ne vous alarme pas. Le Seigneur m'envoie vers vous pour vous annoncer que vos prières sont exaucées, et que vos aumônes sont montées jusqu'à son trône. Une enfant vous sera donnée ; vous lui donnerez le nom de Marie ; vous la vouerez au Seigneur..." De là le messager céleste alla vers l'épouse de

Joachim, et lui communiqua en termes équivalents la même bonne nouvelle.

Les deux époux rendirent grâce à Dieu, et rentrèrent joyeux et confiants dans leur demeure, attendant la réalisation de la promesse divine.

Quelques mois plus tard, Anne et Joachim pouvaient enfin contempler, caresser, vénérer Marie, cette tout aimable enfant que Dieu leur avait enfin accordée.

On nous fit présent de petites croix faites de bois d'olivier, et derniers souvenirs d'un arbre qui, planté par la Sainte Vierge ou ses parents, vécut jusqu'à ces dernières années, et disparut par suite des travaux de reconstruction de l'église.

Au nord-ouest de l'église sainte Anne, que nous venons de visiter, est la piscine Probatique dont il est fait mention dans la Sainte-Écriture : or il y avait dans Jérusalem, près de la porte des Brebis, une piscine appelée en hébreu Bethsaïda, ayant cinq portiques, où gisait une multitude de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, attendant le mouvement de l'eau.

Car un ange du Seigneur descendait en certains temps dans la piscine et remuait l'eau, et celui qui y descendait le premier après que l'eau avait été agitée, était guéri, de quelque maladie qu'il fût atteint. Jésus, y ayant guéri un paralytique depuis trente-huit ans, fut poursuivi par les Juifs, parce qu'il avait osé faire ce miracle le jour du sabat.

Cette piscine, dont les portiques ont disparu, est à sec et même à demi comblée ; on y jette sans cesse des immondices. Elle avait primitivement cent cinquante pieds de long sur quarante de large. La piscine Probatique a toujours été considérée comme la figure du baptême.

VI

CHAPELLE DE LA FLAGELLATION.

A une petite distance de l'église sainte Anne, au fond d'une cour, est la chapelle de la Flagellation. Elle appartient aux franciscains et

nous avons eu le bonheur d'y célébrer la messe, une fois. Elle est construite au lieu désigné par la tradition comme étant celui où, sur l'ordre de Pilate, Jésus fut dépouillé de sa robe, pour être cruellement frappé et flagellé. Six bourreaux, armés de fouets de nerf, de lanières de cuir terminées en boules de plomb, et de roseaux épineux, épuisèrent sur lui leur fureur, et ne firent qu'une terrible plaie des pieds à la tête, selon la parole de l'Ecriture.

La première église qui fut construite en ce lieu, fut ravie aux chrétiens par un certain Moustapha Bec, pacha de Jérusalem, en 1618, qui fit du sanctuaire une écurie. Alors, dit Liévin, arriva le fait que je vais raconter : Ce sacrilège profanateur d'un si saint lieu y avait, un soir, fait entrer ses plus beaux chevaux, tous frais et bien portants, comme à l'ordinaire. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'on vint lui apprendre, le lendemain à son réveil, que tous ses chevaux étaient morts ? Cependant, ne voulant pas reconnaître en ce moment la main de Dieu qui le châtiait, il ordonna que le soir même, on logerait encore dans le même lieu, une partie

de ceux qui lui restaient. Comme ceux-ci eurent le même sort que les premiers, Moustapha, consterné des pertes considérables qu'il venait de faire, convoqua tous les sages de l'islamisme qu'il put trouver à Jérusalem, afin d'apprendre d'eux la cause de ces accidents répétés. Les sages lui dirent qu'il ne devait pas s'en étonner, car ce lieu était en grande vénération de la part des chrétiens, parce que Issa (Jésus) y avait été flagellé, et que Dieu ne voulait pas qu'on y mît des animaux. L'écurie fut abandonnée. En 1838, les franciscains rebâtirent l'église sur les anciennes ruines.

Dans le mur d'une caserne qui remplace le prétoire de Pilate, vis-à-vis la cour où nous avons vu la chapelle de la Flagellation, nous vénérâmes la place du saint escalier (*scala sancta*) que sainte Hélène fit transporter à Rome, et qui se trouve aujourd'hui près de l'église saint Jean de Latran. Notre Seigneur le parcourut quatre fois le jour de sa Passion, d'abord en arrivant chez le gouverneur romain, ensuite en allant chez Hérode et en revenant chez Pilate, enfin après avoir été condamné à

mort, pour se rendre au Calvaire. Il était formé de vingt-huit marches en marbre blanc, dont plusienrs sont encore tachetées du sang de Jésus.

VII

L'ARC DE L'ECCE HOMO.

Si le prétoire a disparu, il reste quelques vestiges très précieux de ce palais, qui fut témoin des accusations portées par le peuple contre Jésus, et de sa condamnation au supplice. Un arc de pierre sous lequel passe la rue, porte le nom de l'*Ecce Homo*, parce que Notre Seigneur fut montré au peuple du haut de la plateforme que cet arc portait ; Jésus était couronné d'épines et couvert d'une pourpre dérisoire. Et Pilate dit au peuple en leur présentant le Sauveur : Voilà l'Homme.

Nouveau Saul, terrassé par la grâce divine, à Rome, dans l'église de saint André delle Fratte, en 1842, Alphonse de Ratisbonne,

devenu prêtre, de juif fanatique qu'il était, voulut consacrer à la conversion de ses anciens co-religionnaires, ce qui lui restait de vie, de forces, et de talents. S'étant rendu à Jérusalem, pour y travailler à son œuvre sur les lieux mêmes qui rappelaient le plus les crimes, l'ingratitude et l'endurcissement de son peuple, il acheta et paya bien cher, au moyen de quêtes, un vaste terrain, avoisinant l'ancien prétoire, et qui se trouva renfermer une partie de l'arc de l'*Ecce Homo ;* dans le couvent qu'il parvint à construire, avec l'appui de Mgr. Valerga, il installa les Dames de Sion, qui y furent chargées d'un pensionnat, d'une école d'externes, et d'un dispensaire. Chaque vendredi, le P. de Ratisbonne, dont la résidence ordinaire est en dehors de la ville, se rend à ce monument expiatoire, pour offrir le saint sacrifice, et faire couler le sang de Jésus, au pied de cette esplanade où Jésus entendit les vociférations des Juifs demandant sa mort, et criant : " Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. " Pendant la messe, les religieuses et leurs élèves, dont plusieurs sont des

juives converties par le zèle du Père de Ratisbonne, prient, et supplient dans leurs chants la miséricorde divine, en faveur de ces infortunés descendants des déicides, qui eux, ce même jour du vendredi, se réunissent, à quelques pas de distance, près du mur occidental de la mosquée d'Omar, et là, persistant dans leur incroyable aveuglement, et résistant aux appels de Dieu, font entendre aussi des prières et des chants qui n'arrivent pas jusqu'au ciel, et qui ne sont que la preuve constante de l'accomplissement des prophéties. Où trouver un exemple plus frappant de l'amour infini de Dieu pour les âmes même les plus coupables ? Un Juif qu'un miracle a converti, qui élève un autel là où ses ancêtres ont consommé leur forfait, afin que le théâtre du crime devienne celui de la miséricorde ; des Juifs qui prient le Crucifié pour le pardon de ses bourreaux, là et au temps où leurs frères par le sang et l'origine, fermant les yeux à toute lumière spirituelle, semblent, dans leur obstination, redire cette parole qui pèse sur eux depuis dix-huit siècles : "Qu'il meure sur la croix, que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !"

Dans la chapelle du couvent, où nous avons eu le bonheur de célébrer, est enclavé le pied droit de l'arc de l'*Ecce Homo ;* le pied gauche se confond avec le mur de la caserne turque ; le grand arceau sous lequel passe la voie douloureuse, est couvert d'une petite habitation, occupée par un derviche : cette relique vénérable se trouve donc partagée comme en trois parties ; l'une enfermée ou perdue dans une construction toute profane, la deuxième portant une sorte de petite mosquée, et la dernière seule, traitée comme devrait l'être l'arc tout entier, et faisant partie de l'église des Dames de Sion.

VIII

LA VOIE DOULOUREUSE.

J'ai nommé la voie douloureuse ; on appelle ainsi la suite des rues qui, partant du palais de Pilate, aboutit au calvaire, et indique à peu près la route suivie par Jésus que l'on avait chargé

de sa croix et que l'on menait au supplice. C'est dans cette voie douloureuse que nous eûmes le bonheur de faire le chemin de la croix, en parcourant les quatorze stations, dont chacune est marquée par un signe spécial.

La première station devrait être au palais de Pilate que remplace la caserne ; Notre Seigneur y fut couronné d'épines, vêtu de pourpre, et raillé par les Juifs qui crachaient sur lui, frappaient sa tête avec un roseau, et l'adoraient par moquerie ; une affreuse mosquée, c'est tout ce qui indique le lieu de cette scène. Au prétoire était aussi le lithostrotos, où Pilate, assis à son tribunal, dit aux Juifs en leur présentant Jésus, tout couvert de sang, "voilà votre roi," et les Juifs criaient d'avantage : "crucifiez-le."

C'est encore au prétoire que Jésus fut définitivement condamné à mort par le gouverneur, qui avait dû cependant reconnaître l'innocence du divin Accusé.

Une église bâtie par les premiers chrétiens, exista longtemps sur le lieu du prétoire ; aujourd'hui la profanation est complète : une mosquée, une caserne et des ruines.

Pour la deuxième station, nous nous arrêtâmes à l'endroit où se trouvait la *Scala sancta*, car c'est en bas du saint escalier, en sortant du prétoire, que le Sauveur fut chargé de sa croix.

Un tronc de colonne marque, au détour d'une rue, la place où Notre Seigneur tomba pour la première fois ; il rencontra sa sainte Mère à quelques pas plus loin ; à cette quatrième station, il y avait autrefois une église sous le vocable de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, et qui a complètement disparu.

La cinquième station, celle où Simon le cyrénéen vient à l'aide de Jésus, est désignée par une petite excavation dans la pierre. L'emplacement de la maison de sainte Véronique, la pieuse femme qui eut le courage de fendre la foule et d'aller essuyer la face de Notre Seigneur, se reconnaît à un fragment de colonne, enfoncé dans le pavé. C'est la sixième station. La suivante se fait à la porte Judiciaire, par où passaient tous les condamnés à mort ; en la traversant Jésus tomba pour la deuxième fois ; à une petite distance de cette porte, Jésus se tournant vers les femmes de Jérusalem, leur

dit : Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes et sur vos enfants ; cette huitième station est indiquée par une pierre creusée tout exprès. La troisième chute de Jésus, étant la neuvième station, est la dernière qui se trouve en dehors de la basilique du saint sépulcre ; pour y arriver il faut faire un grand détour, et aller jusqu'à la porte de l'évêché cophte, où elle est marquée par un fût de colonne. Pour terminer le chemin de la croix, il faut alors entrer dans l'église, et monter au Calvaire, où comme je l'ai décrit déjà, se trouvent les endroits du dépouillement, du crucifiement, de la mort, et de la descente de la croix ; et enfin, pour la quatorzième station, on s'agenouille au tombeau où le corps sacré du Sauveur fut enfermé.

Malgré le froid et la neige, nous avons tenu à nous accorder la jouissance de parcourir en entier cette voie douloureuse, et de faire sur place l'exercice du chemin de la croix, relisant à chaque station les versets de l'Evangile qui y correspondent.

Les personnes qui passaient et nous voyaient

agenouillés, récitant des prières, s'arrêtaient un instant, puis continuaient leur route sans manifester davantage leur étonnement, habituées qu'elles étaient à ce spectacle que leur donnent tous les pèlerins ; et d'ailleurs à Jérusalem, dans les circonstances actuelles, chacun vit de sa croyance, il y a liberté pour tous, et tous usent à leur gré et largement des privilèges qui leur sont accordés ; le chrétien fait le chemin de la croix, alors que près de lui, le juif inconsolable arrose de ses larmes les ruines du temple, et que le superstitieux mahométan accomplit ses interminables prostrations.

Somme toute la Ville Sainte, comme la Palestine en général, ressemble à un immense reliquaire, vénérable par son origine et son antiquité, mais dont les cases, ouvertes, brisées, vides pour la plupart de leurs premiers trésors, et remplies de poussière, n'offrent partout que l'image de l'abandon et de la profanation, et dans lequel, seules quelques inscriptions à moitié effacées par le temps ou l'impiété, éveillent le souvenir des choses précieuses qu'il renfermait autrefois.

Telle est Jérusalem ; tels et plus désolés encore peut-être, sont les alentours de la cité de David.

CHAPITRE IV

La Vallée de Josaphat et ses environs.

I

VUE D'ENSEMBLE.

La vallée de Josaphat, ainsi appelée parce qu'on y voit le sépulcre d'un roi de ce nom, commence au nord-ouest de Jérusalem, près du tombeau des juges, et contourne cette ville jusqu'au sud-est, où elle rejoint la vallée du fils d'Ennom.

Au nord est le mont Scopus, célèbre par la rencontre d'Alexandre-le-Grand avec le grand-prêtre Jaddus ; le terrible conquérant, ayant

reconnu sous ses habits pontificaux, le pontife qu'il avait vu en songe, l'accueillit avec bienveillance et promit d'épargner la ville, qu'il combla même de faveurs.

Au sud est le champ du Foulon ; les murs crénelés de la ville, assis lourdement sur la haute falaise crayeuse qui forme le Moriah et le Bezetha, surplombent et bornent la vallée à l'ouest.

A l'est sont trois collines intéressantes à des titres bien divers ; le mont du Scandale porte ce nom infâmant parce que, jadis, Salomon en en y élevant des temples aux dieux de ses femmes, et surtout à Chamos, l'abomination de Moab, scandalisa son peuple. Du sommet du mont des Oliviers, Notre Seigneur opéra son ascension, et ses apôtres reçurent la visite des anges, alors qu'ils étaient sur le mont *Viri Galilæi*, qui n'est que le plateau voisin de la même montagne.

Ces trois collines, sombres et dénudées, n'offrent au regard, sur leurs flancs veufs d'habitations, que de rares oliviers sauvages, quelques vignes mal cultivées, de petites mosquées mal-

propres, et par intervalles, un spectre de musulman, enveloppé de son manteau grisâtre, s'avançant lentement, parlant bas, et gesticulant avec une régularité d'automate.

Au fond de la vallée, le Cédron a son lit pierreux et presque toujours desséché ; aucune source n'alimente son cours ; en hiver, il recueille la fonte des neiges et les eaux des pluies qu'il roule, mêlées de sable, vers la mer Morte, à travers les solitudes les plus sauvages que l'imagination puisse concevoir.

Avant d'entrer dans les détails de description, il sera utile de redire, en peu de mots, les principaux faits qui se sont accomplis dans la vallée de Josaphat, et qui sont pour la plupart, consignés dans les livres saints.

Abraham revenait de la poursuite des Assyriens qui avaient ravagé la Pentapole, et fait prisonnier Loth son neveu, quand, sur les bords du Cédron, au pied de la ville qui devait s'appeler Jérusalem, il rencontra le roi de Sodôme, venu au-devant de lui pour le remercier. Melchisédech, roi de Salem, et prêtre du Très-Haut, offrit à Dieu, en sacrifice, le pain et le

vin, et bénit Abraham, en disant : "Soyez béni de Dieu tout-puissant, qui a créé le ciel et la terre." C'était l'an 1915 avant Jésus-Christ.

Comme on l'a vu, le mont Moriah, qui vit le sacrifice d'Isaac, domine la vallée de Josaphat.

David, obligé de fuir devant son fils rebelle, traversa en pleurant le torrent du Cédron, pour aller se réfugier au désert avec quelques serviteurs fidèles ; les psaumes contiennent une allusion marquée à ce fait, qui était prophétique à l'égard du Sauveur.

C'est encore dans la vallée de Josaphat que, Asa, roi de Juda, fit brûler, dès le commencement de son règne, les idoles d'Astarté et de Beelphégor, dont le culte était favorisé par sa grand-mère Maacha. Ezéchias et Josias détruisirent aussi des idoles dans la vallée de Josaphat, et les cendres de ces simulacres furent jetées sur les sépulcres du peuple.

En bien d'autres endroits de l'Ancien Testament, il est fait mention de cette célèbre vallée, qui, le plus souvent, est appelée vallée du roi, sans doute à cause de sa beauté primitive.

Mais ce qui a rendu à jamais la vallée de

Josaphat vénérable et sacrée, c'est que, plusieurs fois le Sauveur l'a traversée pour se rendre au mont des Oliviers ou rentrer dans la ville ; que même, elle a été témoin et théâtre d'une partie notable de ce drame lugubre et douloureux, qui commença par l'entrée triomphale du jour des Rameaux, pour se terminer sur la croix du calvaire.

La vallée conserve de cette époque, un monument dont je parlerai plus bas.

La vallée de Josaphat, couverte de monuments funèbres appartenant à plusieurs époques, est bien déchue de son ancienne splendeur. Elle ressemble à une nécropole à cause des tombeaux qui la remplissent ; tout en effet portait depuis longtemps les Juifs a choisir cet endroit pour leur sépulture : les cèdres plantés par Salomon sur les bords du Cédron, le souvenir des cantiques de deuil que le saint roi David y composa, et les lamentations que le prophète Jérémie y fit entendre, sur les malheurs de la Ville Sainte.

Aujourd'hui encore, les penchants des collines qui enceignent la vallée sont couverts de

cimetières ; les Juifs y viennent, de tous les coins du monde se faire enterrer, et des étrangers leur cèdent pour de l'or, un peu de terre qui puisse couvrir leurs restes, dans le champ de leurs aïeux.

Aucun lieu sur la terre n'évoque de plus solennelles pensées. C'est la vallée des larmes, du recueillement et de la mort. Rien d'animé ne distrait celui qui vient méditer dans cette triste solitude. Une ville ensevelie sous ses malheurs, châtiment de son déicide, un torrent sans eau, partout des monuments funèbres, des rochers nus, quelques arbres sans verdure ; des montagnes arides, des tombes brisées, le souvenir des martyrs et des prophètes, l'agonie du Fils de Dieu et sa venue à la fin des siècles pour juger tous les hommes. Voilà ce qui saisit l'âme et la remplit d'émotion, de tristesse et d'effroi. (Mislin.)

Bien que la vallée de Josaphat ne soit pas très grande, puisqu'elle s'étend sur une longueur totale qui ne dépasse pas trois milles et demi, et que sa largeur moyenne n'est guère que de 600 pieds, cependant, elle offre tant de

lieux d'intérêt, et de monuments, qu'il est difficile de la visiter en une seule fois, d'autant plus qu'il ne faut pas se contenter de voir les bords du Cédron, mais que les collines environnantes et surtout le mont des Oliviers doivent aussi attirer notre attention et nous retenir quelque temps. D'ailleurs, comme nous voulions célébrer dans le plus de sanctuaires possibles, et que nous étions admis à le faire à la grotte de l'agonie, et chez les carmélites du mont de l'Ascension, nous avons partagé la visite de la vallée de Josaphat de manière à utiliser chacune des deux courses que nous avions à faire pour aller dire notre messe à ces endroits.

Pour la plus grande facilité du lecteur, je décrirai succinctement la vallée et ce qui l'entoure, en supposant que cette description ne forme le cadre que d'une seule excursion.

II

LE TOMBEAU DE LA SAINTE VIERGE.

Nous sortons par la porte saint Etienne, au nord de la grande esplanade du temple. Le nom de cette porte lui fut donné parce que le premier martyr fut lapidé dans le voisinage. De cette porte, nous descendons au Cédron, qu'un pont de pierre nous fait traverser, et nous sommes presqu'aussitôt sur le parvis de la basilique de l'Assomption, autrement appelée tombeau de la sainte Vierge.

Vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis l'ascension de Jésus ; sa Bienheureuse Mère, qui avait passé la majeure partie de ce temps au milieu de l'Eglise naissante, à Jérusalem, était arrivée à un âge avancé, et malgré le poids de ses années, elle conservait la santé la plus florissante et la plénitude de ses forces.

La mort de Marie n'eut aucun caractère de violence, et Dieu dénoua doucement les liens

qui unissaient l'âme au corps de la douce Vierge.

La tradition, consignée dans les écrits des saints Pères, nous apprend qu'un jour, la très sainte Vierge se trouvait sur le penchant occidental du mont des Oliviers, lorsque l'archange Gabriel, ce messager de bonheur, vint lui annoncer sa prochaine entrée dans le ciel, et lui remettre une palme comme signe de son triomphe.

Un petit oratoire fut bâti plus tard au même endroit, pour perpétuer la mémoire de cette apparition.

Marie n'avait point à redouter la mort : rien ne l'attachait à la terre, aucune incertitude, aucune crainte de l'avenir ne tourmentait son âme ; tout l'appelait au ciel, et elle était certaine d'y arriver aussitôt après son dernier soupir.

Elle rentra donc dans sa demeure, sur le mont Sion, près du cénacle.

Un pan de mur, comme nous l'avons vu, marque encore le lieu occupé jadis par la maison dans laquelle habitait la très sainte

Vierge, en compagnie de quelques saintes femmes et de saint Jean, son fils adoptif, qui célébrait chaque jour les saints mystères, et donnait à Marie la communion eucharistique.

Marie fit elle-même les préparatifs de ses funérailles, et recommanda au disciple chéri de donner, après sa mort, ses deux tuniques à deux vierges pauvres qui l'avaient servie. C'était là tout son testament, et toute sa fortune.

Le délai annoncé par l'ange allait bientôt expirer ; les apôtres et les disciples, résidant à Jérusalem, s'étaient acheminés vers le mont Sion, l'âme navrée de tristesse.

L'heure était venue, où la femme bénie par excellence allait déserter ce monde. Les apôtres allument des flambeaux. Sur l'ordre de Dieu, les anges descendent des hauteurs du ciel, et sont salués par Marie. Jésus lui-même apparaît aux regards de sa mère, environné de la gloire qui n'appartient qu'à lui. Ayant béni l'assistance, Marie ramène ses mains jointes sur sa poitrine, et prend le maintien qu'elle veut avoir au tombeau ; puis se laissant aller

à un doux sommeil, ou plutôt, plongée dans un céleste ravissement, elle remet sa belle âme entre les mains de son divin Fils, qui lui donne la jouissance d'un bonheur éternel et parfait.

Cet événement eut lieu dans la nuit du 14 au 15 août, l'année 52 de notre ère, alors que Marie avait atteint l'âge de soixante-douze ans.

Un spectacle touchant se manifesta autour du corps de Marie ; les apôtres et tous les membres de la chrétienté se sentant déjà sous l'influence bienfaisante de la Consolatrice des affligés, firent entendre, non de tristes plaintes, mais des chants de réjouissance et d'actions de grâce, et la nuit tout entière se passa à rendre gloire à Dieu et hommage à sa divine Mère.

Dès que l'aurore commença à colorer l'orient, les apôtres se disposèrent à conduirent, avec toute la solennité possible, le corps de Marie au lieu préparé pour la sépulture.

C'était l'usage chez les Juifs, de se faire ensevelir auprès de ses parents et de ses ancêtres, et le tombeau de la famille de Marie se trouvait dans la vallée de Josaphat.

Une procession se forma, composée de tous

les membres présents de l'Eglise naissante. Elle laissa le mont Sion pour traverser la ville, et se diriger vers le pied du mont des Oliviers ; déjà l'on avait franchi les murs, et l'on descendait tranquillement au jardin de Gethsémani, lorsque un groupe de Juifs se précipita soudain au-devant du cortège pour l'arrêter dans sa marche.

L'un de ces misérables, encouragé et enhardi par ses coreligionnaires, plus furieux qu'aucun d'eux, se rue sur le convoi dans le but de renverser le cadavre et de le profaner. Déjà il a saisi la bière, mais au même instant ses mains, détachées de ses poignets, adhèrent au cercueil, tandis que tous ses compagnons sont frappés de cécité.

Les chrétiens se mettent alors en prière, ils demandent la santé du corps et de l'âme de ces malheureux, qui se relèvent guéris et convertis, et grossissent de leur nombre les rangs de la procession funèbre.

Bientôt après, on atteignait le lieu de la sépulture, situé tout près de la grotte de l'agonie de Jésus, et le corps virginal de Marie était

déposé dans un sépulcre neuf, lequel, taillé dans le roc vif, offrait une analogie parfaite avec celui du Sauveur, au Golgotha.

Toute l'assistance accomplit fidèlement les rites usités dans les cérémonies des funérailles, et, durant trois jours, les apôtres veillèrent au tombeau, psalmodiant les chants les plus propres à exprimer leurs sentiments.

Le sépulcre ne devait pas rester longtemps en possession d'un trésor aussi précieux, et que le ciel réclamait.

L'auguste Vierge le quitta bientôt en effet pour s'élever, rayonnante d'un éclat incomparable, au-dessus de la vallée de Josaphat, accompagnée des anges, des patriarches, de tous les justes, et environnée d'un cortège d'âmes, que ses prières avaient déjà fait sortir de la prison ténébreuse, où les avait enfermées la divine Justice.

Jésus vint à sa rencontre, pour introduire lui-même ce chaste corps, dans sa demeure éternelle, et mettre désormais toute la personne de Marie en possession du trône préparé pour elle, à la droite de son divin Fils.

Depuis la sépulture, les apôtres ne s'étaient pas éloignés du tombeau de la Vierge, et pendant tout ce temps, leurs oreilles avaient été réjouies par des chants mélodieux qui venaient d'en haut.

Or Thomas, l'un des douze, le fameux incrédule, n'était pas avec eux au moment des funérailles ; au bout des trois jours, il descendait le mont des Oliviers pour aller rejoindre ses frères, lorsque tout à coup, il vit monter dans les airs la Mère de Jésus ; Marie laissa tomber sa ceinture que l'apôtre ramassa, et que l'on conserve aujourd'hui à Prato, en Toscane.

Saint Thomas arriva ensuite en toute hâte au tombeau, et supplia les apôtres de lui laisser contempler une dernière fois les traits de sa sainte Mère.

On fit rouler de côté la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre..... le corps ne s'y trouvait plus ; il ne restait que le linceul soigneusement plié. Un parfum des plus suaves remplissait toute la chambre sépulcrale ; les apôtres se prosternèrent, rendirent grâce à Dieu, et hommage à Marie pour sa glorieuse résurrec-

tion, baisèrent avec respect la sainte relique et refermèrent la tombe.

Toute l'Eglise apprit bientôt le prodige, dont la connaissance se transmit aux générations suivantes.

Au cinquième siècle, l'impératrice Pulchérie, croyant que le saint corps de Marie reposait encore en son tombeau de Gethsémani, bien que l'église qui y était déjà construite, portât le nom d'église de l'Assomption, écrivit à Juvénal, alors évêque de Jérusalem, pour le prier de lui envoyer des reliques de la très sainte Vierge.

L'évêque, pour instruire l'impératrice et en même temps satisfaire sa dévotion, ouvrit le tombeau, sachant bien d'avance qu'il le trouverait vide ; il n'y avait en effet que le linceul, laissé par les apôtres ; Juvénal en envoya une partie à Pulchérie, en lui reprochant son ignorance au sujet de l'assomption de Marie.

L'impératrice fit construire à Constantinople l'église des Blaquernes, pour y déposer les objets qu'elle avait reçus.

D'après la tradition, ce sanctuaire qui ren-

ferme le tombeau vide de la très sainte Vierge, recouvrirait aussi les sépulcres de sainte Anne, saint Joachim, saint Joseph et du saint vieillard Siméon.

L'édicule, destiné à la sépulture de Marie, avait été taillé dans le rocher, et isolé tout autour ; l'intérieur renfermait deux chambres dont la dernière était plus spécialement appelée le tombeau.

On croit que la première basilique fut édifiée par Constantin à la demande de sainte Hélène, sa pieuse mère. Pulchérie parle de cette église au cinquième siècle, et saint Antonin la mentionne en 600.

Elle fut ravagée par Chosroès II en 614, et visitée en 636 par Omar, qui y fit deux fois sa prière de musulman.

Au commencement du douzième siècle, Godefroy de Bouillon la restaura, et lui adjoignit un couvent de bénédictins.

Il y avait alors deux églises superposées ; mais les croisés furent chassés, le couvent et l'église supérieure détruits ; la vénération que les sectateurs de Mahomet ont pour la Mère

de Jésus préserva seule, d'une ruine totale, l'église souterraine et le tombeau lui-même.

Les musulmans eurent longtemps les clefs de ce sanctuaire, qui était pour eux une source de revenus.

Les catholiques étaient rentrés dans la jouissance de leurs droits lorsque, au dix-septième siècle, les schismatiques accusèrent les franciscains d'avoir vendu au pape, le corps de la sainte Vierge : ces religieux furent dépossédés, puis réintégrés en 1666.

Depuis 1759, les catholiques sont exclus tout à fait d'un sanctuaire auquel seuls ils ont droit, et dans lequel, eux exceptés, tous, et les musulmans eux-mêmes, peuvent aller en paix faire leurs prières et accomplir leurs cérémonies.

L'église est encore, sauf les réparations, celle qui a été construite par sainte Hélène.

On y pénètre par une porte ogivale, qui donne immédiatement sur un escalier de quarante-huit marches, s'enfonçant dans le sol.

C'est le long de cet escalier que se trouvent, d'un côté, les autels de saint Joachim et de sainte Anne, de l'autre, ceux de saint Joseph et du saint vieillard Siméon.

La basilique a la forme d'une croix latine ; elle est voûtée en berceau, et tout à fait obscure, ne recevant de lumière que par la porte du haut de l'escalier, et les fenêtres étant complètement disparues sous l'accumulation de la terre et des décombres de la vallée, qui ont exhaussé le sol autour de la basilique.

Aucune sculpture ne décore l'église, et pour tout ornement, il y a quelques pauvres lampes entretenues par les schismatiques des divers rites.

Le tombeau de forme carrée, et surmonté d'une petite coupole écrasée, est recouvert d'une vieille tapisserie qui le cache aux regards. L'intérieur de la chambre sépulcrale peut contenir quatre ou cinq personnes ; les parois sont voilées, et la voûte supporte quelques lampes ; le sépulcre, taillé en forme d'auge ou de banquette, s'élève au-dessus du pavement à environ trois pieds ; le devant et le dessus sont revêtus de marbre blanc.

III

LA GROTTE DE L'AGONIE.

En sortant du tombeau de la sainte Vierge, ayant fait quelques pas vers le nord, nous pénétrons par une petite porte de fer, dans une chapelle souterraine, que la nature a façonnée, et dans laquelle Notre Seigneur a bu jusqu'à la lie, le calice d'amertumes.

Après la dernière cène sur le mont Sion, Notre Seigneur, ayant fait ses adieux à sa sainte Mère, se rendit avec ses apôtres jusqu'à l'entrée du jardin de Gethsémani ; à huit d'entre eux, il ordonna de rester à l'écart, et prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean, les témoins privilégiés de sa glorieuse transfiguration sur le Thabor, il voulut les faire assister au douloureux spectacle de sa cruelle agonie, au fond de cette vallée de Josaphat, si sombre et si solitaire. Il se sépara même bientôt de ces trois disciples pour s'enfoncer dans le creux

d'un rocher, et s'y soumettre à tous les tourments de l'âme.

Ce lieu qui existe en son état naturel porte le nom de GROTTE DE L'AGONIE.

Nous descendons six marches de pierre, et nous sommes dans une sorte de caverne, creusée sous le roc, de forme très irrégulière, et faiblement éclairée par un peu de lumière qui vient d'une ouverture pratiquée dans la partie supérieure.

Sa longueur est de trente pieds, et dans sa plus grande largeur, elle mesure à peu près vingt-cinq pieds.

Au fond est l'autel principal, surmonté d'une peinture représentant l'agonie de Jésus ; on y lit l'inscription suivante :

Hic factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis, decurrentis in terram. (Luc, XXII, 14.)

Cet autel couvre, à peu près, l'endroit précis où Notre Seigneur, prosterné la face contre terre, fut pris de terreur, versa des sueurs de sang, pria son père d'éloigner le calice d'amertume, se soumit à la volonté divine demandant sa Passion, reçut la visite de l'ange consolateur, etc.

Plusieurs lampes, entretenues par la piété des franciscains, y brûlent continuellement, et l'un des Pères vient, tous les jours, dire la sainte messe dans la grotte.

Nous-mêmes avons eu cet inappréciable bonheur d'offrir le sacrifice eucharistique en ce lieu, qui vit l'âme de Jésus accablée de tristesse et d'effroi, et où il accepta de devenir, par ses souffrances et par la mort la plus ignominieuse, notre Sauveur à tous.

Cet endroit est un de ceux qui ont le mieux conservé leur forme et leur apparence primitives ; à part les trois autels et les objets indispensables pour la célébration quotidienne de la sainte messe, il n'y a que la pierre nue et humide.

Le désir de l'orner n'est pas venu lui ravir ce qui fait son plus grand prix, et aucune plaque de marque ne dérobe aux regards et n'éloigne des lèvres le roc encore taché par le sang de Jésus.

Au-dessus de la grotte de l'agonie, qui a toujours été l'objet de la plus grande vénération, il y avait dans les premiers siècles une

église mentionnée par saint Jérôme, et dont malheureusement il ne reste rien, pas même quelques ruines.

IV

LE JARDIN DES OLIVES.

A deux cents pieds au sud, est le groupe d'arbres qui a gardé et porte encore le nom de Jardin de Gethsémani, ou des Olives.

Dans ce jardin, Notre Seigneur s'était rendu souvent pour prier dans le silence et la solitude ; la veille de sa mort, il y entra avec quelques disciples, et prononça ces paroles à ses apôtres : " Mon âme est triste jusqu'à la mort... Asseyez-vous ici pendant que je vais prier..... vous n'avez donc pas pu veiller une heure avec moi... veillez et priez afin que vous n'entriez pas en tentation ; l'esprit est prompt, mais la chair est faible... dormez maintenant et reposez-vous, voici que l'heure approche, où le fils de l'homme sera livré entre les mains des pé-

cheurs ; levez-vous, allons ; voilà que vient celui qui doit me trahir..." ; il y dit à Judas, en recevant son baiser sacrilège : " mon ami, qu'êtes-vous venu faire ? " aux soldats : " qui cherchez-vous ? si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci ; " à Pierre qui avait coupé l'oreille de Malchus : " remets l'épée dans le fourreau, ceux qui se servent de l'épée périront par l'épée ; ne faut-il pas que je boive mon calice jusqu'à la fin. " Dans ce jardin, Notre Seigneur fut donc délaissé, trahi, saisi, lié et garrotté, abandonné de ses apôtres, et entraîné brutalement, au milieu de la nuit, par une troupe cruelle et insensée.

L'enclos qui enferme les oliviers, protégé par un mur de huit pieds d'élévation, couvre une étendue de cent-cinquante pieds par soixante.

Huit oliviers sont là, encore debout, encore vivants, et qui ont vu les souffrances du Sauveur, le sommeil des apôtres, la trahison de Judas, et les cruautés des soldats.

Aucune objection sérieuse n'a été faite contre l'authenticité de ces arbres, et les naturalistes, les historiens, les simples touristes, aussi bien

que les pieux pèlerins se sont plu à reconnaître, qu'ils sont vraiment ceux qui y existaient au temps de Jésus-Christ.

Enfermés depuis peu d'années dans une enceinte, ils sont confiés aux soins d'un religieux franciscain qui les garde avec une sollicitude admirable. Arrosés du sang de Jésus-Christ, ces arbres sont certainement les plus vénérables qui existent après l'arbre de la croix ; aussi anciens que l'Eglise, ils portent sur leur écorce la trace des dix-neuf siècles qu'ils ont traversés, et des mutilations qu'ils ont dû mainte fois subir de la part de pèlerins indiscrets.

Leurs troncs sont vides, ou plutôt on les a remplis de pierres pour les protéger contre le vent.

Presque chaque année, ils produisent des fruits, mais en petite quantité ; on en fabrique de l'huile ; les noyaux servent à confectionner des chapelets ; cette huile et ces chapelets, joints à de petites branches mortes, et à quelques fleurs cueillies au pied même des oliviers, sont distribués aux pèlerins, et nous en eûmes notre bonne part.

Le plus gros des huit oliviers de Gethsémani a vingt-huit pieds de circonférence, et n'étaient les quelques feuilles dispersées sur ses branches assez peu nombreuses, on le prendrait pour un énorme rocher, de structure capricieuse, et détaché de la montagne.

Tout près de ces arbres est un véritable rocher qui porte le nom des Apôtres ; là Notre Seigneur laissa Pierre, Jacques et Jean, pendant que, retiré au fond de la grotte, il s'offrait à son Père ; là, il vint les réveiller, puis leur annoncer l'arrivée de Judas.

Il y avait autrefois un oratoire en ce lieu ; aujourd'hui le vénérable rocher apparaît dans sa nudité primitive.

La tradition a aussi conservé le souvenir de l'endroit où Judas, venu à la tête d'une troupe nombreuse, donna à Jésus le baiser sacrilège. Autrefois ce lieu était marqué par un morceau de fût de colonne qu'on y avait planté. Plus tard, la custode des lieux saints fit enfermer l'endroit de la trahison par des murs qui en font une sorte d'abside.

La grotte de l'agonie où nous avons dit la

sainte messe, aussi bien que le jardin de Gethsémani et le lieu de la trahison appartiennent en propre aux Pères franciscains ; et pour favoriser la piété des pèlerins, ces bons religieux ont érigé, à l'intérieur du jardin, les stations du chemin de la croix.

L'Evangile nous apprend qu'en sortant du cénacle, Notre Seigneur, accompagné de ses apôtres, se rendit au jardin de Gethsémani, et qu'arrivé à l'entrée de ce jardin, qu'on aurait tort de confondre avec l'enclos assez petit, qui renferme aujourd'hui les huit oliviers, Jésus dit à huit de ses disciples de rester là, tandis qu'il irait plus loin pour faire oraison, leur recommandant de veiller et de prier, afin de ne pas entrer en tentation. Il prit alors avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, et se retira avec eux plus avant dans le jardin ; il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez avec moi ; il les laissa, pour aller plus loin, subir les tortures de son agonie. Il y a donc, d'après ce récit, que nous trouvons en saint Mathieu, comme trois stations faites par Notre Seigneur dans le jardin de Gethsémani ;

la grotte de l'agonie qui était la plus éloignée dans le jardin, dont elle est maintenant complètement exclue ; le lieu du sommeil de Pierre et de ses deux compagnons, et enfin l'entrée même de l'ancien jardin, où Notre Seigneur ordonna aux huit disciples de s'arrêter. Ce dernier endroit qui se trouve au sud et en dehors de l'enclos actuel était autrefois décoré d'un oratoire ; aujourd'hui, il est complètement abandonné.

V

MONUMENTS FUNÈBRES.

Au sud de Gethsémani, sur le même bord du Cédron, sont quatre monuments funèbres tout à fait remarquables. Le plus ancien est le pilier ou la Main d'Absalon.

Absalon, dit l'Ecriture, s'était de son vivant même, fait ériger un monument dans la vallée du Roi, disant : Je n'ai point de fils, ce sera pour conserver le souvenir de mon nom. Il

donna donc son nom à cette colonne, et on l'appelle encore la Main d'Absalon.

Cependant, les restes du fils rebelle de David, ne furent jamais déposés dans le sépulcre qui leur était destiné ; ayant trouvé la mort, au-delà du Jourdain, son corps fut jeté dans une fosse qui est demeurée inconnue jusqu'à nos jours. Toutefois le tombeau qu'Absalon s'était par avance érigé, existe toujours dans la vallée du Roi, ou de Josaphat. Il se compose d'un énorme bloc de rocher, qu'on a dégagé des flancs de la montagne, à laquelle il tient toujours par sa base, en taillant une tranchée qui l'entoure, comme une assise sur laquelle il s'élève, tout en ne faisant avec elle, jusqu'à la hauteur de quinze pieds, qu'un même morceau de pierre. Cette première partie, de forme carrée, et ornée de colonnes sculptées à même, sur chacune de ses faces, mesure près de vingt pieds de côté ; elle est surmontée d'abord d'une maçonnerie quadrangulaire, plus étroite, et ensuite d'une coupole allongée, et terminée par un bouquet de palmes.

L'intérieur du tombeau d'Absalon, déjà plu-

sieurs fois vidé, est encore rempli de cailloux que les passants ramassent dans le lit du Cédron, pour les jeter contre la mémoire de l'enfant rebelle.

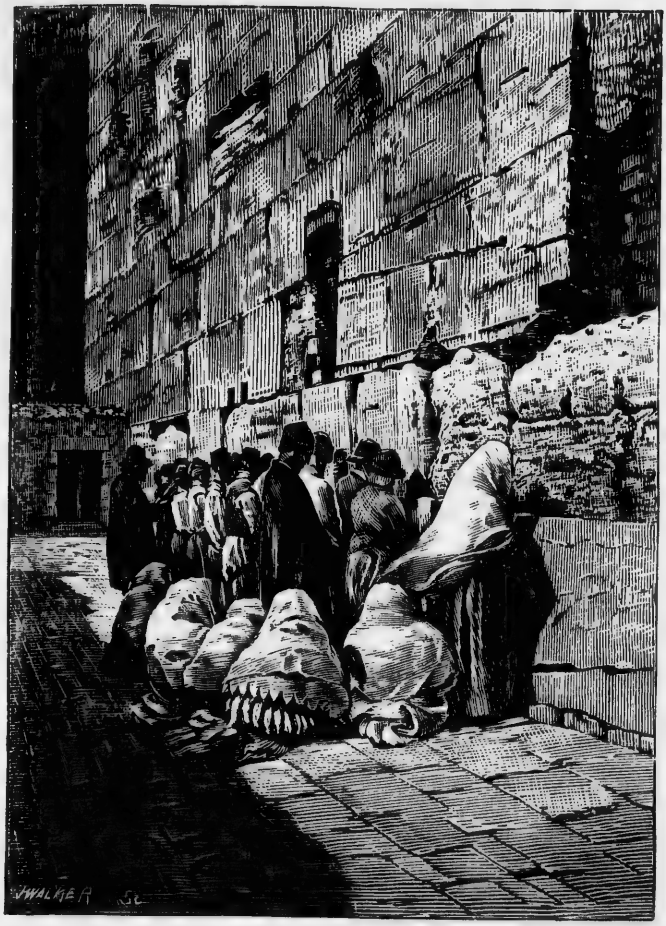
La postérité n'a pas encore cessé de flétrir de ses malédictions la misérable audace d'un fils, qui avait osé lever contre son père l'étendard d'une révolte insensée et coupable ; chez les peuples orientaux, le sentiment du respect qui est dû à l'autorité paternelle est si profondément enraciné dans le cœur de tous, que, ne pouvant atteindre le criminel dans sa personne, ils appliquent à son nom et au monument qui garde son souvenir, la peine infâmante de la lapidation.

Le tombeau de Josaphat, qui touche au pilier d'Absalon, est à moitié enfoui sous des décombres de toutes sortes ; l'intérieur, partagé en plusieurs chambres, est rempli de débris et d'ossements. C'est ce monument qui a donné le nom à toute la vallée, bien qu'il soit assez peu probable qu'il ait jamais renfermé les restes du saint roi Josaphat, dont il est dit, dans l'Ecriture, qu'il fut enseveli dans la cité de David.

Dans la vallée de Josaphat, nous trouvons aussi le sépulcre de saint Jacques le Mineur. Cet apôtre fils d'Alphée et de Marie, frère de saint Jude, et appelé en même temps que lui à l'apostolat, fut après la résurrection, favorisé d'une apparition particulière de la part du Sauveur.

La tradition rapporte, à ce sujet, qu'au moment de la prise de Jésus, Jacques se retira avec d'autres apôtres dans une caverne voisine de la Main d'Absalon, qu'il y demeura tout le temps de la Passion, se refusant toute nourriture jusqu'à ce que le Christ fût ressuscité, et qu'il reçut dans cette grotte même, la faveur d'une visite glorieuse de Jésus.

Saint Jacques mourut l'an 62, à Jérusalem, où il était évêque ; sur l'instigation du grand-prêtre, on le précipita du haut de la terrasse du temple, et comme il n'était pas mort du coup de cette chute, le peuple ameuté fit pleuvoir sur lui une grêle de pierres ; pendant qu'on le lapidait ainsi, le martyr, agenouillé, répétait ces paroles de son divin Maître : pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils



JUIFS PLEURANT SUR LES RUINES DU TEMPLE.

N. D. de Grâces
Bibliothèque
O. M. I.
HULL

font ;
lui dé
levier.
Le
fois re
aujour
il sert
peuver
Un
au mêr
fils de
celui qu
temple,
la mort
que mo
des sage
fierez le
dans vo
de ville
tout le s
terre, de
sang de
avez tué
Le ton

font ; enfin un foulon termina son supplice en lui déchargeant sur la tête, un grand coup de levier.

Le tombeau de saint Jacques, qui a été autrefois recouvert d'une église à deux étages, est aujourd'hui complètement abandonné ; l'hiver, il sert d'étable aux petits animaux qui ne peuvent suivre les troupeaux.

Un autre monument funèbre, appartenant au même groupe, porte le nom de Zacharie, fils de Barachie ; ce Zacharie est probablement celui que les Juifs tuèrent, entre l'autel et le temple, et dont Notre Seigneur leur reprochait la mort en ces termes : "C'est pourquoi, voici que moi-même je vous envoie des prophètes, des sages et des docteurs ; vous tuerez et crucifierez les uns, et vous en flagellerez d'autres dans vos synagogues, et vous les poursuivrez de ville en ville ; afin que retombe sur vous tout le sang innocent qui a été versé sur la terre, depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel."

Le tombeau de Zacharie ressemble à la tour

d'Absalon, étant comme elle, carré, monolithe, et détaché de la masse du rocher par une sorte de fossé travaillé de main d'homme, et qui l'entoure de manière à le dégager complètement. Il est surmonté d'une pyramide à quatre côtés.

VI

SILOÉ.

Au sud du groupe formé par les quatre sépulcres que je viens de décrire, est la fontaine de Marie, ou de Rogel, au pied du mont du Scandale, en face de la hauteur d'Ophel, qui n'est que le prolongement méridional du Moriah. Les femmes du village de Siloé viennent y faire leur provision d'eau. Ce bassin porte le nom de madame Marie, parce que l'on croit que la sainte Vierge, pendant son séjour chez le vieillard Siméon, après sa Purification, venait quelquefois y laver les langes du divin Enfant; il n'est pas moins probable que Notre Seigneur vint lui-même souvent se désaltérer à cette

fontaine. Le village près duquel elle se trouve, et qui est curieusement bâti en amphithéâtre sur le flanc occidental du mont du Scandale, est habité par un millier de personnes vivant en assez mauvaise intelligence, et dont le temps se partage entre le brigandage et la culture des légumes.

La fontaine de Marie est au bas de l'extrémité nord du village ; au sud, et près de l'intersection des deux vallées de la Géhenne et de Josaphat, est la piscine de Siloé, mentionnée deux fois dans l'Evangile ; Notre Seigneur vit un homme, aveugle de naissance..... il fit de la boue avec de la terre et sa salive, et frotta de cette boue les yeux de l'aveugle, et lui dit : "Va, lave-toi dans la piscine de Siloé," (ce qu'on interprète par envoyé). Il s'en alla donc et revint voyant clair. Ce miracle offensa les pharisiens qui chassèrent Jésus.

Dans une autre circonstance, le Sauveur prononça cette parole : "Je vous le dis : si vous ne faites pénitence vous périrez tous, comme ces dix-huit sur qui tomba la tour de Siloé, et qu'elle tue... "

Cette tour était sans doute près de la piscine, et servait à la garde des alentours.

Il reste, en cet endroit, quelques tronçons de colonnes, seuls vestiges d'une basilique qui y exista autrefois.

Le premier des quatre grands prophètes, Isaïe, fils d'Amos, fut, d'après la croyance juive, séparé en deux, au moyen d'une scie de bois, par l'ordre du roi Manassès, et la tradition indique, à peu de distance de la piscine de Siloé, le lieu de son martyre et de sa sépulture. Cet endroit est recouvert d'un énorme figuier, dont les branches sont soutenues par des pierres amoncelées.

VII

PUITS DE NÉHÉMIE.

Poursuivant toujours notre route vers l'extrémité sud de la vallée de Josaphat, nous arrivons à un puits dans lequel les Israélites, avant de partir pour la captivité de Babylone, ca-

chèrent, par ordre du prophète Jérémie, le feu sacré du temple ; voici ce que nous lisons au deuxième livre des Machabées : Lorsque nos pères furent emmenés captifs en Perse, ceux d'entre les prêtres qui craignaient Dieu, ayant pris le feu qui était sur l'autel, le cachèrent secrètement dans une vallée, où il y avait un puits qui était profond et à sec... Et beaucoup d'années s'étaient passées depuis ce temps-là, lorsqu'il plut à Dieu de faire envoyer Néhémias en Judée, par le roi de Perse ; il envoya les petits-fils de ces prêtres qui avaient caché ce feu, pour le chercher ; et ils ne trouvèrent point ce feu, comme ils nous l'ont dit eux-mêmes, mais seulement une eau épaisse. Alors le prêtre Néhémias leur commanda de puiser cette eau, et de lui en apporter ; et il leur ordonna d'en faire des aspersions sur les sacrifices, sur le bois, et sur ce qu'on avait mis dessus. Ce qui ayant été fait, et le soleil, qui était auparavant caché d'un nuage, ayant commencé à luire, il s'alluma un grand feu, qui remplit d'admiration tous ceux qui étaient présents... Lorsque cet événement fut rendu public, on rapporta au roi de

Perse ce qui en était, et après s'être assuré de la vérité, il fit bâtir un temple en ce lieu, qui fut appelé Nephtar, c'est-à-dire purification.

Ce puits a plus de cent pieds de profondeur, et porte le nom de Néhémie.

VIII

LA GÉHENNE.

Devant nous, à l'est, et contournant la base du Sion, s'ouvre la vallée du Fils d'Hennom, appelée aussi du Carnage ou de la Géhenne. Les enfants de Juda, criait Jérémie, ont bâti les hauts lieux de Tophet qui est dans la vallée du Fils d'Hennom, pour y consumer leurs fils et leurs filles, abomination que je ne leur ai point ordonnée, et qui ne m'est jamais venue dans l'esprit. C'est pourquoi le temps va venir, dit le Seigneur, que l'on appellera plus ce lieu Tophet, ni vallée du Fils d'Hennom, mais la vallée du Carnage ; et on ensevelira les morts à Tophet, parce qu'il n'y aura plus d'autres lieux pour la sépulture.

Le même prophète, étant venu dans cette vallée, par ordre de Dieu brisa le vase qu'il portait, en disant : Voici ce que dit le Seigneur des armées : Je briserai ce peuple et cette ville, comme est brisé ce vase de terre sans qu'il puisse être refait.

Ceci nous fait assez connaître que la vallée dont il s'agit est surtout célèbre par les idoles qui y furent placées, et auxquelles les Israélites eux-mêmes offrirent un abominable encens. Le principal autel y était élevé à Moloch. C'était une statue d'airain ayant une tête de bœuf, et les mains étendues comme pour recevoir quelque chose ; l'intérieur était vide. Devant elle, il y avait sept chapelles. Celui qui voulait offrir une jeune colombe ou une autre pièce de volaille, entrait dans la première ; on entrait dan la seconde pour offrir un agneau ou une brebis ; dans la troisième un bélier ; dans la quatrième un veau ; dans la cinquième un taureau, et dans la sixième un bœuf. Mais celui qui venait sacrifier son propre fils, entrait dans la septième chapelle et embrassait l'idole de Moloch, selon ce passage d'Osée : Il faut sacri-

fier des hommes pour pouvoir baiser des veaux.

L'enfant que l'on offrait, était placé devant l'idole, sous laquelle on faisait du feu, jusqu'à ce qu'elle fut toute rouge. Alors le prêtre prenait la victime et la plaçait sur les mains brûlantes de Moloch ; et afin que les parents ne pussent entendre ses cris, on battait du tambour. C'est de là que ce lieu reçut le nom de Tophet, qui signifie tambour ou timbales.

Ce fut Josias qui détruisit les idoles, dans la vallée du Fils d'Hennom ; couvert d'un grand nombre de caveaux funéraires, ce lieu ressemble à une nécropole à l'abandon.

C'est de la Géhenne qu'est venu le mot de *Gehenna*, qui signifie l'enfer.

IX

MONT DU MAUVAIS CONSEIL.

Après le miracle de la résurrection de Lazare, les prêtres et les pharisiens, aveuglés, endurcis et exaspérés, tinrent conseil et délibérèrent sur

les moyens d'arrêter Jésus, et Caïphe résuma la délibération de l'assemblée par ces mots, qui étaient un véritable jugement prononcé contre la personne du Sauveur : Il est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse pas. Cette sentence, prophétique, fut portée dans la maison de campagne du grand-prêtre, sur le plateau d'une montagne située au sud de la vallée de Josaphat, et qui a gardé, à cause du blasphème de Caïphe, le nom de mont du Mauvais Conseil. C'est là que la mort de Jésus fut vraiment décidée et arrêtée. Il ne reste rien du palais de Caïphe.

Au pied de la montagne du Mauvais Conseil est le champ d'Haceldama.

Judas avait livré Notre Seigneur, et voyant que le Juste était condamné, touché de repentir, il reporta les trente pièces d'argent, prix de sa trahison, aux princes des prêtres et aux anciens, disant : "J'ai péché en livrant le sang innocent." Mais eux lui répondirent : "Que nous importe ? c'est votre affaire." Et ayant pris l'argent, qu'il avait jeté dans le temple, son-

geant qu'il n'était pas juste de mettre dans le trésor le prix du sang, après s'être consultés, ils en achetèrent le champ d'un potier, qui s'appela le champ d'Haceldama ; c'était l'accomplissement de la prophétie de Jérémie : Ils ont reçu les trente pièces d'argent, prix de celui qui a été apprécié suivant l'appréciation des enfants d'Israël, et ils les ont données pour le champ d'un potier....

Le champ d'Haceldama, inculte et abandonné, est aujourd'hui recouvert d'un monument qu'on suppose avoir été construit au-dessus du fourneau du potier. Sainte Hélène, après avoir fait enlever une assez grande quantité de terre, qu'elle transporta au cimetière de Rome, enferma le champ dans une clôture. A l'époque des croisades, Haceldama servait à la sépulture des pèlerins. Plus tard les schismatiques s'en emparèrent.

Le monument contient encore beaucoup d'ossements, et des débris de vases de terre.

Dans le voisinage se trouvent un grand nombre de caveaux funéraires, creusés dans le rocher, et dont plusieurs ont servi d'habitation

aux cénobites. L'une de ces grottes porte le nom de retraite des apôtres ; d'après la tradition, les apôtres s'y refugièrent après la prise de Jésus à Gethsémani ; S. Onuphre vint plus tard y établir son séjour ; dans la suite, la retraite des apôtres fut convertie en une chapelle dont on voit encore quelques vestiges.

Le mont du Mauvais Conseil est séparé du Sion par la vallée de la Géhenne ou du Fils d'Hennom, et du mont du Scandale par la vallée du Cédron.

X

MONT DES OLIVIERS.

Le mont du Scandale, c'est le nom que porte le plateau sud de la montagne des Oliviers. Nous avons parlé déjà des abominations qui y furent commises par Salomon.

Le sommet voisin s'appelle le mont de l'Ascension.

Quarante jours après sa résurrection, Jésus

se montra à ses apôtres, et mangeant avec eux, il leur ordonna de ne point s'éloigner de Jérusalem, mais d'y attendre l'accomplissement de la promesse du Père. « Vous l'avez entendue de ma bouche, » leur dit-il, « cette promesse ; Jean a baptisé dans l'eau, mais vous, d'ici à quelques jours, vous serez baptisés par l'Esprit-Saint. »

Ceux qui étaient là l'interrogeaient, disant : « Serait-ce alors que vous rétablirez le royaume d'Israël ? »

« Ce n'est pas à vous, leur dit-il, de savoir les temps et les moments que le Père a marqués dans sa puissance ; mais vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint qui surviendra en vous, et vous me rendrez témoignage à Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. »

C'est au cénacle, probablement, que se passait cette sublime scène. Ensuite Notre Seigneur conduisit ses disciples hors de la ville, sur la montagne des Oliviers, près de Béthanie qui se trouvait sur le flanc oriental.

Là, le Sauveur leva les mains et bénit ses

disciples, et pendant qu'il les bénissait, ils le virent s'élever vers le ciel, où il est assis maintenant à la droite de Dieu. Une nuée le déroba à leurs yeux, qu'ils continuaient à fixer vers le ciel, et voilà que deux hommes, vêtus de blanc, se trouvèrent près d'eux et leur dirent : " Hommes de Galilée, pourquoi continuez-vous de regarder ainsi vers le firmament ? ce même Jésus qui, se séparant de vous, vient de s'élever vers le ciel, viendra un jour de la même manière que vous l'avez vu monter." A ces mots, ils se prosternèrent pour adorer. Ensuite ils quittèrent le mont des Oliviers, éloigné de la ville de l'espace de chemin qu'il est permis de faire un jour de sabbat, et ils revinrent à Jérusalem, remplis d'une grande joie.

Le mont de l'Ascension, où s'accomplit ce mémorable événement, s'élève à l'est du Cédron, en face de la ville de Jérusalem, vis-à-vis la porte Dorée, et à une hauteur de près de trois mille pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée. Le plateau est occupé par un petit village mahométan, près duquel se trouve le lieu précis de l'ascension de Notre Seigneur.

Sainte Hélène, dans sa piété, eut garde de négliger le mont des Oliviers, et par les soins de la sainte impératrice, une belle basilique s'éleva au-dessus du rocher qui gardait l'empreinte des pieds du Sauveur ; cette première église, visitée par plusieurs saints pèlerins, est mentionnée spécialement par saint Jérôme, qui nous apprend qu'on n'avait pu fermer la coupole, ni recouvrir de marbre, la pierre que Jésus avait foulée, au moment où il s'envolait dans les cieux.

La basilique constantinienne eut le sort de tant d'autres sanctuaires, que les Persans vinrent ravager en 614 ; comme l'église du saint sépulcre, elle fut rebâtie par Modeste ; au huitième siècle, nous y voyons adjoint un couvent de bénédictins, établi par Charlemagne, et qui fut ensuite détruit par le féroce Hakem.

Réédifiée par les croisés, l'église de l'Ascension fut desservie par des chanoines de saint Augustin, jusqu'à la fin du royaume latin, en 1187, époque où les musulmans la remplacèrent par une mosquée, qu'on y voit encore. C'est un petit édifice octogone, surmonté d'une cou-

pole, orné d'un mihrab et flanqué d'un minaret. Au centre, est le roc vénérable, dans lequel on voit la marque profonde laissée par le pied gauche de Jésus ; le morceau qui portait l'empreinte du pied droit a été enlevé. Pour visiter la mosquée, qui remplace une église chrétienne, bâtie par les catholiques, à l'endroit où le divin Rédempteur a opéré son ascension, il nous a fallu dépêcher un petit garçon turc, vers une espèce de derviche, qui demeure au village voisin, afin de lui demander la faveur d'ouvrir, pour y laisser entrer un évêque et des prêtres catholiques, les portes de son temple usurpateur, et encore, n'est-ce qu'après lui avoir donné de l'or, et nous être soumis à ses exigences, que nous fûmes admis à nous prosterner sur la pierre sacrée.

Les RR. PP. Franciscains, dépossédés de tout, sur le mont des Oliviers, ont cependant le droit d'y célébrer un office chaque année, le jour de l'Ascension. Dès la veille, toute la communauté s'y transporte, et là, sur les ruines de l'ancienne église, on chante vêpres et complies ; puis vient la procession à laquelle assistent et

prennent part tous les catholiques qui ont pu s'y rendre. A minuit a lieu le chant de matines, suivi des messes basses de quelques Pères ; et au lever du soleil la messe solennelle, ce qui termine les cérémonies. Pour cette fête, la mosquée disparaît sous des tapisseries et des ornements apportés par les religieux, qui s'efforcent de donner au petit édifice musulman, au moins l'apparence passagère d'un temple catholique.

Bien entendu, cette facilité qu'on accorde aux catholiques, de célébrer sur le vénérable rocher, à la fête de l'Ascension, coûte cher aux dévoués religieux, qui ne jouissent de ce droit que moyennant une forte rétribution.

Sur le mont des Oliviers, se trouve la grotte de sainte Pélagie.

N'étant encore que catéchumène, Pélagie s'était engagée dans une troupe de comédiens, à Antioche, où elle eut bientôt scandalisé toute la ville par ses débauches. Un jour, entrant dans une église, elle entend tout à coup l'évêque qui s'écrie en la désignant : "Dieu fera miséricorde, même à cette femme qui est l'ouvrage de ses mains." La pécheresse, l'office terminé, va

se jeter aux pieds de l'évêque, et lui demande ce qu'il faut faire ; d'après les conseils du saint, elle abandonne le théâtre, donne ses biens aux pauvres, et se condamne pour sa vie à la pénitence la plus austère. Elle se rend ensuite à Jérusalem où elle prend le voile, puis sur le mont des Oliviers, où elle se retire dans une grotte ; c'est là qu'elle finit ses jours, et fut enterrée.

La grotte de sainte Pélagie est maintenant une simple abside, et on n'y voit rien de l'église qui la couvrait jadis.

C'est encore sur le mont des Oliviers que Notre Seigneur enseigna à ses apôtres, la prière du *Pater :* Il arriva que comme Jésus priait en un certain lieu, un de ses disciples lui dit, après qu'il eût prié : " Seigneur, enseignez-nous à prier, comme Jean lui-même l'a enseigné à ses disciples. " Et il leur dit : " Quand, vous priez, dites : Père, que votre nom soit sanctifié. Que votre règne arrive. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, et remettez-nous nos péchés puisque nous remettons nous-mêmes à tous ceux qui nous doivent ; et ne nous induisez point en tentation. "

Une église s'est élevée de bonne heure là où Jésus enseigna la prière ; mais détruite depuis longtemps, il n'en restait même aucun souvenir lorsque, sous le patriarcat de Mgr. Valerga, la princesse de la Tour d'Auvergne entreprit de relever ce sanctuaire, qui fut confié à des carmélites françaises.

Nous y avons admiré un joli cloître de style gothique dont les murs, recouverts de grandes plaques de faïence, portent la prière du *Pater Noster* écrite en trente-deux langues.

Le couvent des carmélites touche au sanctuaire du *Pater*. Dans une touchante allocution qu'il adressa à ces ferventes religieuses, Monseigneur les félicita d'avoir choisi la montagne des Oliviers comme lieu de séjour, et du bonheur qu'elles doivent éprouver sans cesse à prier sur cette montagne sainte, objet de la prédilection du Sauveur, et du haut de laquelle, elles peuvent contempler toujours la Ville Sainte et le tombeau de Jésus dont elles se trouvent si près.

Suivant la tradition, les apôtres, avant de se partager le monde, se réunirent une dernière

fois sur le mont des Oliviers pour résumer en quelques articles, l'ensemble de la doctrine qu'ils avaient mission de prêcher et d'établir par toute la terre ; plusieurs ont cru que chacun des apôtres composa un article du symbole qui porte leur nom, et qui fut leur profession de foi.

Pendant qu'ils étaient ainsi assemblés, là où Jésus leur avait enseigné la prière, à côté de cette route qui descendait de Béthanie pour entrer à Jérusalem par la porte Dorée, les disciples du Christ avaient, autour d'eux, tout ce qui pouvait leur rappeler d'avantage et la puissance, et la miséricorde d'un Dieu créateur et rédempteur ; le temple où Jésus avait accompli des miracles, cette vallée où il avait versé des sueurs si abondantes, ce cénacle où il s'était donné en nourriture, et qui avait vu la descente du Paraclet ; ce calvaire où il avait donné sa vie ; enfin ce sépulcre d'où, vainqueur de la mort, il était sorti glorieux ; ils étaient donc, humainement parlant, dans la plus parfaite des conditions pour affirmer l'existence et les perfections de Dieu ; l'incarnation du Fils ; la rédemption de nos âmes, par les souffrances et

la mort de Jésus ; la résurrection du Sauveur et son ascension dans les cieux ; c'est même la montagne qui les voyait en ce moment réunis, qui avait été le théâtre de ce dernier événement, et c'est tout près de là que des anges étaient venus leur parler, les consoler, et leur annoncer la venue de Jésus à la fin des temps.

De même que le lieu du *Pater*, l'endroit où fut composé le symbole des apôtres fut acheté, il y a peu de temps par la duchesse de la Tour d'Auvergne, et nul doute qu'un monument convenable s'y élèvera avant longtemps.

Un troisième plateau situé au nord, et voisin de celui de l'Ascension porte le nom de *Viri Galilæi*, ou des hommes de Galilée.

"Lorsque je serai ressuscité," avait dit Notre Seigneur, de son vivant, "je vous précèderai en Galilée." En effet, sorti du tombeau, Jésus apparaît à quelques saintes femmes, et leur dit : "Allez, dites à mes frères qu'ils aillent en Galilée, c'est là qu'ils me verront ;" et les onze allèrent en Galilée.

Cette Galilée, où Notre Seigneur convoque ses disciples, n'est, selon plusieurs auteurs, autre

chose qu'un des plateaux du mont des Oliviers, où les Galiléens venaient camper aux époques des fêtes juives. La ville de Jérusalem n'étant pas assez grande pour contenir l'immense foule qui accourait de tous les côtés de la Palestine, il y avait autour des murs, des endroits assignés aux différentes portions du pays, et le lieu gardait souvent le nom du peuple qui y campait ; or les Galiléens occupaient une partie du mont des Oliviers, connue sous le nom de Galilée, et où Jésus donna rendez-vous à ses apôtres.

On croit encore que, à cet endroit apparurent les deux hommes vêtus de blanc, qui vinrent dire aux apôtres : " Hommes de Galilée, pourquoi vous tenez-vous là regardant le ciel ? Ce Jésus qui du milieu de vous a été enlevé au ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu allant au ciel. "

Bethphagé se trouvait aussi sur le mont des Oliviers ; c'est de ce village, qui appartenait aux prêtres, que Notre Seigneur partit pour opérer son entrée triomphale, au jour de Rameaux.

Le penchant occidental de la montagne con-

serve un autre souvenir de ce jour, où le peuple criait : Hosannah au fils de David. C'est dans cette circonstance en effet que Jésus, approchant de la ville, pleura sur elle, en disant : " Si tu connaissais, toi aussi, au moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui importe à ta paix ! Mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux. Car des jours viendront sur toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées ; ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts ; et ils te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visité. "

Quarante ans, à peine, s'étaient écoulés depuis cette prophétie qui annonçait la ruine prochaine de la ville et du temple, et Titus, assiégeant Jérusalem, plantait déjà sa tente à l'endroit où Jésus avait versé, sur la ville coupable, des larmes de compassion.

Une église consacrait, dans les premiers siècles, le lieu des larmes de Jésus ; elle fut ensuite remplacée par une mosquée qui est aujourd'hui en ruines.

Un monument intéressant est encore à remarquer sur le mont des Oliviers ; c'est le tombeau des prophètes, auquel Jésus faisait sans doute allusion quand il disait aux Juifs : "Malheur à vous qui bâtissez des tombeaux aux prophètes, et ce sont vos pères qui les ont tués ! Certes, vous témoignez bien que vous consentez aux œuvres de vos pères ; car eux les ont tués, et vous, vous leur érigez des sépulcres." Le caveau sépulcral des prophètes est une excavation souterraine, dont l'ouverture est à fleur de terre ; il renferme trente-six loges funéraires, toutes creusées dans le rocher.

Pour compléter ce que j'avais à dire sur la vallée de Josaphat et ses environs, il me faut signaler quelques monuments qui se trouvent aussi en dehors des murs, au nord de Jérusalem, et non loin de l'endroit où commence la célèbre vallée.

Nous y voyons en premier lieu la grotte de Jérémie, dans laquelle vécut longtemps ce prophète, et où il composa ses Lamentations ; elle est occupée par un santon, qui fait payer fort cher la faveur de la visiter.

Le tombeau des rois, situé un peu au-delà de la porte de Damas, offre sans doute un grand intérêt au point de vue de l'architecture ; et plusieurs voyageurs ont parlé au long de cette excavation, à laquelle on arrive par vingt-six marches de pierre, et qui renferme quantité de chambres, de caveaux, et de loges funéraires ; le tout présentant dans l'ensemble comme dans chacune des parties, un travail long, savant et minutieux.

Mais, ce qu'on appelle tombeau des Rois, n'a jamais, paraît-il, renfermé les restes d'aucun successeur de David ; n'ayant servi qu'à la sépulture d'une reine étrangère, et de quelques membres de sa famille.

Un troisième monument porte le nom de tombeau des Juges ; selon le frère Liévin, ce sépulcre servit, à une certaine époque, pour la sépulture des membres du sanhédrin.

Après avoir été le théâtre de tant de merveilles, la vallée de Josaphat, dont l'aspect est maintenant si désolé, est réservée, d'après la croyance générale, pour une dernière gloire, celle de voir descendre, à la fin des temps, le Christ qui y viendra juger tous les hommes.

"Je rassemblerai toutes les nations dans la vallée de Josaphat," est-il dit dans les prophéties de Joël, "et là je prononcerai leur sentence"; les lieux qui furent témoins des humiliations du Sauveur seront donc aussi ceux de la majesté du Fils de Dieu convoquant tous les hommes à son tribunal; en effet, comme on l'a souvent répété, il est raisonnable que l'honneur de Jésus-Christ soit réparé publiquement là où il lui a été ravi par tant d'opprobres et d'ignominies, et qu'il juge justement les hommes où ils l'ont eux-mêmes jugé si injustement.

CHAPITRE V

Excursion a la mer Morte.

I

A SAINT SABAS.

Nous sommes au premier jour de l'an 1880. La veille nous avons fait aux principaux personnages de la ville, surtout au patriarche, au Père Gardien, et aux consuls, les visites de bonne année ; le jour même nous avons célébré la sainte messe à la chapelle de la Flagellation, si je me souviens bien, et nous avons décidé d'entreprendre immédiatement l'excursion de la mer Morte.

Les préparatifs furent bientôt faits. Outre le frère Liévin, notre guide infatigable, nous fîmes venir un drogman qui devait, moyennant un prix convenu, se charger de tout ce qui concernait la partie matérielle du voyage. Il s'appelait Francis Maroum ; c'est un jeune syrien dont le père avait exercé pendant longtemps la même profession ; Francis, qui lui succédait, était alerte, fort, vigoureux, dur à la fatigue, courageux, gai compagnon, et pardessus tout excellent catholique. Il eut bientôt organisé la caravane, et à deux heures nous étions hors la porte de Jaffa.

Après avoir traversé la vallée de Géhenne laissant à gauche le Sion, à droite le champ d'Haceldama, nous suivons le Cédron que nous avons désormais à notre gauche, et dont nous ne quitterons les bords qu'à de rares intervalles, pour trouver, à l'écart, une route plus facile et moins escarpée.

Bientôt un peu de fumée et quelques tentes noircies et groupées apparaissent à nos regards : c'est un camp de bédouins ; à notre approche, les chiens ont donné l'éveil par de bruyants

aboiements, et nous voyons sortir, de sous les toiles enfumées, plusieurs femmes et des enfants en haillons.

On a dit beaucoup de mal des bédouins, de leurs mœurs sauvages, de leurs vols, rapines et brigandage. Cependant, il faut admettre qu'ils ont aussi d'importantes qualités. Descendants d'Ismaël, vivant comme leur père au milieu des déserts, et ayant peut-être hérité quelque peu de la rancune qu'il dut garder contre son rival Isaac et sa postérité, ils sont restés nomades, indisciplinés, hostiles à toute espèce de frein et de gouvernement régulier. Partagés par tribus, ils vivent du revenu de leurs troupeaux de chèvres, de brebis ou de chameaux, et n'exercent aucune industrie quelconque, sauf que les femmes filent elles-mêmes le poil des animaux, le tissent et dressent les tentes.

Les tribus sont souvent en guerre les unes contre les autres, et presque toujours pour le pâturage le plus gras, ou le puits le plus profond.

Ajoutons que, comme ils poussent la modestie jusqu'au point de se croire propriétaires

de droit de tout ce qui peut leur tomber sous la main, il n'est pas étonnant que, pour appliquer ce principe, ils étendent un peu les bras, et cherchent à se rendre, par la violence, possesseurs de fait de tout ce qui tente leur convoitise, et n'est pas au-delà de leur pouvoir. Cette logique bédouine coûta cher à plus d'un voyageur imprudent et téméraire. Mais, le bédouin est religieux et observe strictement la loi du Coran ; d'une grande sobriété, comme le commande Mahomet, il est de plus généreux, et hospitalier. Il est même homme d'honneur, et sa parole donnée et engagée vaut un serment, de telle sorte que, si vous vous confiez à lui et qu'il vous prenne sous sa protection, vous pouvez être tranquille, il saura vous protéger et vous faire respecter par tous ceux de sa tribu ou des tribus alliées.

Aussi, pour voyager en sûreté dans le désert que parcourent les bédouins, il suffit, si les tribus ne sont pas en guerre, d'avoir une escorte de deux ou trois de ces arabes et leur compagnie sera suffisante à nous protéger ; si la paix est rompue, alors il faudra s'arranger de

manière à ce que l'escorte compte toujours un membre de la tribu qui se trouve la plus rapprochée.

Un peu au-delà de ce camp bédouin, au milieu de quelques tombes dont la réunion forme une sorte de cimetière musulman, nous aperçûmes un trophée qui, par sa construction fantaisiste, dérouterait la science du plus habile architecte : c'est le tombeau d'un derviche, mort sans doute en odeur de sainteté. Il a dû bien souvent monter au sommet d'un minaret pour rappeler le nom du prophète et inviter les disciples à la prière ; bien des fois aussi il a dû faire des ablutions et diriger les prostrations sur les nattes des mosquées, si on en juge par tout ce que la piété de ses ouailles a amassé sur sa tombe depuis le jour de sa sépulture. Et tous ces objets restent en place ! c'est à se croire au temps et au pays où les bijoux d'un roi pouvaient être exposés au milieu des forêts sans qu'aucun voleur osât les toucher ! et la rapacité du bédouin ? Non, les fidèles sont sans crainte, ils ont agi prudemment et pour éloigner jusqu'à la tentation même d'un sacrilège,

ils n'ont déposé en *ex-voto* que des choses qui défient la cupidité du plus vilain voleur : de vieux chiffons, des débris de selles, des morceaux de cuir, des fragments de verre, des pots cassés, etc., etc. Voilà ce que l'on offre au cher et vénéré santon défunt.

Après avoir passé ce cimetière, le Cédron, sur les bords duquel il se trouve, cesse d'être un petit torrent entre deux pentes douces, pour devenir, presque sans transition, un véritable abîme creusé entre deux immenses murs de rocher à pic, dont les parois sont percées d'innombrables grottes, de cavernes et de crevasses. C'est au-dessus de ce précipice qu'il nous faut suivre le petit sentier qui le domine, et par lequel nous arrivons au célèbre monastère de saint Sabas. Nous laissons le drogman et ses gens continuer jusqu'au lieu du campement, et allons frapper à la porte du couvent.

Quelques détails historiques sont ici indispensables.

Au commencement du cinquième siècle, en 405, saint Eutyme était venu en ce désert chercher la solitude et le silence ; plusieurs

disciples l'y suivirent et vinrent se mettre sous sa direction, tout en choisissant pour leur demeure, quelqu'une des cavernes d'alentour.

Une femme même arriva bientôt, c'était l'impératrice Eudoxie, attirée par la réputation de sainteté d'Eutyme. Celui-ci s'enfuit, cherchant un désert plus profond, et une solitude plus absolue ; puis ensuite, cédant à la prière de ses anciens compagnons, il revint. Eudoxie renonça elle-même au monde, en même temps qu'elle abjurait les erreurs d'Eutychès, et se fit construire une tour, dans laquelle elle vécut le reste de sa vie, et qui porte encore son nom.

Saint Sabas jeta plus tard les premières assises du monastère qui garde son souvenir.

En 614, quatre mille anachorêtes vivaient dans l'observance de la règle que ce saint ermite leur avait donnée, et plus de dix mille solitaires se partageaient les grottes disséminées dans les environs du couvent.

Leur habitation était une de ces cavernes qu'ils trouvaient dans les flancs de quelque montagne ; comme l'ouverture était généralement trop grande, le moine qui l'occupait en

murait une partie de manière à ne laisser que l'espace nécessaire pour entrer et sortir : la baie qui restait se fermait au moyen d'une natte ou d'un faisceau de branches.

Vivant avec la nature, et au milieu du désert le plus sauvage, chez eux se produisaient fréquemment de ces faits, que l'on voit retracés dans les vies des premiers ermites.

A l'intérieur même du monastère, on montre aux pèlerins une grotte, conservée dans son état naturel, qui fut le lieu de séjour de saint Sabas, et à laquelle se rattache une jolie légende :

Un lion y avait, paraît-il, le droit de premier occupant ; à son retour de la chasse, il trouva dans son repaire le saint usurpateur, plongé dans le plus profond sommeil, et sans autre formalité, il le prit doucement entre ses dents, par la manche de son habit, et le traîna au dehors de la grotte ; deux fois, le lion expulsa l'ermite ; à la fin, voulant mettre un terme à ce manège, Sabas lui dit :

« Il y a ce semble place pour nous deux dans cette grotte ; prends un coin, j'occuperai l'autre."

Homme et bête vécurent depuis dans la même demeure, et en très bonne harmonie.

Mais un ennemi, plus cruel que le roi du désert, était réservé aux disciples de saint Sabas.

Au septième siècle, Chosroès promenait sa torche incendiaire à travers la Palestine ; gorgé de sang et de carnage, il s'abattit sur la laure, et fit impitoyablement passer au fil de l'épée tous les moines qui n'avaient pu le prévenir par une prompte fuite. Il y en avait encore cinquante, qui furent tous massacrés.

Une chapelle, à l'intérieur du couvent, rappelle ces cruautés, par les reliques des martyrs qui y sont pieusement conservées.

Saint Jean Damascène, aussi, vécut à Saint-Sabas, et même on y vénère son tombeau. C'est dans ce couvent, que l'intrépide docteur composa la majeure partie des écrits, qui le rendirent si redoutable aux hérétiques de son temps.

Comme nous arrivions près de la grande porte du monastère, un moine, en vigie du haut d'une tour, fit descendre jusqu'à nous un panier, dans lequel notre guide plaça la lettre d'intro-

duction, qu'il avait obtenue du patriarche grec de Jérusalem ; le panier remonta, et quelques minutes après, les portes massives s'ouvrirent devant nous ; nous pénétrâmes d'abord dans une petite cour intérieure, où se trouvaient plusieurs religieux, à la face amaigrie par le jeûne et bronzée par le soleil. Il y a, dans le couvent de Saint-Sabas, une vingtaine de moines, partisans du schisme, et observant dans sa rigueur la règle de saint Basile.

Ils vivent de racines et d'herbages, ne mangeant jamais aucune viande quelconque. Pour se procurer le strict nécessaire, qui leur coûte évidemment bien peu cher, ils font, à l'intérieur même du couvent, un petit commerce d'objets en bois, qu'ils fabriquent eux-mêmes, et que les pèlerins aiment à apporter comme souvenirs.

D'une figure douce et bienveillante, ils sont nonchalants par nature, et malpropres par vertu peut-être ; ils portent une longue robe noire, et ont constamment la tête couverte du bonnet grec, à haute forme.

Leur couvent, une des plus étonnantes créations de l'austérité monastique, est bâti en

amphithéâtre, au-dessus du Cédron qu'il domine et surplombe en plusieurs endroits. La plateforme supérieure s'élève perpendiculairement au-dessus de l'abîme, à la hauteur de six cents pieds. Et cependant, plusieurs de ces ascètes, n'étant pas encore satisfaits de la sévérité pittoresque des cellules de l'intérieur, se sont pratiqué des habitations en nid d'abeille, en dehors du mur, allongeant sur leur fenêtre quelques pièces de bois, sur lesquelles ils vivent, se protégeant, au moyen de nattes ou de vieux morceaux de toile, contre l'ardeur du soleil.

A l'intérieur, nous avons visité, outre l'église principale, l'oratoire de saint Nicolas et la chapelle des reliques, la grotte de saint Sabas, les chapelles de saint Jean Damascène, de saint Georges, de saint Pierre et de saint Paul, et la bibliothèque, où se trouve une jolie collection de manuscrits. Sur les terrasses, il y a de petits jardins faits au moyen de terre rapportée et dont la culture sert à distraire les religieux.

Nous y remarquâmes un palmier d'une hauteur considérable, qu'on nous dit avoir été planté par saint Sabas, et aussi une source

miraculeuse que le même saint aurait fait jaillir en ces endroits.

Un autre passe-temps qui semble leur être très agréable, consiste à appeler à eux les oiseaux qui voltigent au-dessus du couvent, et qui, sur un signe, viennent se poser sur la tête, les épaules, ou les mains des moines ; nous avons été nous-mêmes témoins de ce fait, qui nous reportait au berceau même de la vie monastique.

En souvenir du lion de saint Sabas, les moines s'amusent aussi à jeter au pied du couvent, dans le Cédron, des morceaux de pain dont les chacals et autres animaux du désert ne tardent pas à venir se repaître.

Après avoir parcouru le monastère dans toutes ses parties, et nous être rendu compte de tous les principaux souvenirs qu'il rappelle, ayant fait quelques petites emplettes, nous prîmes congé des religieux, et rejoignîmes nos gens au camp.

Nos tentes étaient plantées au fond d'une gorge, à l'abri du vent ; les feux allumés, la table servie.

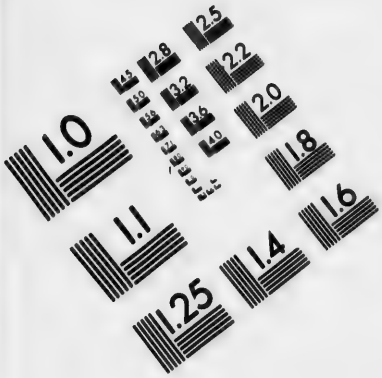
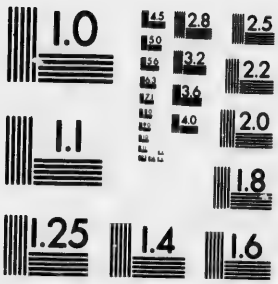
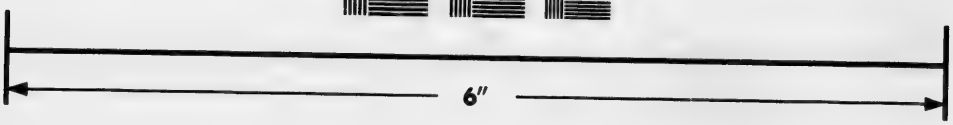
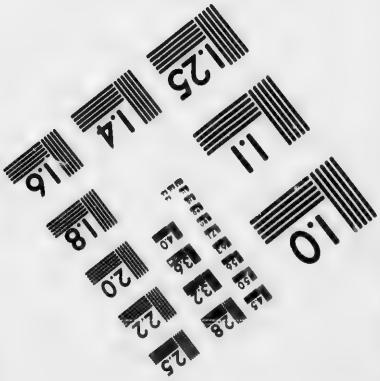


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

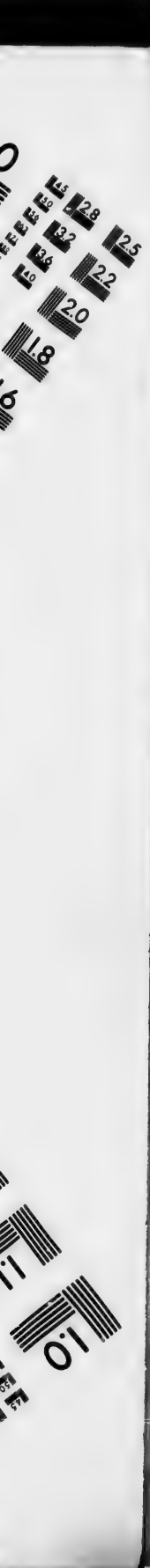






Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Disons-le tout de suite, à l'honneur de Francis, notre drogman, ces tentes, bien différentes de celles qui abritent les bédouins, étaient de véritables petits palais, garnis de tout ce que l'homme le plus exigeant peut demander, dans un voyage à travers le désert ; tapis, chaises et fauteuils, garde-robe, table ronde, lampes suspendues, secrétaire, rien ne manquait ; et après une marche un peu longue et fatigante, on éprouve une douce satisfaction à trouver, au milieu de la nature la plus sauvage, un confortable qu'on n'avait peut-être pas espéré. Le service aussi était bien fait, et notre maître vatel reçut pour son dîner, des éloges tout à fait mérités.

Nous étions à deux lieues de distance et beaucoup au-dessous de Jérusalem, aussi la différence de température était-elle très sensible ; les rues de la ville étaient encore remplies de neige, et à Saint-Sabas nous avions une chaleur d'été, ce dont nous n'étions pas même tentés de nous plaindre.

Pour la nuit, nous barricadâmes nos portes au moyen de cordes qui suffisaient à peine à

les fermer ; nos soldats bédouins promirent de monter la garde à tour de rôle, et nous remettant aux soins de la divine Providence, nous nous abandonnâmes au sommeil.

II

LE LAC SALÉ.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous étions à cheval, en route pour la mer Morte, que nous apercevions bientôt de la cime d'une montagne.

Le chemin, ou plutôt le sentier, qui mène sur les bords du Lac Salé, court dans les vallées et les ravins, sur les versants et les crêtes des montagnes, en faisant mille détours ; souvent les pentes sont tellement raides et les rochers si glissants qu'il faut descendre de cheval si l'on veut éviter des dangers véritables.

Au milieu de ces âpres montagnes de Juda, l'aspect est aussi désolé, aussi sauvage qu'on

peut se le figurer ; nature aride, inculte ; aucune verdure qui repose la vue, aucun arbre qui protège contre les ardeurs d'un soleil toujours brûlant ; aucune source dont les ondes puissent désaltérer le voyageur ; et nous avons cinq heures de ce paysage, avant d'arriver sur les bords de la mer Morte vers lesquels nous descendons, dans la direction de l'est.

C'est un curieux coup-d'œil que celui dont nous jouissions par intervalles, alors que, arrêtés pour un instant sur un plateau étroit, et dominant de tous côtés un immense ravin, nous avions en arrière, une série de hautes montagnes se succédant, se confondant pour le regard, en une seule pente dont le sommet s'appelait Béthanie ou Jérusalem ; et à nos pieds, étaient d'autres cimes séparées par des abîmes, s'échelonnant comme des gradins, et formant jusqu'à la mer Morte comme un immense escalier qui devait nous y faire descendre.

Notre guide attira notre attention sur des amas de pierres, que l'on aperçoit de distance en distance, dans une sorte d'alignement, et auxquels il donne le nom de Mechahids ; ces

pierres servent à indiquer, aux musulmans, la direction dans laquelle ils peuvent apercevoir Nebi-Moussa, où le tombeau de Moïse, qui se trouve sur une hauteur, dans les montagnes de Moab, au-delà du Jourdain.

A ce tombeau se rattache un joli conte arabe, que Liévin nous raconta comme suit :

Moïse était parvenu à l'âge de cent-vingt ans, sans avoir aucune des infirmités de la vieillesse, car Dieu, dont il était l'ami privilégié, lui avait promis de le laisser en ce monde, et de ne le rappeler à lui que quand il serait volontairement descendu dans son sépulcre. Comme Moïse savait que son peuple se détournerait de la voie droite après sa mort, et exciterait la colère divine, il ne se pressait pas de mourir et évitait avec le plus grand soin d'approcher d'un tombeau. Cependant, le temps était venu de lui donner l'éternel repos. Un jour donc qu'il se promenait dans les montagnes, il aperçut sur une colline blanche comme la neige, quatre hommes qui, avec de grands efforts, creusaient une salle dans les flancs du rocher. Ces hommes étaient quatre anges envoyés par Dieu, et re-

vêtus d'une enveloppe grossière pour mieux tromper le prophète.

" Que faites-vous dans ce lieu solitaire ?" demanda Moïse aux travailleurs.

" Nous préparons une retraite où notre roi veut enfermer le plus précieux de ses trésors ; c'est pour cela que nous nous sommes écartés dans le désert. Notre tâche est à peu près finie et nous allons attendre ici, l'arrivée du précieux dépôt qui ne peut pas tarder beaucoup. "

Le soleil était ardent, et nul endroit aux environs n'offrait le moindre abri contre ses rayons. La caverne seule offrait une ombre délicieuse et une fraîcheur séduisante. Moïse, accablé de fatigue, entre pour se reposer un instant sur le banc de pierre placé au fond, et qui semblait l'inviter au repos. Dès qu'il s'y est assis, un des quatre ouvriers s'approche de lui et lui offre, avec le plus grand respect, une pomme d'une couleur appétissante et d'un parfum rafraîchissant. Le prophète l'accepte pour se désaltérer. Mais, à peine en a-t-il respiré l'odeur, qu'il tombe dans le sommeil de l'éternité. Son âme, recueillie par les anges, minis-

tres des ordres du Très-Haut, est portée sur leurs ailes devant le trône de Dieu, et son corps demeure étendu dans la grotte où il repose encore jusqu'à ce jour. Depuis lors, cette roche, qui trompa la prudence du Législateur des Juifs a conservé sa blancheur apparente ; mais, dès qu'on la fouille, on la trouve plus noire que les anges de la mort.

Un phénomène assez curieux, est celui de pierres blanches comme du lait à l'extérieur, et dont la partie interne est aussi noire que le charbon ; cette pierre brûle comme du liège, en laissant échapper une odeur des plus désagréables ; fait géologique qui s'explique par le voisinage de la mer Morte, et est dû, dit-on, aux évaporations salines qui s'en échappent depuis des milliers d'années.

A onze heures nous arrivâmes sur la rive nord du grand lac, où nous nous arrêtâmes pour prendre le déjeuner, et contempler quelque temps cette mer, effet constant, en même temps que témoin irréfragable de la justice et de la puissance d'un Dieu.

Nous voyons dans l'Ecriture sainte, que les

serviteurs de Loth, ayant eu quelques difficultés avec ceux de son oncle Abraham, celui-ci invita le neveu à choisir le pays qu'il occuperait de préférence, afin que, pour éviter de nouveaux conflits, il pût aller lui-même du côté opposé.

Loth leva les yeux, et considéra cette belle et riche vallée du Bois, arrosée par le Jourdain, et qu'on pouvait appeler le jardin du Seigneur ; il choisit cette contrée et se rendit à Sodôme. Cette ville était une des cinq qui formaient la Pentapole, et payaient le tribut à Chodorlahomor. A la suite du refus de solder l'impôt, le roi vint faire la guerre aux villes coalisées, dont un grand nombre d'habitants périrent dans les puits de bitume, très nombreux dans cette vallée ; Loth fut emmené captif, puis délivré par Abraham.

Peu de temps après, Abraham se reposant à l'ombre d'un chêne, à Hébron, vit venir à lui des anges du Seigneur, qui lui apprirent la prochaine destruction des villes de la Pentapole, à cause des crimes affreux qui s'y commettaient sans cesse.

Loth fut aussi averti par le ministère d'un

ange, qui lui enjoignit de quitter Sodôme au plus tôt ; les malheureuses villes furent ensevelies, sous une pluie de feu, de bitume et de soufre. C'est pendant que Loth et sa famille s'éloignaient du lieu de malédiction, que sa femme, curieuse et désobéissante, fut soudain changée en une statue de sel.

Avant la catastrophe, qui fit disparaître la Pentapole, l'espace occupé aujourd'hui par la mer Morte formait une plaine riante et fertile, traversée, et arrosée qu'elle était par le Jourdain, qui continuait alors son cours jusqu'à la mer Rouge. Aujourd'hui, l'aspect est bien changé, puisqu'on se trouve en présence d'un gouffre insondable, dont la nature et la profondeur ont échappé jusqu'ici aux investigations de la science la plus intrépide et la plus infatigable.

Le premier essai sérieux de navigation sur la mer Morte fut fait en 1835, par un irlandais du nom de Costigan.

Du lac de Tibériade, il descendit par le Jourdain jusqu'au lac Salé, qu'il parcourut en diverses directions pendant cinq jours ; ce

voyage coûta la vie au courageux savant ; il mourut en effet peu de jours après sa rentrée à Jérusalem.

Deux ans plus tard, quelques anglais s'embarquèrent aussi sur la mer Morte, dans le dessein de l'explorer, mais après d'infructueux sondages, ils durent renoncer à leur entreprise.

Les expéditions les plus complètes furent accomplies par l'américain Lynch en 1848, et le duc de Luynes en 1864. Voici en peu de mots le résumé de ce que la science connaît sur la forme, l'étendue et la nature de la mer Morte. Elle est située à près de dix lieues à l'est de Jérusalem, et couvre un espace de vingt-cinq lieues de long, sur quatre ou cinq de large ; sa profondeur approximative est de mille à onze cents pieds.

Excepté au nord, elle est partout entourée de hautes montagnes, dont les flancs sont recouverts d'efflorescences salines, et au milieu desquelles elle forme comme un abîme, d'un silence et d'un solennel effrayants.

Son niveau est de onze cent quatre-vingt pieds plus bas que celui de la Méditerranée, et

trois mille cinq cents pieds au-dessous de Jérusalem : sa surface est la plus basse de toutes les mers connues.

La mer Morte forme une ellipse allongée, et irrégulière dans son contour. Ses profondeurs ne renferment aucun être vivant, et sur ses rives ne croissent ni herbes, ni plantes quelconques. Les quelques morceaux de bois, ou les squelettes de poissons que l'on aperçoit sur la côte nord, y furent rejetés par les ondes du lac, où le Jourdain les avait apportés.

L'eau est grasse comme de l'huile, quoique limpide comme du crystal : sa salure est la cause généralement admise de l'absence de tout être vivant dans son sein.

La mer Morte reçoit chaque jour au-delà de sept millions de tonnes d'eau qui y sont versées par le Jourdain ; il n'est donc pas étonnant que, n'ayant d'autre écoulement que l'évaporation, elle s'étende graduellement, du côté nord, le seul qui n'offre pas d'obstacle à son agrandissement ; aussi voit-on aujourd'hui, à plusieurs cent pieds du rivage, un ilot qui n'est que le reste d'une ancienne construction, bâtie sur la

terre ferme et que la mer a fini par entourer tout à fait.

Deux rivières, à part le Jourdain, versent leurs eaux dans la mer Morte : le Callirlhoé, célèbre par les bains qu'Hérode vint y prendre pour rétablir sa santé, et l'Arnon, qui fut traversé à pied sec par le peuple d'Israël.

Les alentours de la mer Morte, comme le lac lui-même, rendent témoignage à la véracité du récit biblique, n'offrant partout que les marques évidentes d'un affreux bouleversement.

Des cinq villes, il ne reste rien, à moins qu'on ne donne pour des ruines de la Pentapole, quelques monceaux de pierre qui se voient çà et là. Cependant, sur l'emplacement de Ségor, ville qui, sur la demande de Loth, ne fut pas détruite avec les autres, il y a une petite forteresse encore en partie debout.

La mer Morte a plusieurs autres noms, dont chacun la désigne à un point de vue particulier ; c'est ainsi qu'on l'appelle le lac Asphaltite, à cause de la grande quantité d'asphalte que contiennent ses eaux ; mer Orientale par

opposition à la Méditerranée, mer de Loth, en souvenir du neveu d'Abraham, lac Salé, etc.

Des bords de la mer Morte on aperçoit, au-delà, dans la direction de l'est, le mont Nébo, qui appartient à la chaine des montagnes de Moab ; c'est sur cette hauteur que mourut Moïse, en vue de la terre promise dont l'entrée lui était interdite.

Avant la captivité de Babylone, Jérémie cacha, dans une caverne du Nébo, le tabernacle, l'arche d'alliance, et l'autel des parfums.

Nous n'avions pas le choix d'un endroit pour notre halte aux bords de la mer Morte, et c'est sur la plage nord, assis sur des troncs d'arbres, et ayant beaucoup de peine à nous protéger contre les ardeurs d'un soleil tropical, que nous contemplâmes, pénétrés de terreur, cet affreux paysage ; il n'y a rien que de triste, en ces lieux ; aussi, après un repos suffisant, ayant relu les pages de l'Ecriture qui retracent l'histoire de la vallée du Bois, de la Pentapole, et de la ruine des quatre malheureuses villes, nous nous hatâmes de partir pour aller voir, des ondes plus fraiches et des rives plus riantes en

même temps que nous rappeler des mystères plus consolants : nous nous dirigeâmes vers le nord, pour nous arrêter, une heure après, au bord du Jourdain.

III

LE JOURDAIN.

Prenant sa source au pied du Grand Hermon, le Jourdain après avoir traversé le lac de Tibériade, roule ses eaux claires, limpides et impétueuses, en décrivant mille et un petits détours, jusqu'à la mer Morte où il s'engloutit.

L'impétuosité avec laquelle coule le Jourdain, est due naturellement à la pente accentuée de son lit ; la différence de niveau, entre le lac Tibériade et la mer Morte, étant de sept cent seize pieds, pour un parcours d'à peu près trente lieues.

La vitesse prodigieuse du courant, jointe aux nombreuses cascades qui brisent le lit du fleuve, constitue un véritable danger pour les bateliers

et les nageurs, et plus d'un imprudent trouva la mort, en se jetant témérairement dans les eaux du Jourdain.

Un de nos soldats bédouins faillit lui-même payer de sa vie, une confiance trop grande en son habileté : ayant, d'un coup de son fusil, atteint un oiseau qui passait au-dessus du fleuve, il s'élança à la nage, tout habillé, pour aller s'emparer de sa proie, qui était au milieu même de la rivière ; mais, après quelques instants, notre bédouin fut surpris par la violence du courant, contre lequel il lui fut impossible de lutter, et qui l'emportait bien vite vers le gouffre d'où il ne fût jamais sorti. Heureusement que, à quelque cent pieds plus bas, des saules étendaient leurs branches au-dessus du fleuve, en rasant presque les eaux ; le nageur s'y cramponna, et put ensuite, après bien des efforts, regagner le bord du Jourdain ; il en fut quitte pour une bonne peur, et pour la peine assez dure, de se laisser sécher au soleil en traversant la plaine.

Les bords verdoyants du Jourdain forment une étroite zône, enserrée entre deux chaines

de montagnes, et dont le sol, très fertile, est couvert d'une riche végétation.

Autrefois, du temps des Hébreux, et plus tard, à l'époque de la domination romaine, outre de nombreux ponts de pierre qui unissaient les deux rives, il y avait plusieurs aqueducs servant, non seulement à fournir l'eau aux habitants des villes voisines du fleuve, mais encore à fertiliser, par d'abondantes irrigations, les penchants des collines, et les plaines environnantes.

De l'antique splendeur, il reste aujourd'hui le cours d'eau, toujours limpide, toujours impétueux, et la nature, riche sans doute, mais parfaitement solitaire et inculte.

Aucune barque ne sillonne aujourd'hui le fleuve, aucun pécheur ne jette le filet dans ses eaux, cependant si poissonneuses ; et les oiseaux sauvages, qui seraient un excellent gibier, peuplent en paix les bois et les marais, dans les nombreux détours du Jourdain.

L'endroit où notre petite caravane s'arrêta, est indiqué généralement par la tradition comme celui où s'accomplirent presque tous

les faits bibliques, qui eurent lieu sur les bords ou dans les eaux du Jourdain.

Les Israélites traversèrent le fleuve à pied sec, pour entrer dans la terre promise : voici comment l'Ecriture sainte raconte ce fait miraculeux : Josué dit au peuple : "sanctifiez-vous, car le Seigneur fera demain des choses merveilleuses parmi vous." Et il dit aux prêtres : "prenez l'arche d'alliance, et marchez devant le peuple..." Le peuple sortit donc de ses tentes pour passer le Jourdain ; et les prêtres qui portaient l'arche d'alliance marchaient devant lui. C'était le temps de la moisson, et le Jourdain regorgeait par-dessus ses bords. Aussitôt que les prêtres furent entrés dans le fleuve, et que l'eau commença à mouiller leurs pieds, les eaux qui venaient d'en haut s'arrêtèrent en un même lieu, et s'élevèrent comme une montagne, et les eaux d'en bas s'écoulèrent dans la mer Morte. Cependant le peuple marchait vis-à-vis Jéricho ; et les prêtres qui portaient l'arche d'alliance se tenaient au milieu du fleuve, sur la terre sèche, et tout le peuple passa au travers du canal qui était à sec. Après qu'ils furent

passés, les enfants d'Israël, sur un ordre du Seigneur transmis par Josué, prirent du milieu du lit du Jourdain, douze pierres, pour les déposer au lieu du campement. Josué prit aussi douze pierres au milieu du lit du Jourdain, et les plaça là où les prêtres s'étaient arrêtés.

Plus tard, Elie et Elisée son disciple, se tenaient tous deux aux bords du Jourdain; alors Elie prit son manteau, le plia, et en frappa les eaux qui se divisèrent en deux parts, livrant passage aux deux prophètes. Lorsqu'ils furent passés, Elie monta au ciel dans un char de feu, enlevé au milieu d'un tourbillon.

Elisée ramassa le manteau que son maître avait laissé tomber, et revint aux rives du Jourdain, dont il frappa les eaux, qui ne furent point cependant divisées. Alors Elisée dit : "où est maintenant le Dieu d'Elie ?" et frappant les eaux une seconde fois, elles se partagèrent et le laissèrent passer.

Naaman, général syrien, était couvert de lèpre; sur la parole d'une fille d'Israël, il partit de Syrie, et vint en grande pompe, à la porte

de la maison d'Elisée, qui lui fit dire par un messager : "Allez vous laver sept fois dans le Jourdain, et vous serez guéri." Naaman résiste et se fâche disant que, dans son pays, il se trouve des fleuves meilleurs que ceux d'Israël. A la fin, cependant, cédant aux conseils de ses serviteurs, il va, se lave sept fois dans les eaux du Jourdain, et sa lèpre disparait.

Un jour, les enfants des prophètes dirent à Elisée : "Allons jusqu'au Jourdain, pour nous y bâtir une demeure." Ils vinrent donc au Jourdain et commencèrent à couper du bois ; mais il arriva que l'un d'eux, abattant un arbre, le fer de sa cognée tomba dans l'eau ; Elisée voyant la désolation de l'enfant, coupa un morceau de bois, et le jeta à l'endroit où le fer était tombé ; le fer revint, nagea sur l'eau, et put être facilement repris par l'ouvrier.

Tous ces faits extraordinaires sont racontés dans l'Ancien Testament si maintenant nous ouvrons l'Evangile, nous y verrons des choses encore plus merveilleuses, accomplies en ces mêmes lieux. C'est en effet sur les rives du Jourdain que Jean-Baptiste prêchait la péni-

tence, et dans les eaux de ce fleuve qu'il baptisait ceux qui avaient confessé leurs péchés. " Race de vipères, " y disait le Précurseur aux pharisiens de son temps, " faites donc de dignes fruits de pénitence. "

De la Galilée, Jésus vint aussi trouver Jean, pour être baptisé par lui ; or ayant reçu le baptême, dit saint Mathieu, Jésus sortit aussitôt de l'eau ; et voici que les cieux lui furent ouverts : il vit l'Esprit de Dieu descendant en forme de colombe et venant sur lui, et voici une voix du ciel disant : " Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. "

L'illustre pénitente, Marie l'Egyptienne, dont nous avons dit plus haut la conversion aux portes du saint sépulcre, vint passer trente-cinq années de sa vie sur les bords du Jourdain, où elle mourut et reçut la sépulture des mains de saint Zozime.

L'endroit qui fut témoin de tous ces événements fut cher aux premiers chrétiens, et de bonne heure les solitaires vinrent sur les rives du Jourdain, attirés par le souvenir du baptême de Notre Seigneur, dont une croix, au milieu

des eaux, indiquait le lieu probable ; sur les bords étaient des dalles de marbre qui en couvraient une grande étendue ; et dans le voisinage il y avait des couvents, habités par de nombreux religieux, et dans lesquels on accueillait le pèlerin du Jourdain. Tout a disparu complètement et seules, de pauvres ruines indiquent qu'il y eut autrefois des monastères aux environs du Jourdain, et portant les noms de saint Jean-Baptiste, et de saint Erasme.

C'est à regret que nous nous arrachâmes à ces rives où nous retenait le charme de tant de réminiscences ; avant de les quitter, nous ne manquâmes pas, après avoir lu dans l'Evangile, le récit du baptême de Notre Seigneur, de nous agenouiller sur le bord du fleuve, à l'endroit présumé d'où Jésus était descendu dans les eaux, et de renouveler ensemble, par un acte commun, les promesses du baptême ; puis ayant fait une petite provision de l'eau du Jourdain, et coupé une branche d'arbre pour l'apporter comme relique, chargés de ces précieux souvenirs, nous avancâmes dans la direction de Jéricho, commençant le retour vers Jérusalem.

IV

JÉRICHO.

La plaine de Jéricho que nous avons à traverser dans le sens de sa largeur, avant d'arriver à la ville de ce nom, s'étend à l'ouest du Jourdain, au nord de la mer Morte. La partie qui avoisine immédiatement le lac Salé, est tout à fait stérile, à cause des matières salines dont la terre est pétrie ; entre Jéricho et le Jourdain, au contraire, le terrain, assez riche quoique non cultivé, est couvert de buissons, et d'épais fourrés de broussailles ; il y a aussi des pâturages abondants, où paissent d'innombrables troupeaux de chameaux.

Dans la plaine de Jéricho, coule le torrent de Kerith, où le prophète Elie, par l'ordre du Seigneur, se retira quelque temps, et fut nourri miraculeusement par un corbeau qui lui apportait, matin et soir, du pain et de la chair.

Dans cette plaine encore était située Galgala,

dont on nous montra l'emplacement. Josué fit camper à Galgala le peuple d'Israël, et dresser un autel avec les douze pierres qu'on avait apportées du Jourdain, et que sainte Paule put voir à l'époque de son pèlerinage.

A Galgala, la manne cessa de tomber, l'arche d'alliance resta durant six ans, Achan fut lapidé, Eglons fut tué par Aod, Saül fut reconnu roi d'Israël, Samuel obtint par miracle la pluie et le tonnerre au temps de la moisson ; Saül fut réprouvé ; Agaz, roi des Amalécites fut condamné à mort par Samuel ; enfin, du temps d'Elisée, le peuple se fit à Galgala, des idoles sous la figure de veaux.

Après deux heures de marche à travers la plaine, nous arrivions près du village de Jéricho, et allions camper tout à côté de la fontaine d'Elisée, au pied de la montagne de la Quarantaine ; nos gens y étaient rendus depuis plusieurs heures, et avaient eu le temps de tout organiser, et comme à Saint-Sabas, nous trouvâmes sous nos tentes, après une longue journée de fatigue, un confortable tout à fait apprécié.

Les habitants de Jéricho envoyèrent dans la

soirée une députation composée je suppose, des notables de la ville, et chargée, à ce que dirent nos interprètes, de nous offrir le spectacle de leurs danses et autres amusements, mais nous déclinâmes l'honneur que voulaient nous faire ces messieurs, estimant qu'une bonne nuit de sommeil nous serait tout aussi agréable, et beaucoup plus avantageuse.

Jéricho, située à deux lieues du Jourdain, fut la première ville du pays de Chanaan, conquise par les Israélites ; ses murailles furent renversées miraculeusement, au son de la trompette, et tous ses habitants, à l'exception de Rahab, qui avait favorisé l'évasion des espions envoyés par Josué, furent passés au fil de l'épée. La ville échut en partage à la tribu de Benjamin, et Josué prononça contre elle cette terrible malédiction : « Maudit soit devant le Seigneur l'homme qui rebâtira cette ville ; que les fondements tombent sur son premier-né, et les portes sur les derniers de ses enfants. » La malédiction du chef d'Israël s'accomplit dans la personne de Hiel de Béthel, qui, plus de cinq siècles plus tard, pendant le règne d'Achab,

entreprit de rebâtir l'ancienne Jéricho ; lorsqu'il en jetait les fondements, il perdit Abiram, l'ainé de ses enfants, et Ségube, le plus jeune, mourut alors qu'on plaçait les portes de la ville.

Le prophète Elisée demeura quelque temps à Jéricho ; un jour, les habitants de la ville lui dirent : "La situation de la ville est excellente, comme mon seigneur le voit, mais les eaux y sont mauvaises, et la terre stérile." Et il leur dit : "Prenez-moi un vase neuf, et mettez-y du sel." Lorsqu'ils le lui eurent apporté, il sortit vers la source qui était près de la ville, y jeta le sel, et dit : "Voici ce que dit Jéhovah : J'ai guéri ces eaux, et il n'en viendra plus la mort, ni la stérilité." Ces eaux furent donc guéries, jusqu'à ce jour, selon la parole que prononça Elisée.

Cette source, une des plus belles de la Palestine, jette, par de nombreux orifices, ses eaux dans un bassin aujourd'hui en ruines, qu'on suppose avoir été construit par Hérode-le-Grand, et dans lequel ce roi cruel aurait fait périr son beau-frère, le grand-prêtre Aristobule.

Cet Hérode embellit et agrandit la ville qui portait le nom de Jéricho, mais était, à cette époque, située au sud de l'ancienne ville chananéenne ; détruite par Titus, rebâtie par Adrien, elle devint siège épiscopal dès le commencement de l'ère chrétienne. A l'époque des croisades, les carmes, les bénédictins et les basiliens y avaient leurs couvents et leurs églises.

En 1840, Jéricho fut entièrement ravagée par les troupes d'Ibraim-Pacha.

De nos jours, le lieu où s'élevait la ville de Jéricho est occupé par un misérable groupe de cabanes en terre, à peine assez élevées pour qu'on puisse s'y tenir debout, et couvertes pour la plupart de simples branchages, et dans lesquelles sont logées cinquante familles arabes-musulmanes ; autour du village, et comme pour en défendre l'accès, est une haie épaisse de broussailles épineuses. Dominant les habitations, s'élève une tour, à moitié démolie, et dont les tristes ruines servent de caserne aux trois ou quatre gendarmes, qui maintiennent l'ordre et la paix parmi les sauvages individus de Jéricho.

Zachée, chez qui logea Notre Seigneur, demeurait à Jéricho ; Jésus, dit l'Evangile, étant entré à Jéricho, la traversait. Or il y avait un homme appelé Zachée ; il était chef des publicains, et même fort riche. Et il cherchait à voir qui était Jésus ; et il ne le pouvait à cause de la foule, parce qu'il était très petit de taille. Courant donc en avant, il monta sur un sycomore pour le voir, parce qu'il devait passer par-là. Lorsqu'il arriva en cet endroit, Jésus leva les yeux, l'aperçut et lui dit : "Zachée, descends vite, parce qu'aujourd'hui il faut que je loge dans ta maison." Et Zachée descendit à la hâte et le reçut avec joie.

Il serait difficile d'indiquer l'endroit de la maison de Zachée ; quand au sycomore sur lequel était monté le publicain, saint Antonin put encore le voir au sixième siècle, renfermé dans un oratoire dont il excédait le toit.

L'Evangile nous apprend encore que le Sauveur accomplit un miracle en ces lieux :

Comme Jésus partait de Jéricho avec ses disciples et une grande multitude, le fils de Timée, Bartimée, l'aveugle qui était assis sur

le bord du chemin, demandant l'aumône, ayant entendu dire que c'était Jésus de Nazareth, se mit à crier, disant : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » Plusieurs personnes voulurent le faire taire ; mais lui criait plus fort : « Fils de David, ayez pitié de moi ! » Alors Jésus, s'arrêtant, ordonna qu'on l'appelât ; celui-ci jetant son manteau, s'avança et vint à Jésus, qui lui demanda : « Que veux-tu que je te fasse ? » l'aveugle lui répondit : « Maître, faites que je voie. » « Va, lui dit Jésus, ta foi t'a guéri. » Et aussitôt il vit, et il le suivait dans le chemin.

Ayant rappelé ces faits à notre mémoire, après une courte veillée à la belle étoile, nous mîmes, comme le soir précédent, nos soldats en faction, et nous répétant la devise : *Deus providebit*, nous passâmes la nuit dans la plus grande sécurité, malgré le voisinage assez inquiétant, des brigands de Jéricho.

E

ne, ayant
zareth, se
vid, ayez
oulurent
t : " Fils
s Jésus,
celui-ci
à Jésus,
e je te
e, faites
foi t'a
t dans

moire,
nous
oldats
Deus
plus
z in-

GROUPE DE FELLAHS.

Le
étions
collati
A v
ouest
nous a
monta
l'Espri
duit pa
dant q
Duran
qu'ils
lui dit
cette p
lui rép
pas se
Dieu.'
de la Q
plit so

V

MONT DE LA QUARANTAINE.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous étions sur pieds, et après avoir pris une légère collation, nous nous mîmes à explorer le pays.

A vingt-cinq minutes de marche, au nord-ouest de la fontaine d'Elisée, près de laquelle nous avions planté nos tentes, est le pied de la montagne de la Quarantaine. Jésus, rempli de l'Esprit-Saint, revint du Jourdain ; et il fut conduit par l'Esprit dans le désert, où il resta pendant quarante jours, et fut tenté par le démon. Durant ces jours il ne mangea rien ; et après qu'ils furent passés, il eut faim ; or le démon lui dit : " Si vous êtes le Fils de Dieu, dites à cette pierre qu'elle devienne du pain." Jésus lui répondit : " Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole de Dieu." C'est dans une grotte de la montagne de la Quarantaine, que le divin Sauveur accomplit son jeûne prolongé.

Après avoir passé une colline formée d'immondices accumulées, et dans laquelle se trouvent des restes de la Jéricho primitive, ainsi que plusieurs ruines de moulins à sucre, construits du temps des croisés, nous commençâmes à gravir la première partie de la sainte montagne, en suivant le chemin assez raide, qui aboutit à la chapelle du jeûne ; nous fûmes reçus à ce sanctuaire par quelques moines grecs, qui nous témoignèrent une grande bienveillance, nous amenèrent même dans la grotte voisine qui leur sert de couvent, et là nous offrirent du café. Toute la montagne ressemble à un rucher, à cause des innombrables grottes dont elle est percée en tous sens ; autrefois des milliers d'anachorètes avaient choisi ces retraites solitaires, pour s'y ensevelir tout vivants ; ces religieux ne furent pas épargnés par Chosroès qui vint jusque dans ce désert poursuivre, disperser et massacrer même les moines qui l'habitaient.

Les religieux qui occupent actuellement la chapelle du jeûne de Notre Seigneur sont schismatiques, et dépendent du patriarche grec

de Jérusalem ; ils vivent, comme ceux de Saint-Sabas, dans la plus grande pauvreté.

La sainte grotte fut, autrefois, ornée d'assez belles peintures, dont on voit encore des traces bien distinctes ; l'une d'elles représente la scène évangélique de Jésus tenté par le démon.

Ce lieu vénérable est aujourd'hui dépouillé de tout ornement.

Nous avions pu, pour nous épargner de la fatigue, gravir à cheval, la première partie de la montagne et arriver ainsi, sans mettre pied à terre, jusqu'à la grotte du Jeûne ; mais pour continuer l'ascension jusqu'au sommet, il fallut renoncer à nos montures, et, nous aidant des mains non moins que des pieds, suivre fort péniblement un petit sentier escarpé, rocailleux, et bordé sans cesse d'effroyables précipices ; en escaladant ainsi cette pente presque perpendiculaire et glissante, nous eûmes bien soin de ne jamais regarder en arrière, pour ne pas éprouver le vertige, qui nous eut perdus. Sans trop le savoir, nous avions entrepris là une montée des plus périlleuses, et que peu de pèlerins avaient osé faire jusqu'alors ; les guides, en

effet, se contentent assez ordinairement d'indiquer en général, aux touristes qu'ils conduisent, ce que la montagne offre d'intéressant, s'épargnant, en même temps qu'à leurs clients, la fatigue de cette pénible excursion ; mais le frère Liévin, intrépide autant que consciencieux, se fût fait un scrupule de nous priver du panorama si grandiose qui se déroule de tous côtés, de la montagne de la Quarantaine.

Sur le point culminant de cette montagne, dont la hauteur n'est pas moins de 1500 pieds au-dessus de la plaine, le démon transporta Notre Seigneur pour le tenter, en lui montrant en un instant tous les royaumes de la terre. Il lui dit : "Je vous donnerai toute cette puissance, et toute la gloire de ces royaumes, car ils m'ont été donnés, et j'en fais part à qui je veux. Si donc vous m'adorez, ils seront à vous." Et Jésus répondant lui dit : "Il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul." Le démon le conduisit ensuite à Jérusalem, le posa sur le haut du temple, et lui dit : "Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous d'ici en bas, car il est écrit, qu'il a ordonné à ses

anges de vous garder, et qu'ils vous porteront en leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre." Jésus répondant, lui dit : "Il a été dit : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu." Or, toute la tentation étant achevée, le démon se retira pour un temps.

Les premiers chrétiens érigèrent, sur le sommet du mont de la tentation, une chapelle dont on voit encore quelques traces, qui permettent même d'en reconnaître la forme primitive ; les flancs de la montagne furent aussi, pendant longtemps, le lieu de réclusion d'un grand nombre de cénobites, attirés par les souvenirs du jeûne et de la tentation du Sauveur.

De la cime de la Quarantaine, le regard jouit du plus beau coup d'œil que l'on puisse imaginer ; de cette hauteur, on contemple la vaste plaine de Jéricho, le cours sinueux du Jourdain, et au-delà, la chaine des monts de Moab ; la mer Morte et ses alentours ; les ravins, les montagnes, et les villes lointaines.

Si la montée avait été difficile et fatigante, la descente ne fut pas moins pénible ni moins

dangereuse, d'autant plus que nous n'avions pas la ressource de tenir toujours nos yeux fixés sur le sommet, et que le poids du corps nous entrainait malgré nous, et souvent sans résistance possible ; quelquefois, le seul moyen pour nous d'écarter absolument le danger, était de nous asseoir sur les pierres roulantes amassées dans quelque creux, et de nous laisser emporter jusqu'au plateau inférieur, avec ces cailloux mis, par le fait, en mouvement.

Enfin, l'excursion fut achevée sans accident, et nous rentrâmes sous la tente pour déjeûner, c'était midi ; la moitié de nos gens avaient déjà repris la route directe de Jérusalem, et seuls, ceux qui étaient nécessaires pour préparer le repas, et prendre soin de l'unique tente qui nous restait, avaient attendu notre retour avant de se mettre en marche.

VI

ROUTE DE JÉRICHO.

Aussitôt après le repas, nous partîmes aussi, en prenant le chemin qui allait nous conduire à Béthanie en quelques heures ; nous allions laisser la plaine presque subitement, pour nous engager de nouveau dans les montagnes.

Sur la voie qui mène de Jérusalem à Jéricho, Notre Seigneur plaça la parabole du bon samaritain : " Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba entre les mains des voleurs qui, l'ayant dépouillé et couvert de plaies, s'en allèrent, le laissant à demi-mort. Or il arriva qu'un prêtre descendait par le même chemin ; et l'ayant vu, il passa outre. Pareillement un lévite, se trouvant près de là, le vit et passa aussi : Mais un samaritain qui était en voyage, vint près de lui, et le voyant, fut touché de compassion. Et s'approchant, il banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin ; et le

mettant sur sa monture, il le conduisit en une hôtellerie, et prit soin de lui. Et le jour suivant, il tira deux deniers, et les donnant à l'hôte, dit: Ayez soin de lui, et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour. Lequel de ces trois semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ?" Et le docteur à qui Jésus s'adressait répondit : "Celui qui a été compatissant."

Ce passage de l'évangile de saint Luc semble indiquer que la route de Jéricho était, du du temps du Sauveur, malfamée, et connue pour les actes de brigandage qui s'y commettaient ; c'est encore la même chose aujourd'hui, et à peine avions-nous relu la parabole du bon samaritain, que Liévin, apercevant un monceau de pierres au milieu du chemin, demanda au bédouin ce que cela signifiait ; car l'usage ancien de marquer par des pierres entassées, le lieu d'un fait extraordinaire, est toujours en vigueur chez les peuples de l'Orient, et les bédouins, surtout, ne manquent jamais de marquer ainsi les théâtres de leurs ex-

ploits ; notre soldat répondit : " Ces jours derniers, un homme fut tué en cet endroit ; " ceci se passait de commentaires, et nous ne demandâmes point si le malheureux, qui avait perdu la vie en ce désert, était un voyageur inoffensif se défendant contre d'impitoyables brigands, ou un malfaiteur, pris en flagrant délit de vol ou de meurtre.

A mesure que nous montions vers Béthanie, la température changeait rapidement, et à la douce chaleur d'un soleil d'été, succédait, au milieu d'humides brouillards, une fraîcheur et même un froid dont l'intensité augmentait graduellement. Une pluie glacée nous surprit en route, et nous n'avions que la ressource de nous presser un peu plus, pour abréger de quelques demi-heures, le temps où nous resterions exposés à l'inclémence de l'air.

Il fallait cependant voir, en passant, le couvent de Jean Chozewithe, bâti sur le lieu du jeûne de saint Joachim, dont nous avons parlé plus haut, et la fontaine des Apôtres, où Notre Seigneur et ses disciples arrêtèrent plus d'une fois, en allant de Jérusalem à Jéricho.

VII

BÉTHANIE.

Béthanie, au sud-est de Bethphagé, est le nom du bourg où demeurait Lazare avec sa famille ; à un mille, à peu près, avant d'arriver, nous remarquons la pierre de l'Entretien sur laquelle, selon la tradition, Jésus était assis lorsque Marthe venue au-devant de lui, prononça cette parole : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. »

Le village, habité aujourd'hui par des musulmans, garde trois souvenirs fort précieux pour des pèlerins chrétiens : le premier est la maison de Lazare, dans laquelle Notre Seigneur, qui y fut souvent accueilli, dit un jour à Marthe, se plaignant de ce que sa sœur la laissait travailler seule : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous troublez en beaucoup de choses ; or une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée. »

On croit que la maison de Lazare devint de bonne heure une église.

Madame de Nicolai acheta, en 1868, pour la donner aux Pères de Terre-Sainte, l'emplacement de la maison de Lazare, où il ne reste plus rien, même des couvents qui succédèrent à l'église des premiers temps.

Le tombeau de Lazare est mieux conservé. Il consiste en une crypte, dans laquelle un escalier de vingt-trois marches nous fait descendre d'abord dans un vestibule, d'où nous pénétrons par trois autres degrés, dans le sépulcre proprement dit. C'est dans le vestibule, que se tenait probablement le divin Sauveur quand, ayant commandé d'ôter la pierre qui fermait l'entrée du tombeau, il cria d'une voix forte : " Lazare, sortez ; " et aussitôt sortit celui qui avait été mort, lié aux pieds et aux mains de bandelettes, et le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : " Déliez-le et laissez-le aller. "

Le tombeau de Lazare appartient aux franciscains, qui y viennent célébrer la messe deux ou trois fois par année. Mais, à la place de l'église mentionnée par saint Jérôme, et dont la

construction remontait probablement à sainte Hélène, il n'existe que de tristes débris. Le sépulcre est cependant l'objet d'une grande vénération, même parmi les musulmans, qui se figurent que la mort leur ravirait leurs enfants, s'ils manquaient de respect envers la tombe de Lazare ; ceci n'empêche pas d'ailleurs le fils de Mahomet qui s'en dit le propriétaire, d'exiger un fort *backchiche*, de ceux qui veulent descendre dans la crypte, et visiter l'intérieur du monument.

Simon le lépreux avait aussi sa demeure à Béthanie ; un jour que Jésus était à table, il vint une femme, ayant un vase d'albâtre plein d'un parfum d'un grand prix ; ayant rompu le vase, elle répandit le parfum sur la tête du Sauveur, qui prononça ces mots à la louange de Marie Magdeleine : " En vérité je vous le dis : Partout où sera prêché cet évangile, dans le monde entier, ce que celle-ci vient de faire sera raconté à son honneur. "

Il y avait jadis un oratoire sur l'emplacement de la maison de Simon le lépreux ; actuellement ce lieu est désert, et son souvenir n'est

conservé que dans les traditions, transmises d'âge en âge jusqu'à nos jours.

Cependant le mauvais temps avait continué et augmenté sensiblement. Une pluie battante et froide s'était peu à peu transformée en une tempête de grésil ; une neige fine, poussée par un vent violent nous fouettait cruellement la figure et les mains ; nos chevaux, peu accoutumés à ces rigueurs, refusaient d'avancer, et il fallut déployer tout ce que nous avions d'énergie et de force pour les maîtriser et les obliger à nous porter, malgré la tempête, jusque dans la vallée de Josaphat, où le vent, arrêté par la montagne, nous accorda quelque répit. Nous rentrâmes en ville par la porte Saint-Etienne et nous hâtâmes de gagner Casa Nova, où le bon Père Léon, inquiet à notre égard et plein de sollicitude, avait fait réchauffer nos appartements, et préparer un dîner qui eût bien vite fait disparaître nos fatigues, et le froid qui avait pénétré et engourdi nos membres.

CHAPITRE VI

La patrie de saint Jean-Baptiste.

I

VALLÉE DE GIHON.

Dans un pèlerinage comme celui que nous faisions, et qui devait embrasser, autant que possible, la Terre-Sainte tout entière, disposant d'un temps relativement fort limité, nous ne pouvions nous accorder, après chaque excursion, que de courts moments de loisir, suffisants à peine à nous remettre de la fatigue, qui résultait nécessairement d'un mode de voyage inaccoutumé pour nous. Au retour de la mer Morte, après quelques jours de repos, qui furent em-

ployés à compléter l'étude de la ville sainte, à voir ses monuments profanes, et ses établissements d'éducation, le 7 janvier, je crois, nous remontâmes à cheval pour parcourir de nouveaux pays. Cette fois, nous entreprenions la course, quoique longue et pénible, avec d'autant plus de cœur, que le sentiment patriotique allait y trouver son compte, aussi bien que le sentiment religieux ; nous allions en effet visiter des lieux rendus célèbres par la naissance et la prédication du saint Précurseur, que le Canada catholique et français s'est donné pour premier patron national.

La neige couvrait encore les chemins, ou si, en quelques endroits, elle avait disparu, la route n'en était que plus difficile et plus désagréable, à cause de l'amollissement du terrain.

Nous prîmes avec nous deux moukres, pour avoir soin de nos montures ; pauvres petits, ils faisaient pitié avec leurs pieds nus, et leurs épaules couvertes d'un manteau usé, dont l'étoffe n'était plus suffisante à les garantir du froid, et trottinant à nos côtés, à travers les pierres aigues ou la neige fondante.

A peine sortis de la ville, par la porte de Jaffa, nous tournons à droite, pour nous diriger vers l'ouest, et passons bientôt près de la piscine des serpents, dans la vallée de Gihon.

Adonias, fils d'Aggith, disait : "Ce sera moi qui règnerai." — Alors Nathan dit à Bethsabée, mère de Salomon : "Savez-vous qu'Adonias, fils d'Aggith, s'est fait roi sans que David notre seigneur, le sache ?" — Bethsabée alla trouver David et lui dit : "Voilà Adonias qui s'est fait roi sans que vous le sachiez, ô roi, mon seigneur." — Le roi dit : "Faites-moi venir le grand-prêtre Sadoc, le prophète Nathan, et Banaïas, fils de Joiada." Lorsqu'ils se furent présentés devant le roi, il leur dit : "Prenez avec vous les serviteurs de votre maître ; faites monter sur ma mule mon fils Salomon, et menez-le à Gihon. Et que Sadoc, grand-prêtre, et Nathan le prophète, le sacrent en ce lieu, pour être roi d'Israël" — Alors, ils firent monter Salomon sur la mule du roi David, et ils le menèrent à Gihon, et Sadoc sacra Salomon, roi d'Israël.

C'est en ce même endroit que le prophète

Isaïe prononça cette parole, qui prédisait la venue du Sauveur : " Voici que la Vierge concevra, et enfantera un Fils, qui sera appelé Emmanuel. "

Cette piscine s'appelait aussi Birket-Mamilla, à cause d'une église qui exista dans le voisinage, et qui était dédiée à une sainte de ce nom ; au milieu des ruines de cette église, est une caverne, qu'on appelle le charnier du Lion, parce que, selon la légende, après une grande bataille, où un grand nombre de chrétiens périrent, on vit un lion ramasser leurs cadavres et les porter dans cette grotte.

Le champ du Foulon avoisine la piscine des Serpents ; il fut le théâtre du fait suivant rapporté au livre des Rois :

Sous le règne d'Ezéchias, roi de Juda, le roi des Assyriens envoya Tharthan, Rabsaris, et Rabsacès, de Lachis à Jérusalem, vers le roi Ezéchias, avec un grand nombre de gens de guerre qui, étant venus à Jérusalem, s'arrêtèrent près de l'aqueduc du haut étang, sur le chemin du champ du Foulon. Et Rabsacès ayant prononcé toutes sortes de menaces et de

blasphèmes, Ezéchias déchira ses habits, se couvrit d'un sac, et entra dans la maison du Seigneur. Et il envoya Eliacim et plusieurs des anciens prêtres, au prophète Isaïe, pour demander ses prières. Isaïe leur répondit: "Vous direz ceci à votre maître: Voici ce que dit le Seigneur: Ne craignez point ces paroles que vous avez entendues, par lesquelles les serviteurs du roi des Assyriens m'ont blasphémé: Je vais lui envoyer un esprit, et il apprendra une nouvelle, après laquelle il retournera en son pays: et je l'y ferai périr par l'épée."

.....Or la nuit, pendant que les Assyriens assiégeaient Jérusalem, l'ange du Seigneur vint en leur camp, et y tua cent quatre-vingt mille hommes. Et Sennachérib retourna aussitôt à Ninive, où il fut tué dans le temple de Nesroch, son dieu.

II

LE P. DE RATISBONNE.

Nous n'avions de là, qu'un petit détour à faire pour voir l'établissement du R. P. de Ratisbonne, et nous ne pouvions manquer une si bonne occasion, de faire connaissance avec le vénérable patriarche.

Le saint vieillard nous accueillit avec une bienveillance affable et empressée, et nous introduisit dans son cabinet de travail, où règnent, avec les emblêmes de la prière et de la science, la modestie et même la pauvreté la plus religieuse.

D'une stature qui dépasse la moyenne ; une belle et longue barbe blanche comme la neige ; un teint frais ; une soutane noire d'une propreté irréprochable ; la tête couverte de la barrette ; une grande dignité dans le maintien, une politesse exquise et sans recherche, une piété angélique sans affectation, un langage

simple et qui respire toujours la charité la plus vive ; tel nous apparut le P. de Ratisbonne.

Monseigneur et lui eurent, en notre présence, une conversation d'une demi-heure, et il faisait bon d'entendre cet évêque missionnaire, arrivant de la lointaine Amérique, et ce juif converti, venant des rives encore plus lointaines de l'infidélité, et tous deux causant, à côté de Jérusalem, le berceau de l'Eglise, et s'entretenant des douleurs de l'épouse du Christ, de la captivité de son chef, des persécutions qui l'accablent de toutes parts ; des espérances chrétiennes pour l'avenir, etc.

Le P. de Ratisbonne est loin de réussir au gré de ses désirs, dans son travail pour la conversion des Juifs ; bien peu se font chrétiens, et parmi ceux qui reçoivent le baptême, plusieurs, leur éducation terminée, abandonnent l'Eglise, et retournent à la religion de leurs ancêtres.

Mais indépendamment de cette œuvre, qui, naturellement, est pour lui la première et la plus chère, le vénérable Père a établi, sous le nom de *Institution de Saint-Pierre*, un orphe-

linat, véritable école générale des arts et métiers, où un très grand nombre d'enfants sont recueillis et élevés par ses soins. Je me souviendrai toujours de l'affectueuse tendresse qu'il laissa voir envers ses enfants d'adoption, lorsque, au moment de notre départ, il fit sortir tout ce petit peuple pour le présenter à la bénédiction de l'évêque :

"Approchez, approchez, mes enfants, Monseigneur veut bien vous bénir, venez vous mettre à genoux."

C'était, pour qui voulait réaliser dans son esprit, toutes les circonstances de cette scène, d'une simplicité sublime et touchante.

Nous nous séparâmes du P. Marie de Ratisbonne, emportant ses souhaits de bon voyage, et la promesse de ses prières, puis nous regagnâmes le chemin de Ain-Karim.

III

SAINT JEAN DANS LA MONTAGNE.

De Birket-Mamilla à Saint-Jean, la route, très désagréable à cause des pierres énormes qui l'encombrent, n'offre aucun souvenir historique de quelqu'importance.

Nous arrivâmes vers six heures à Ain-Karim, qui est à trois lieues à l'ouest de Jérusalem ; il y a un couvent franciscain, et une église catholique bâtie sur le lieu de la naissance de l'illustre précurseur, et dans laquelle est conservée une partie de la demeure de Zacharie et d'Elisabeth.

Au couvent, où nous reçûmes l'hospitalité, nous fûmes l'objet des attentions, auxquelles les enfants de saint François nous avaient accoutumés dans leurs autres maisons.

Le supérieur et plusieurs des religieux sont espagnols, les autres sont originaires d'Italie ; et nous eûmes à parler latin pour converser avec eux.

Le soir, au moment où je me retirais dans ma cellule, un des domestiques du couvent se présente à moi, et, dans un langage mélangé d'allemand, d'italien et de français, il me dit d'un ton ému :

"Est-ce vrai qu'il y a dans la maison, un évêque qui vient de bien loin ?"

"C'est très vrai, et quoi ?"

"Oh ! par pitié, voulez-vous me dire si cet évêque n'est pas celui de mon pays ?"

"Mais, d'abord, d'où êtes-vous," lui dis-je.

"Je suis de Strasbourg, et je veux voir Mgr. Raess, je veux lui parler, si c'est lui qui vient d'arriver ; il y a de longues années que je demeure ici, et quoique j'y sois très bien traité, et même très heureux sous plusieurs rapports, il y a là, (il montrait son cœur) quelque chose qui ne veut pas partir, qui ne veut pas mourir, et c'est le souvenir de mon pays ; oh ! laissez-moi voir mon évêque, que je parle un peu de ma patrie, ça me ferait tant de bien." Et de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Hélas ! je dus le détromper ; et il me fut

facile de voir que le désappointement lui était cruel.

Ain-Karim est un village habité par sept cents âmes, dont une centaine à peine sont catholiques ; l'église paroissiale est desservie par les PP. franciscains, qui dirigent aussi l'école des garçons ; les Dames de Sion, dont l'établissement a été restauré et agrandi depuis peu par le P. de Ratisbonne, ont à leur charge un couvent, une école et un orphelinat pour les filles.

La position d'Ain-Karim est des plus pittoresques ; le plateau sur lequel est assis le village, domine de tous côtés une étroite et riante vallée, entourée partout de hautes montagnes ; le pays, moins dénudé que partout ailleurs dans la Judée, présente fréquemment des plantations verdoyantes d'oliviers et de vignes, et le sol est recouvert d'un riche gazon.

Les habitants s'occupent de culture, ou exercent quelque industrie, et les femmes vont à Jérusalem, vendre le produit du travail commun.

Je ne veux pas cacher à mes lecteurs qu'il existe une controverse, relativement au lieu de

la naissance de saint Jean ; mais le frère Liévin a conquis une si grande autorité, en tout ce qui concerne la Terre-Sainte, et les raisons qu'il apporte ici, en faveur de la tradition locale, sont telles, que nous pouvons sans crainte accepter la thèse du savant guide, et placer avec lui à Ain-Karim, jusqu'à preuve certaine donnée en faveur de Yutta ou d'Hébron, le lieu qui vit naître le Précurseur de Jésus-Christ.

Comme beauconp d'habitations de la même époque et du même pays, la maison d'Elisabeth consistait en deux parties distinctes, et tout à fait différentes l'une de l'autre. Une première chambre façonnée par la nature, s'enfonçait dans le rocher, sous le penchant d'une colline, et à cet appartement tout trouvé, on avait ajouté une construction supplémentaire, contenant une ou plusieurs pièces, et formant avec la grotte naturelle, une même demeure.

De bonne heure une église, que l'on fait même remonter à sainte Hélène, fut construite sur le lieu de la naissance de Jean-Baptiste, et dans cette église était conservée la partie de la maison d'Elizabeth, où le précurseur avait vu le jour ; cette partie était justement la chambre

naturelle ou la grotte. Détruit par Chosroès, le monument fut rebâti, et les pèlerins le mentionnaient au douzième siècle.

Abandonnée ensuite par les chrétiens, à la suite du départ des croisés, l'église de saint Jean servit, pendant longtemps, d'écurie et d'étable, jusqu'à ce qu'enfin, en 1621, les franciscains purent la reprendre, moyennant une somme d'argent ; elle leur fut encore enlevée, puis, de nouveau rendue, et, par les soins de l'ambassadeur de France, le marquis de Nointel, les réclamations de la custodie furent définitivement entendues ; l'église fut réparée à neuf, et un nouveau couvent lui fut adjoint.

L'église actuelle, mesurant trente-sept pas de long sur vingt de large, est partagée en trois nefs, par des piliers carrés qui supportent les voûtes, surmontées elles-mêmes d'une coupole. Le pavé est formé de pierres de différentes couleurs, et de marbres variés, composant une mosaïque très simple et de bon goût. Les murs et la partie inférieure des piliers sont recouverts de plaques de faïence coloriées.

Le maître-autel est dédié à saint Zacharie ;

la chapelle de droite est érigée sous le titulaire de la Visitation de la sainte Vierge ; c'est l'oratoire de gauche qui conserve plus spécialement le souvenir de la naissance de saint Jean-Baptiste. On y descend par sept degrés de marbre blanc ; sous la table d'autel, aussi en marbre blanc, une ouverture ronde indique l'endroit où sainte Elisabeth devint mère du plus grand d'entre les enfants des hommes.

Des bas-reliefs, représentant les principaux événements de la vie de Jean-Baptiste, se voient encadrés en demi-cercle, sur les murs ; dans la crypte, il y a six lampes continuellement allumées, et qui y répandent une douce clarté ; c'est donc dans cette grotte, transformée en chapelle, et qui faisait primitivement partie de la maison de sainte Elisabeth, que Zacharie, son époux, vit l'accomplissement des promesses faites à lui, dans le temple, par l'ange du Seigneur ; que notre grand patron national, Jean-Baptiste, le précurseur du Christ, le plus grand des enfants des hommes, est né ; que Zacharie eut la langue déliée, après avoir imposé à l'enfant le nom de Jean, et que prophé-

tisant sous l'inspiration du Saint-Esprit, il entonna le divin cantique du *Benedictus Dominus Deus Israel ;* enfin, c'est ici que la sainte Vierge, venue d'au-delà des montagnes, passa trois mois avec sa cousine, après le mystère de l'annonciation de l'ange, à Nazareth.

Le lendemain de notre arrivée au couvent de Aïn-Karim, nous eûmes le bonheur d'offrir le saint sacrifice, sur l'autel qui couvre l'endroit vénérable de la naissance de saint Jean-Baptiste.

Il ne faut pas demander si, en disant la messe dans le principal sanctuaire de notre glorieux patron national, le souvenir de la patrie était présent et vivace dans mon âme ; l'amour sacré du sol natal, cet attachement inné, dont Dieu lui-même est l'auteur, et qu'il bénit, semble augmenter en intensité quand on s'éloigne et qu'on s'expatrie ; toujours est-il qu'on le ressent alors bien plus vivement ; mais à saint Jean, tout rappelait à mon esprit la pensée du Canada ; enfant de ce beau pays, n'ayant près de moi qu'un compatriote, j'étais séparé de la patrie par plusieurs mille

lieues, et près du berceau de notre patron : les larmes mêmes que j'avais vu verser à l'alsacien n'avaient pu me laisser insensible, et comme lui j'éprouvais un ardent désir de causer du pays, avec des frères et des amis ; c'est à l'autel que je m'accordai cette jouissance ; oh ! oui, je songeai au Canada, mon pays ; si je remerciai Dieu de me l'avoir donné pour patrie, ce n'est pas à cause de son climat salubre, de son beau ciel bleu, de la majesté de son grand fleuve, de l'immensité de ses lacs, de la richesse du sol ; nos cités florissantes, nos immenses forêts vierges, nos montagnes verdoyantes, et tant d'autres bienfaits dont le bon Dieu a comblé notre Canada, comme une autre terre promise, furent sans doute l'objet d'une grande reconnaissance, et de vives actions de grâces ; mais d'autres peuples peuvent aussi revendiquer la gloire de pareils avantages ; si je remerciai Dieu, si je le glorifiai au nom de ma patrie, ce fut surtout parce que le Canada français, comme peuple, né de l'apostolat et du martyre, a grandi sans rien perdre de sa noblesse d'origine, de la vigueur et de la pureté de ses croyances ; chez

nous, canadiens-français, la religion catholique, mère de toutes les âmes, entoure tout berceau et bénit chaque tombe ; attaché de cœur et d'âme à cette mère, qui lui a témoigné de tout temps une si grande sollicitude, le peuple canadien, prenant part à toutes ses épreuves, comme à ses joies et ses triomphes, sut toujours lui payer le tribut de son amour, de sa fidélité ; il montra même un jour, à l'admiration de l'univers, qu'au besoin il savait être, envers l'Eglise, pour la défendre, prodigue de son sang même le plus cher et le plus généreux. Voilà de quoi j'ai béni et glorifié le Seigneur, au berceau de saint Jean-Baptiste ; et j'ai demandé que le Canada soit toujours fidèle à son Dieu, à l'Eglise, à lui-même et à ses traditions ; qu'il garde, fortifie et développe son esprit chrétien ; que la Providence, continuant à lui dispenser ses faveurs, fasse de lui toujours un peuple heureux, dans la concorde, l'union, et la jouissance paisible de tant de bienfaits qui lui sont accordés.

IV

LE DÉSERT DE SAINT JEAN.

Les heures de l'avant-midi furent employées à reconnaître les environs du couvent, qui sont loin de manquer d'intérêt.

A une petite distance du monastère est la fontaine de la Vierge, ornée d'un sanctuaire musulman ; à cette source, aujourd'hui encore pure et abondante, la divine Marie venait puiser l'eau pour les besoins de la maison, pendant son séjour chez sainte Elisabeth. Il n'y a rien pour les chrétiens, à côté de la fontaine de Marie.

Plus loin encore, est le sanctuaire de la Visitation, remplaçant, à ce que l'on croit la maison de campagne qu'y possédait autrefois Zacharie, et dans laquelle arriva d'abord la très sainte Vierge ; aussi le maître-autel est-il dédié au *Magnificat*, en mémoire du cantique d'actions de grâces que Marie y entonna en présence d'Elisabeth.

On voit dans cette chapelle, dont les murs sont le rocher même, l'empreinte laissée par le corps de Jean-Baptiste, alors que, n'ayant encore que quelques mois, il fut apporté là, par sa mère qui cherchait à le soustraire aux soldats d'Hérode : le rocher, dit-on, s'amollit comme de la cire pour le recevoir.

D'après une ancienne tradition, la sainte Famille s'enfuyant en Egypte, passa par le désert, près de Karim, et rencontra sainte Elisabeth avec Jean, qui fit présent à Jésus d'une croix que le précurseur, mû par une inspiration prophétique, avait fabriquée avec des roseaux, pour l'offrir au Seigneur.

Avant de laisser l'oratoire, nous chantâmes en chœur le *Magnificat*, à l'endroit où il fut composé par la sainte Vierge, puis continuant notre course à travers les montagnes désertes, nous arrivâmes à un monceaude pierres, s'élevant sur un rocher qui porte le nom de saint Jean-Baptiste : là le saint précurseur invita à la pénitence et annonça la prochaine venue du Messie : Or en ces temps-là, vint Jean-Baptiste, prêchant dans le désert de Judée, et disant :

"Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche." C'est de lui que parle le prophète Isaïe, disant : "Voix de quelqu'un qui crie dans le désert ! Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers."

Ayant ensuite passé un monument, appelé tombeau de sainte Elisabeth, nous descendîmes, à pied, par un petit sentier en zig-zags, et très raide, pour arriver au-dessus du torrent du Térébinthe, à la grotte de saint Jean, laquelle domine le précipice de plusieurs cents pieds ; se préparant à la prédication, le fils de Zacharie demeura dans ce désert, jusqu'aux jours de sa manifestation devant Israël. Il était vêtu de poils de chameau, avait une ceinture de cuir autour des reins, et se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. Cette grotte sombre et solitaire, conservée telle qu'elle fut habitée par Jean, mesure à peu près quinze pieds de long, sur dix de large, et à peine six de haut. Au fond a été placée, par les soins de Mgr. Valerga, une pierre d'autel, sur le banc de rocher que l'on dit avoir servi de lit au précurseur,

Dans les premiers siècles de l'Eglise, plusieurs ermites choisirent cette solitude, pour y suivre les exemples de Jean-Baptiste, le premier et le plus grand des cénobites.

Après avoir visité tous ces souvenirs, et prié saint Jean-Baptiste dans chacun de ces sanctuaires, malheureusement livrés à l'abandon le plus désolant, nous revînmes au couvent pour le repas du midi, et après une courte récréation prise avec les Pères, ayant chanté le *Benedictus* dans la chambre où Zacharie recouvra la parole, nous laissâmes Ain-Karim pour regagner Jérusalem.

V

L'ARBRE DE LA VRAIE CROIX.

Notre visite chez le P. de Ratisbonne nous avait enlevé le temps de voir, en venant à Saint-Jean, l'église grecque de Sainte-Croix, et nous dûmes y arrêter, au retour. Située près de la piscine des Serpents, elle fut construite

au septième siècle, par l'empereur Héraclius, et le lieu où elle s'élève est celui où, selon la tradition, fut pris l'arbre dont on fit la croix de Jésus. Voici, d'après Liévin, la légende qui s'y rapporte, et dont les différentes scènes sont retracées sur les murs de l'église :

Loth, s'étant sauvé de Sodôme avec sa famille, se réfugia près d'Hébron, dans une grotte, et se rendit coupable d'une grande faute. Pour se soustraire aux remords de sa conscience, il vint habiter le lieu où se trouve actuellement cette église. Comme il avait constamment son crime devant les yeux, et qu'il priait Dieu sans cesse de le lui pardonner, l'ange du Seigneur lui apparut, et lui présentant trois boutures de cyprès, lui dit :

" Plante et arrose ces boutures, avec de l'eau que tu iras puiser chaque jour dans le Jourdain. Si elles prennent racine, ce sera le signe du pardon que le Seigneur t'aura accordé ; si, au contraire, elles ne poussent pas, ce sera une marque de réprobation. "

Loth, plein d'espoir, fit ainsi que l'ange le lui avait dit, et vit bientôt que ses boutures

commençaient à croître. Or, un jour qu'il retournait les arroser vers le soir, étant chargé de son outre remplie d'eau, un démon, sous la forme d'un pauvre, lui demanda à boire, et Loth s'empressa de le satisfaire. Mais, voici que plus loin, d'autres démons, sous la même forme, lui demandèrent aussi à boire, de sorte que, quand Loth voulut arroser ses boutures, il trouva son outre vide. Comme il était trop tard pour retourner au Jourdain, il voyait ses espérances anéanties, et craignait la mort de ses plantes ; mais tout à coup l'ange lui apparut une seconde fois, et lui dit :

"Ta charité a trouvé grâce devant Dieu. Les boutures croîtront dorénavant, sans être arrosées ; et sois bien assuré de ton pardon."

En effet, ces boutures devinrent des arbres ; et c'est l'un d'eux qui a fourni le bois de la croix du Sauveur.

L'église de Sainte-Croix fut, depuis sa première construction, plusieurs fois profanée et ravagée ; elle devint même une mosquée en 1300. Actuellement, elle appartient aux grecs schismatiques, et est attenante au couvent qui porte le même nom, et leur sert de séminaire,

CHAPITRE VII

De Jerusalem a Nazareth.

I

ADIEUX À LA VILLE SAINTE.

Nous avions à peu près tout vu dans la ville sainte ; nous connaissions au moins ce qu'elle offre d'intéressant pour le pèlerin chrétien, ayant visité, non seulement les monuments qui rappellent le Sauveur et sa Passion, mais encore les édifices qui, datant des croisades ou de quelqu'autre époque glorieuse, nous faisaient connaître les faits et gestes de ces vaillants chrétiens, venus d'outre-mer pour enlever à l'infidélité, et entourer de justes honneurs, le

tombeau du Christ ; autour de la ville, nous avions parcouru en tous sens la vallée de Josaphat et les collines voisines ; nos courses à Bethléem, à la mer Morte et à Saint-Jean, avaient éveillé en nous mille souvenirs non moins précieux, en nous faisant fouler partout une terre que Jésus avait sanctifiée, par divers mystères de sa vie.

Il restait encore, pour le sud de la Judée, Hébron et les vasques de Salomon, le mont des Francs et la grotte de saint Chariton ; malheureusement la tempête de neige avait rendu les chemins impraticables, et il nous fallut faire le sacrifice de la visite de ces endroits, vers lesquels d'ailleurs, ne nous attirait aucun souvenir évangélique.

Le moment était donc venu de partir de Jérusalem, pour nous diriger du côté de Nazareth.

C'était le 9 janvier. Nous avions dit la sainte messe sur le calvaire, et après une longue et dernière visite à chacune des chapelles de la basilique, et surtout au saint sépulcre, nous dûmes nous arracher à ce lieu sacré, et préparer immédiatement le départ.

A une heure, nos gens étaient réunis dans la cour de l'hospice ; le bagage était chargé sur des mulets, et Francis, notre drogman, tenait la bride de nos chevaux. Le Révérendissime Père Custode nous remit nos diplômes de pèlerins, en même temps que des reliques du saint sépulcre, du calvaire, et de divers autres sanctuaires ; nous remerciâmes aussi chaleureusement que possible, ces vénérables gardiens de Terre-Sainte, pour les soins si empressés dont nous avions été les objets de leur part, et exprimâmes le vœu, bien sincère, de les voir plus efficacement appuyés et secondés par le monde catholique, dans leur œuvre et leur mission si belle et si glorieuse ; tous s'agenouillèrent pour recevoir une dernière bénédiction de Monseigneur de Goesbriand, et nous partîmes, chargés des souhaits de bon voyage de nos hôtes.

La vallée de Josaphat fut bientôt franchie, et une petite demi-heure après, nous étions sur le plateau du Scopus, où le grand-prêtre Jaddus vint à la rencontre d'Alexandre. Comme cette montagne allait nous dérober la vue de Jérusalem, nous nous arrêtâmes quelques ins-

tants, pour contempler encore une fois la ville sainte, où nous avions, à la fois, éprouvé tant de douces émotions, et aussi, hélas! de si cruels serrements de cœur ; et comme dernier adieu, nous chantâmes le psaume : *Super flumina Babylonis*... Oh ! Jérusalem, si jamais je t'oublie, que ma droite se dessèche ; que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de toi, si Jérusalem n'est pas toujours à la source de ma joie ! Non ! je ne l'oublierai jamais, le temps trop court que j'ai vécu dans tes murs, aux pieds de Sion dévasté, et du calvaire honteusement traité, près des ruines de ton temple, sur les bords de la vallée du Jugement ; non, je ne laisserai jamais échapper de ma mémoire, le souvenir de ta Voie douloureuse, de Gethsémani et de la montagne des Oliviers, où j'ai pu baiser la trace des pieds de ton Sauveur méconnu ; toujours, et jusqu'à mon dernier soupir, je me rappellerai avec délices, les saintes effusions de l'amour et de la reconnaissance, éprouvées pendant cette nuit passée sur le Golgotha, à côté du saint tombeau, ou pendant les sacrifices divins, offerts

en ces autres endroits, encore humides des divines sueurs de Jésus, où l'on croit entendre comme un lointain écho de la flagellation, et des cris de mort de la populace juive !.....

Nos yeux restèrent longtemps fixés sur le dôme qui recouvre le saint tombeau et domine tous les édifices de la ville sainte ; mais enfin, le guide dut nous rappeler à nous-mêmes, et nous inviter à poursuivre notre route.

II

GABAATH, GABAON, ETC.

Tout en nous conduisant, à peu près en ligne droite, vers le nord, notre digne Liévin nous fait remarquer l'emplacement, et nous rappelle l'histoire de plusieurs villes, mentionnées dans les saintes Ecritures.

C'est ainsi qu'il nous signale d'abord, une colline déserte, où se trouvait autrefois Gabaath, patrie de Saül ; cette ville fut le théâtre de plusieurs faits tragiques, racontés dans l'An-

cien Testament : les benjamites qui possédaient cette ville, commirent une atrocité, qui amena la destruction presqu'entière de leur tribu par celle de Lévi.

Au deuxième livre des Rois, nous trouvons aussi le récit suivant, d'un événement qui eut lieu à Gabaath : Du temps de David il y eut une famine qui dura trois ans. David consulta l'oracle du Seigneur ; et le Seigneur lui répondit que cette famine était arrivée à cause de Saül et de sa maison, qui était une maison de sang, parce qu'il avait tué les gabaonites. Le roi ayant donc fait venir les gabaonites, leur dit : " Que puis-je faire pour réparer l'insulte que vous avez reçue, afin que vous bénissiez l'héritage du Seigneur. " Les gabaonites répondirent : " ...Qu'on nous donne sept des enfants de Saül : afin que nous les mettions en croix, pour satisfaire le Seigneur à Gabaath d'où était Saül, qui fut autrefois l'élu du Seigneur. " Le roi leur dit : " Je vous les donnerai... " Et il les mit entre les mains des gabaonites, qui les crucifièrent sur une montagne, pour satisfaire le Seigneur. Et ces sept

hommes moururent en même temps... Respha, fille d'Aia, prenant un cilice, l'étendit sur une pierre, et demeura là depuis le commencement de la moisson jusqu'à ce que l'eau du ciel tombât sur eux, et empêchât les oiseaux de détruire leurs corps pendant le jour, et les bêtes de les manger pendant la nuit.

Vint ensuite du côté de l'est, Anatoth qui fut la patrie d'Abiezer et du prophète Jérémie ; là aussi, le grand-prêtre Abiathar, impliqué dans une révolte contre Salomon, fut envoyé en exil.

Gabaon est à l'ouest ; les habitants de Gabaon, ayant appris les premiers exploits de Josué, prirent des vivres, et mirent de vieux sacs sur leurs ânes, et des vaisseaux qui avaient été rompus et recousus, de vieux souliers raccommodés avec des pièces pour les faire paraître encore plus vieux ; des habits râpés ; et les pains qu'ils portaient pour leur nourriture durant le chemin, étaient fort durs, et rompus par morceaux. Ils vinrent en cet état trouver Josué, à Galgala, et lui dirent : "Nous venons d'un pays très éloigné, désirant faire la paix

avec vous. Et ils firent voir leurs vivres et leurs vêtements, pour faire croire qu'ils venaient d'un pays fort lointain. Josué fit alliance avec eux. Mais trois jours après, apprenant que ces envoyés venaient d'une ville assez rapprochée, Josué leur dit : "Pourquoi avez-vous voulu nous surprendre par le mensonge?.. vous serez sous la malédiction, et il y aura toujours, dans votre race, des gens qui couperont le bois, et qui porteront l'eau dans la maison de mon Dieu..."

C'est pareillement à Gabaon, que Josué arrêta le soleil dans sa marche, afin d'achever sa victoire sur Adonisédech, roi de Jérusalem.

Abner vint à Gabaon, suivi des gens d'Isboseth, fils de Saül ; Joab marcha contre lui, avec les troupes de David, et ils se rencontrèrent près de la piscine de Gabaon. Abner dit à Joab : "Que quelques jeunes gens s'avancent, et qu'ils s'exercent devant nous." Joab y consentit. Aussitôt douze hommes de chaque armée se présentèrent, et chacun d'eux ayant pris par la tête celui qui était devant lui, ils se passèrent tous l'épée au travers du corps, et

tombèrent morts tous ensemble, et ce lieu s'appela le champ des Vaillants à Gabaon.

Près de Gabaon, Joab tua Amasa que David voulait faire général de son armée ; coupable encore du meurtre d'Abner, il vint se réfugier à Gabaon pour éviter le châtiment que Salomon avait prononcé contre lui ; s'étant refugié dans le tabernacle du Seigneur, il saisit la corne de l'autel, mais fut tué en ce même lieu, sur les ordres du roi, par Banaias.

Salomon alla à Gabaon pour y sacrifier, parce que c'était là le plus considérable des hauts lieux, et il offrit mille hosties en holocauste sur l'autel qui était à Gabaon : c'est en cette ville que le roi demanda et obtint la sagesse, ainsi que beaucoup d'autres faveurs.

A l'ouest encore, et un peu au-delà, sont deux petits villages portant le nom de Bethoron : les Amorrhéens fuyaient devant les enfants d'Israël, et étaient dans la descente de Bethoron, lorsque le Seigneur fit tomber du ciel de grosses pierres sur eux, jusqu'à Azéca, et cette grêle de pierres qui les assaillit, en fit périr beaucoup plus, que les enfants d'Israël n'en avaient immolés par l'épée.

III

OU MARIE S'APERÇUT DE L'ABSENCE DE JÉSUS.

Mais, sans contredit, l'endroit qui nous intéressa d'avantage, dans cette première partie de notre voyage vers Nazareth, est El-Bireh, petit bourg habité par huit cents musulmans. C'est en ce lieu, qui s'appelait alors Béroth, que Marie et Joseph, retournant en leur pays de Galilée, s'aperçurent de l'absence de Jésus, qui les avait accompagnés à Jérusalem.

La bourgade de Béroth, située à quatre lieues environ au nord de Jérusalem, et se trouvant presque sur la lisière du territoire de Samarie, réunissait ordinairement les caravanes, qui avaient laissé le temple vers le milieu du jour. Là on campait, pour passer la première nuit, et le lendemain, on se réorganisait, en troupes plus nombreuses, afin de traverser le pays des Samaritains, qui, on le

sait, ne perdaient aucune occasion de molester les juifs et les galiléens.

En laissant la ville, les hommes et les femmes allaient par bandes séparées, et les enfants choisissaient la compagnie du père ou de la mère ; c'est ce qui explique le fait que Marie et Joseph purent accomplir cette première partie du trajet, sans s'apercevoir que Jésus leur manquait, et que le soir seulement, à la halte de Béroth, constatant l'absence du divin Enfant, ils reprirent tous deux, sans délai, le chemin de Jérusalem, pour se livrer aux plus actives recherches, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé le Sauveur, assis au milieu des docteurs, dans le temple.

Le village d'El-Bireh est bâti sur le penchant d'une colline ; à la partie supérieure se voient les ruines d'une église, qui fut d'abord construite par sainte Hélène, puis réédifiée par les croisés, à l'endroit où la sainte Vierge avait éprouvé sa troisième douleur, en s'apercevant de la disparition du divin Jésus.

Sur l'emplacement de cette église, et entre les murs qui sont en grande partie debout, les habitants du village cultivent des légumes.

Au bas de la colline, jaillit une source des plus fraîches, et dont l'eau est recueillie dans un petit réservoir, surmonté d'une mosquée.

Béroth (El-Bireh) échappa, comme Gabaon, et grâce au même subterfuge, à l'extermination dont l'approche de Josué était une menace. Cette ville échut à la tribu de Benjamin.

Au temps du royaume latin, outre la basilique mentionnée plus haut, il y avait une forteresse, un couvent et un hôpital, dont les ruines mêmes ont complètement disparu.

IV

BÉTHEL, JIFNA.

Tout près de Béroth est Béthel, une des plus anciennes villes de la Palestine. Abraham venant de Sychem, s'y arrêta, et fit plus tard une nouvelle halte en ce pays, alors qu'il revenait de l'Egypte. Son descendant Jacob y passa la nuit, probablement à l'endroit même, qui avait vu le sacrifice de l'aïeul. Le frère fugitif d'Esaü

prit une pierre, sur laquelle il posa sa tête, et pendant son sommeil il eut la vision de cette échelle mystérieuse, d'un bout tenant à la terre, et de l'autre atteignant le ciel. A son réveil, il s'écria : " Vraiment Dieu habite cet endroit, et je l'ignorais. " Et dans son effroi, il dit : " Que ce lieu est terrible ! c'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux. " Et, prenant la pierre sur laquelle il avait reposé, il l'érigea en monument, et répandit de l'huile dessus.

Samuel se rendait à Béthel pour juger Israël.

A Béthel, Jéroboam plaça un veau d'or, pour détourner ses sujets de se rendre à Jérusalem.

Un prophète étant venu lui reprocher sa conduite abominable, l'impie leva contre l'homme de Dieu, sa main, qui se dessécha aussitôt, et l'autel idolatrique se fendit en deux.

Abia, roi de Juda, s'empara de Béthel, qui fut reconquise par Baasa, roi d'Israël.

Des enfants de Béthel, se moquant d'Elisée, couraient après lui, en criant : " Monte chauve, monte chauve. "

Le prophète les maudit de la part du Seigneur, et deux ours sortis des bois, dévorèrent quarante-deux de ces enfants.

Amos prophétisa la ruine de Béthel et de tout Israël.

Enfin, cette ville, repeuplée par des juifs revenus de Babylone, fortifiée par les Machabées, prise d'assaut par Vespasien, n'existe, depuis les premiers siècles de notre ère, qu'à l'état de petit village de quatre cents habitants. Il est situé à un peu plus de douze milles, au nord de Jérusalem.

Il y existe des ruines considérables d'une église, dont parle saint Jérôme comme s'élevant sur le lieu où Jacob eut la vision de l'échelle mystérieuse.

Quatre heures d'une marche désagréable, à cause du mauvais temps et des chemins raboteux, nous firent arriver à Jifna, au moment où la cloche de l'église catholique sonnait l'*Angelus*. Nous n'avions pas apporté de tentes avec nous, parce que le froid et la pluie presque constante, dont nous étions menacés, rendaient ce mode de voyage très peu praticable, et que d'ailleurs presque chaque soir, excepté le troisième, nous étions certains de recevoir l'hospitalité d'un missionnaire catholique.

Le gardien de la maison de Jifna se montra cependant quelque peu récalcitrant ; heureusement que le curé, qui avait été appelé auprès d'un malade, ne tarda pas à rentrer, et son empressement nous fit oublier les obstacles opposés par son serviteur revêche. A dire vrai, il était temps pour nous de trouver un bon gîte ; nous étions trempés et grelottants.

Ces courageux missionnaires, disséminés dans la Palestine, ont la vie dure et méritoire. Ayant à peine le strict nécessaire, dirigeant des paroisses très étendues, dans lesquelles sont dispersés un fort petit nombre de catholiques ; n'ayant souvent pour toute rémunération, que l'indifférence, le mépris et quelquefois même les persécutions ; réduits à l'isolement le plus complet, ils doivent, après avoir fait le sacrifice de leur patrie et de leur famille, renoncer encore à toute consolation humaine, et, exerçant un ministère des plus ingrats, léguer à d'autres le bonheur de jouir du résultat futur de leurs travaux actuels.

Jifna, petite bourgade de trois à quatre cents âmes, moitié catholiques, moitié schismatiques,

fut autrefois une place assez importante sous le nom de Gofna ; elle fut prise par Vespasien ; Titus s'y arrêta une nuit, et y envoya les prisonniers qu'il avait pris à Jérusalem.

On voit dans le village, les débris d'une ancienne église, consistant en quelques restes d'une abside, et deux colonnes encore debout.

Mgr. Valerga a fondé l'établissement catholique de Jifna ; et ce petit village possède maintenant un curé, une église et une école paroissiales.

V

TERRITOIRE D'EPHRAIM.

Jifna était sur les limites du territoire d'Ephraïm : Une sédition éclata un jour parmi cette tribu, et Jephté avec les habitants de Galaad, combattirent les éphraïmites. Or ceux de Galaad, s'étant saisis des gués du Jourdain, par où ceux d'Ephraïm devaient repasser à leur pays, lorsque quelqu'un d'Ephraïm, fuyant de la bataille, venait sur le bord de

l'eau et leur disait : "Je vous prie de me laisser passer;" ceux de Galaad lui demandaient : "N'êtes-vous pas éphratéen ?" et lui répondant que non, ils lui répliquaient : "Dites donc Schibboleth," qui signifie un épi ; mais comme, ayant un défaut de langue commun à toute la tribu, il prononçait Sibboleth, ils le prenaient aussitôt, et le tuaient au passage du Jourdain, de sorte qu'il y eut quarante-deux mille hommes de la tribu d'Ephraïm, qui furent massacrés en ce jour-là.

Silo, où l'arche d'alliance, placée par Josué, demeura pendant trois siècles, appartenait aussi au territoire d'Ephraïm.

Une femme vint un jour à Silo, demander au Seigneur de lui accorder un fils, et la naissance de Samuel fut le fruit des prières et l'accomplissement des vœux d'Anne, femme d'Elcana, qui offrit son fils au grand-prêtre Héli.

C'est à Silo que la défaite du peuple de Dieu, la prise de l'arche d'alliance, et la mort d'Ophni et Phinées furent annoncées à Héli, qui, à cette nouvelle, tomba de son siège et se brisa la tête,

Ahias le prophète, était de Silo. Un jour il coupa son manteau en douze parts, dont il présenta dix à Jéroboam, en disant : " Voici ce que dit le Seigneur : Je diviserai le royaume de Salomon, et je te donnerai dix tribus. "

Au nord de Silo est Lobna, (aujourd'hui Loubban). Josué, à son entrée dans la terre promise, passa tous les habitants de Lobna, et le roi lui-même, au fil de l'épée. Ce n'est maintenant qu'un petit village musulman ; près du groupe de misérables cabanes qui le composent est un endroit marqué par un chêne vert, et très propice pour les haltes des voyageurs : nous y arrêtâmes au milieu du second jour de notre voyage à Nazareth, pour nous reposer et prendre le déjeuner.

Les gens du pays eurent bien vite remarqué l'arrivée de la petite caravane ; plusieurs d'entre eux accoururent, portant de l'eau fraîche, et du bois, qu'ils nous cédèrent pour de l'argent, puis ils s'assirent en cercle autour de nous ; moins sauvages, ce semble que ceux que nous avions vus ailleurs, les fellahs de Lobna causèrent volontiers avec notre drogman et nos moukres,

curieux qu'ils étaient de connaître notre nationalité, la langue que nous parlions, et à quelle religion nous appartenions.

Vers le soir de ce même jour, nous arrivâmes au champ de Jacob.

VI

PUITS DE LA SAMARITAINE.

En ce lieu, Abraham venu de Haran avec Sara son épouse, et Loth son neveu, dressa sa tente et éleva un autel au Seigneur qui lui apparut, et lui promit de donner cette terre à sa postérité.

Jacob, revenant de la Mésopotamie, s'arrêta aussi dans ce même champ, qu'il avait acheté pour cent agneaux, aux enfants d'Hémor, et qui porte depuis son nom.

De la vallée de Mambré, Joseph, fils de Jacob, vint encore en ces lieux pour y chercher ses frères.

Sur son lit de mort, Jacob légua ce champ,

comme un héritage, à Joseph, et les Israélites, sortis de l'Egypte, y déposèrent les cendres du patriarche qui les avait accueillis sur la terre d'exil.

Dans le champ de Jacob, comme nous l'apprend l'Evangile, est situé le puits, auprès duquel Notre Seigneur s'arrêta, alors que de la Judée en Galilée, il dut passer par la Samarie.

Pendant que le Sauveur était assis près de ce puits, une femme de Samarie vint puiser de l'eau. Jésus lui dit : " Donnez-moi à boire."

La samaritaine lui répondit : " Comment, vous qui êtes juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis une femme samaritaine ? car les Juifs n'ont point de relations avec les Samaritains."

Jésus dit : " Si vous saviez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être lui en eussiez-vous demandé vous-même, et il vous aurait donné d'une eau vive."

La femme répartit : " Seigneur, vous n'avez pas même avec quoi puiser, et le puits est profond : d'où auriez-vous donc de l'eau vive ?

Etes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, et qui en a bu, lui, ses enfants, et ses troupeaux ?

Jésus répliqua et lui dit : " Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; au contraire, qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif ; mais l'eau que je lui donnerai, deviendra une fontaine d'eau jaillissante, jusque dans la vie éternelle..... Croyez-moi, voici l'heure où vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem.

Vous adorez, vous, ce que vous ne connaissez point ; nous, nous adorons ce que nous connaissons, parce que le salut vient des Juifs. Mais vient une heure, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont de tels adorateurs que le Père cherche. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, doivent l'adorer en esprit et en vérité..... Je suis le Messie, moi, qui vous parle."

En même temps ses disciples vinrent..... ils le prièrent en disant : " Maître, mangez."

Mais il leur dit : " Moi, j'ai à manger une

nourriture que vous ne connaissez point... Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. Ne dites-vous pas vous-mêmes : il y a encore quatre mois, et la moisson viendra ? mais moi, je vous dis maintenant : Levez les yeux, et voyez les champs ; car ils blanchissent déjà pour la moisson. Et celui qui moissonne reçoit une récompense, et recueille du fruit pour la vie éternelle, afin que celui qui sème se réjouisse, aussi bien que celui qui moissonne. Car en ceci, ce qu'on dit est vrai : Autre est celui qui sème, et autre celui qui moissonne. Pour moi je vous ai envoyés moissonner, où vous n'avez point travaillé, et vous, vous êtes entrés dans leurs travaux."

Or beaucoup de samaritains de cette ville crurent en lui, sur la parole de la femme qui avait rendu ce témoignage : il m'a dit tout ce que j'ai fait. Lors donc que les samaritains furent venus à lui, ils le prièrent de demeurer en ce lieu ; et il y demeura deux jours... après, il partit de là, et s'en alla en Galilée.

Le puits de Jacob se voit dans les ruines

d'une église, en forme de croix, dont sainte Hélène le recouvrit, et que sainte Paule visita au quatrième siècle. Détruite par Hakem, à ce que l'on croit, elle fut relevée par les croisés, et tomba de nouveau sous le marteau des barbares, dans quelqu'une des guerres subséquentes.

Le puits a plus de soixante pieds de profondeur ; l'ouverture en est surmontée d'une petite crypte voûtée, dernier reste, sans doute, de l'ancienne église ou chapelle.

La margelle du puits de Jacob est à Rome, dans le cloître de saint Jean de Latran.

Le tombeau de Joseph se voit à quelques pas, seulement, du puits de la Samaritaine : il consiste en un travail de maçonnerie, en forme de dos d'âne, et blanchi à la chaux, au milieu d'une enceinte rectangulaire, découverte, et se terminant par un mihrab ; aux deux extrémités du tombeau est une colonne tronquée, et creusée de manière à ce que l'on pût y faire brûler de l'encens, et d'autres parfums ; cette construction recouvre les restes du patriarche Joseph, qui y furent apportés, suivant sa vo-

lonté expresse, par les Israélites, à leur sortie de l'Egypte.

Le champ de Jacob s'étend aux pieds de la vallée qui sépare les monts Hébal et Garizim :

Nous lisons au chapitre XX du Deutéronome, qu'après le passage du Jourdain, et la prise d'Aï, une grande solennité fut célébrée par les Hébreux, près de Sichem : Tout le peuple et les anciens, les officiers et les juges étaient debout, des deux côtés de l'arche, devant les prêtres qui portaient l'arche d'alliance du Seigneur, les étrangers y étaient en leur rang comme ceux du peuple. La moitié était près du mont Garizim, et l'autre moitié près du mont Ebal, selon que Moïse, serviteur du Seigneur, l'avait ordonné. Josué bénit premièrement le peuple d'Israël. Et ensuite, il lut toutes les paroles de bénédiction et de malédiction, et tout ce qui était écrit dans le livre de la loi.

L'Hébal et le Garizim, dont les flancs furent, pour cette solennité, comme transformés en deux gigantesques amphithéâtres, sont tournés l'un vers l'autre, et séparés par une large vallée ; sur leurs pentes, outre plusieurs petits bois de

vieux oliviers, on aperçoit çà et là des tombeaux à la coupole blanchie. On y reconnait même les ruines de l'église sainte Marie, qui fut bâtie au cinquième siècle par l'empereur Zénon, et que Chosroès détruisit au siècle suivant.

VII

SICHEM.

Au pied septentrional du mont Garizim, est Naplouse, l'ancienne Sichem, dont les fils du patriarche Jacob tuèrent tous les hommes, et emmenèrent les femmes et les enfants, pour venger l'offense commise envers Dina leur sœur, par Sichem, prince de cette terre.

Sous un térébinthe, derrière la ville de Sichem, Jacob cacha, dans la terre, tous les dieux étrangers, et les pendants-d'oreilles qui y étaient attachés, et que lui avaient remis les gens de sa maison.

A l'arrivée des Hébreux, Sichem fut donnée

en partage à la tribu d'Ephraïm, comme ville de refuge et ville lévitique.

Josué, ayant assemblé toutes les tribus d'Israël à Sichem, fit venir les anciens, les princes, les juges et les magistrats, qui se présentèrent devant le Seigneur, et Josué les exhorta à craindre le Seigneur, et à le servir avec un cœur parfait et vraiment sincère.

Au livre des Juges, nous trouvons encore le récit suivant :

Abimélech, fils de Jéroboal, s'en alla à Sichem, trouver les frères de sa mère, et tous ceux de la famille du père de sa mère, et il leur parla en ces termes : " Représentez ceci à tous les habitants de Sichem : Lequel est le meilleur pour vous, ou d'être dominés par soixante et dix hommes, tous enfants de Jéroboal, ou de n'avoir qu'un seul homme qui vous commande ? et de plus, considérez que je suis votre chair et votre sang. "

Tous les parents de sa mère, ayant donc parlé de lui en cette manière, à tous les habitants de Sichem, ils gagnèrent leur cœur et leur affection pour Abimélech, en leur disant :

" C'est notre frère. " Et ils lui donnèrent soixante et dix sicles d'argent, qu'ils prirent du temple de Baalbérith. Abimélech, avec cet argent, leva une troupe de gens misérables et vagabonds, qui le suivirent ; et étant venu en la maison de son père à Ephra, il tua sur une même pierre les soixante et dix fils de Jéroboal, ses frères, et de tous les enfants de Jéroboal, il ne resta que Joatham, le plus petit de tous, qui fut caché. Alors tous les habitants de Sichem, s'étant assemblés avec toutes les familles de la ville de Mello, allèrent établir roi Abimélech, près du chêne qui était à Sichem.

Joatham, en ayant reçu la nouvelle, s'en alla au haut de la montagne de Garizim, où, se tenant debout, il parla de l'injustice commise par le peuple de Sichem, en établissant son frère Abimélech, juge d'Israël.

Trois ans après, Sichem se révolta contre Abimélech. Celui-ci pour se venger, tua tous tous les habitants, détruisit la ville, et y sema du sel. Ceux qui habitaient dans la tour de Sichem, l'ayant appris, entrèrent dans le temple de leur dieu Bérith ; Abimélech alors, monta

sur la montagne de Selmon, avec tous ses gens, coupa une branche d'arbre avec une hache, la mit sur son épaule, et dit à ses compagnons : " Faites promptement ce que vous m'avez vu faire. " Ils coupèrent donc tous à l'envi des branches d'arbres, et suivirent leur chef, et environnant cette forteresse, ils y mirent le feu, qui y prit d'une telle sorte, que mille personnes, tant hommes que femmes, qui demeuraient dans cette tour de Sichem, y furent tous étouffés par le feu ou la fumée.

Roboam, fils de Salomon, se rendit à Sichem pour se faire couronner roi ; mais n'ayant voulu rien promettre aux Israélites, il dut se sauver ; son messager Aduram fut lapidé, Jéroboam, ancien serviteur de Salomon, fut élu roi des dix tribus, et Sichem, fortifiée et embellie par lui, devint la capitale du royaume.

Amri lui enleva ce titre, un demi-siècle plus tard, pour le donner à Samarie.

Sichem reçut les premiers enseignements de l'Evangile, de Notre Seigneur lui-même.

Sous Vespasien, la ville s'appela Flavia-Neapolis.

Saint Justin, le philosophe, était de Sichem. De bonne heure, la ville posséda un siège épiscopal, qui subsista jusqu'à l'invasion des hordes d'Omar.

Les croisés s'emparèrent de Néapolis ou Naplouse, et un concile s'y assembla, en présence de Beaudoin II, en 1120.

Tombée au pouvoir des Sarrasins en 1187, renversée en partie par un tremblement de terre, au commencement du siècle suivant, elle fut à peu près complètement détruite, par Ibrahim Pacha, en 1834.

L'hostilité des Samaritains, à l'égard des Juifs, date de la captivité de Babylone. Asharadon avait fait venir à Samarie des habitants de Babylone, et d'autres pays idolâtres, pour remplacer le peuple de Juda ; ces nouveaux venus se mêlèrent aux Israélites qui étaient demeurés dans leur patrie, et constituèrent avec eux un même peuple, sous le nom de Samaritains. Après la fin de l'exil, et quand il s'agit de relever sur ses ruines le temple de Jérusalem, les Samaritains s'offrirent pour aider les Juifs, qui dédaignèrent leur secours, refusant

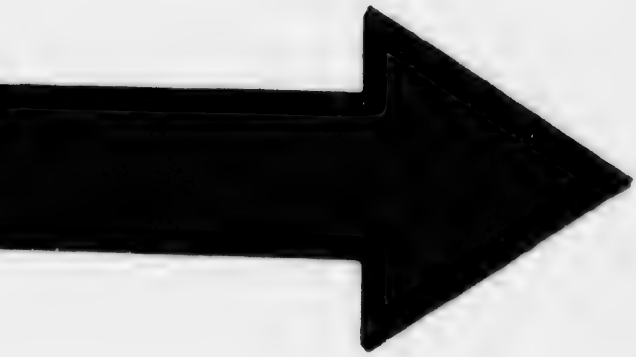
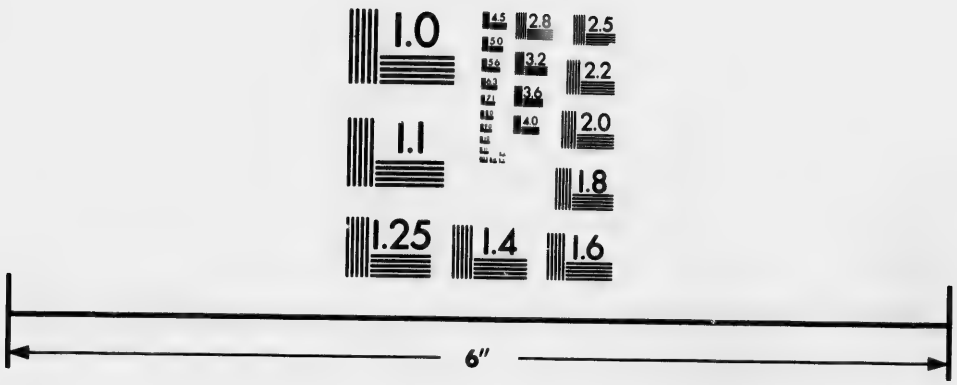
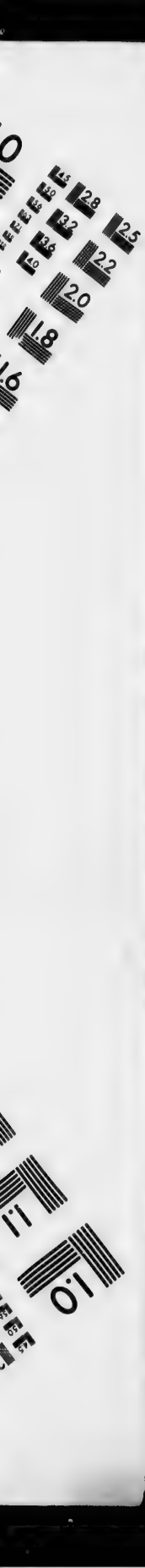


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

de les reconnaître comme frères, et enfants d'Abraham. Ce refus outragea les habitants de Samarie qui gardèrent, depuis cette époque, une haine profonde, que les dissensions de toutes sortes, survenues dans la suite, ne purent qu'envenimer encore d'avantage.

Or le château-fort des Samaritains était Sichem, qui devint plus tard la ville de Néapolis ou Naplouse.

La ville, agréablement située dans la vallée qui s'étend entre le Garizim et l'Hébal, est entourée d'un mur d'enceinte, lequel est percé de deux portes principales.

La grande rue, par laquelle nous passons d'abord, est voûtée, et de distance en distance, des ouvertures circulaires laissent pénétrer la lumière, tout en préservant de la pluie. Elle est de plus bordée d'ateliers, de bazars, de boutiques de toutes sortes.

Les autres rues, sales, étroites, sombres, tortueuses, sont quelquefois garnies de trottoirs insuffisants. Les maisons, bâties en pierre, sont ordinairement à deux étages, et de construction uniforme.

La population se compose de dix mille musulmans, de cinq cents grecs schismatiques, de deux cent quarante Samaritains, d'un nombre égal de Juifs, et d'environ deux cents catholiques dirigés par un curé latin. La ville possède une église catholique, cinq mosquées dont deux sont d'anciennes basiliques chrétiennes ; une synagogue dans laquelle on conserve, enroulé autour de deux baguettes en argent, renfermées dans un étui en cuivre ciselé, une copie du Pentateuque, que les Samaritains font remonter à un arrière-petit-fils d'Aaron.

Chaque dénomination religieuse a, de plus, ses établissements d'éducation.

A Naplouse comme à Jifna, nous fûmes reçus chez le missionnaire latin, qui est, comme nous venons de le voir, à la tête d'une congrégation catholique relativement peu considérable.

Le lendemain, dimanche, nous remplîmes de bonne heure nos devoirs religieux, célébrant la messe dans l'église contigue à la résidence du curé ; Monseigneur accueillit ensuite un bon nombre de fidèles qui vinrent baiser l'anneau pastoral et demander la bénédiction de l'évê-

que, et nous laissâmes de bonne heure Naplouse, pour nous diriger du côté de Sébaste.

Traversant de prime abord une riche vallée très bien cultivée, plantée d'arbres fruitiers, et sillonnée en tous sens par des cours d'eau qui font jouer plusieurs moulins, nous apercevions de distance en distance, sur le penchant des montagnes, des villages d'une belle apparence, et dont l'aspect donnait, à tout ce paysage, une physionomie des plus agréables.

VIII

SÉBASTE.

C'est par une route dont la beauté ne se démentit pas un instant, que nous atteignîmes Sébaste vers les onze heures.

A notre approche, les cris de *backchiche* se firent entendre, et bien vite nous fûmes entourés de femmes et d'enfants, qui nous firent impitoyablement cortège, jusqu'à l'endroit où nous nous arrêtâmes, sur l'emplacement de l'ancienne cité de Sébaste.

Sébaste s'appelait Soméron, quand Josué la détruisit et en fit périr le roi.

Omri, le sixième des rois d'Israël, après avoir règné six ans à Tirzah, acheta la montagne de Chéméron, de Chémer, à qui elle appartenait, et y bâtit une ville, à laquelle il donna le nom de Chéméron, du nom du propriétaire de la montagne. Samarie (Chéméron) devint la capitale des dix tribus. Achab éleva à Samarie un temple et un autel en l'honneur de Baal, et ce sanctuaire fut entouré d'un bois sacré. Le temple fut abattu plus tard par Jéhu, qui fit massacrer toute la postérité d'Achab.

En 110 avant Jésus-Christ, Jean Hyrcan détruisit la ville de fond en comble; elle fut rebâtie par Gabinius, et restaurée par Hérode-le-Grand, qui l'environna d'une muraille, et y établit six mille colons. La cité reçut alors le nom de Sébaste.

A l'avènement du christianisme, le diacre Philippe alla prêcher l'Evangile en ce lieu, comme en font foi les actes des Apôtres, et Pierre et Jean vinrent imposer les mains, à ceux que le diacre avait convertis et baptisés. Or

Simon le Magicien, baptisé aussi par Philippe, voulut acheter des apôtres, le pouvoir de donner le Saint-Esprit. Mais Pierre lui dit: "Que ton argent soit avec toi en perdition, parce que tu as estimé que le don de Dieu peut s'acquérir à prix d'argent."

Sébaste devint bientôt une ville épiscopale, et nous voyons plusieurs de ses évêques assister à divers conciles. L'évêché y fut rétabli par les croisés, après avoir cessé d'exister pendant les invasions perses et mahométanes.

Aujourd'hui, Sébaste, l'ancienne Samarie, n'est qu'un insignifiant village dont les pauvres maisonnettes, bâties avec les débris des anciens monuments, sont occupées par trois cents habitants, musulmans fanatiques, dont le vol est une des habitudes les plus enracinées.

A Sébaste, nous vîmes beaucoup de ruines qui jonchent le sol; entre autres celles d'un temple idolâtre, bâti par Hérode-le-Grand, et dédié à Auguste; des lignes entières de colonnes et de grosses pierres, pauvres reliques de la magnificence royale; les restes de deux tours, qui flanquaient probablement la porte de la

ville devant laquelle, Achab et Josaphat, assis chacun sur un trône, consultaient les prophètes, et principalement ceux de Baal.

Plus intéressantes encore sont les ruines grandioses de l'église saint Jean-Baptiste, bâtie par les croisés sur les débris d'une autre, qui existait au quatrième siècle. Au milieu de ces ruines est le caveau sépulcral du glorieux précurseur ; il est de petite dimension et surmonté d'une coupole blanchie ; il renferme trois fours à cercueil, dont le premier à gauche, fut la couche funèbre du prophète Elisée ; le suivant servit à la sépulture du prophète Abdias, et le troisième, celui de droite, est proprement le lit mortuaire de saint Jean-Baptiste. Tout ceci, bien entendu, ne repose que sur de simples traditions locales, l'Evangile contenant ces seuls mots, au sujet de la sépulture de Jean : « Ses disciples emportèrent son corps et l'ensevelirent. » Mais, ici comme au sépulcre du Sauveur, la profanation de l'impiété à providentiellement consacré le souvenir d'un endroit que l'enfer s'attachait à souiller, et Julien l'Apostat, en violant le tombeau de

Jean-Baptiste, reconnaissait par le fait que le corps du précurseur reposait à Sébaste. Des religieux, venus pour vénérer les reliques de saint Jean, se mêlèrent aux profanateurs qu'ils trouvèrent occupés à jeter au loin les ossements, et réussirent à recueillir quelques-uns de ces précieux restes, qui furent envoyés à saint Athanase.

C'est à Ain-Jéba que le frère Liévin avait fixé la fin de cette étape ; nous y arrivâmes à midi, après avoir passé le village de Borka dont les habitants, méchants et fanatiques, nous accablèrent de cris et d'insultes.

Pendant que nous étions à nous reposer à Ain-Jéba, assis sur le gazon, auprès de la source solitaire, passèrent près de nous deux vieillards mahométans, qui s'arrêtèrent un instant, pour nous considérer avec dédain, puis continuèrent leur marche nonchalante : ces deux spectres, coiffés du turban vert, enveloppés d'un manteau blanc que leurs bras croisés retenaient sur leur poitrine, la tête d'une rigidité inflexible, et le regard tourné vers le ciel, auraient pu poser pour Mahomet recevant les inspirations

de Gabriel, et les communiquant à son plus fidèle disciple.

Nous entendîmes aussi les cris et les acclamations d'une multitude considérable, réunie dans un bosquet voisin.

Francis, à son retour du village, où nous l'avions envoyé faire de petites emplettes, nous dit que c'était une noce à laquelle presque tous les habitants prenaient part, s'amusant à décharger leurs mousquets, à exécuter des danses, à faire des jeux et à chanter.

IX

BÉTHULIE, DJÉNINE.

La plaine de Sanour nous séparait de Djénine, où nous devions passer la prochaine nuit, et dans l'intention de gagner du temps, au lieu de prendre le chemin des montagnes qui enceignent la plaine, nous allâmes en ligne droite ; malheureusement, les pluies avaient défoncé le sol ; les mulets, chargés de bagage, enfoncèrent d'abord, puis furent plus d'une fois

entraînés par le poids qu'ils portaient, de sorte qu'il fallut à plusieurs reprises les relever et assujettir à nouveau les colis sur leur dos ; nos moukres renoncèrent à nous accompagner et prirent la côte, tandis que nous persistâmes dans la même direction, non sans faire, plusieurs fois, des chutes tout à fait désagréables.

Sanour, qui donne son nom à la plaine qui l'entoure, est l'ancienne Béthulie rendue si célèbre par l'exploit de Judith. Cette femme héroïque, qui trancha la tête d'Holopherne, fut inhumée dans sa ville natale, près de son époux Manacès, mort d'un coup de soleil.

Située au plus haut sommet d'une colline rocheuse, de forme circulaire, isolée de trois côtés, et s'élevant par étages successifs, cette ville était bien faite pour résister longtemps au siége le plus habile ; les flancs de la colline, qui servent d'assiette à la place forte, sont percés de citernes ; les rues de la ville sont étroites et sales ; une muraille, flanquée de plusieurs tours, protège la population qui se compose de deux mille habitants.

Sans les chemins boueux et défoncés, et

dont l'état pitoyable nous força souvent à descendre de nos chevaux, le trajet à travers la plaine de Sanour eut été charmant à cause des paysages très variés qui se succédaient sous nos yeux : les villages échelonnés sur la pente des collines voisines ; les pâtres conduisant leurs troupeaux ; les agriculteurs travaillant leurs champs d'une manière antique et toute primitive, faisant tirer par des ânes, une charrue de bois dont la forme grossière a comme tout le reste, résisté à tout progrès et toute amélioration.

Enfin nous atteignîmes Djénine au coucher du soleil, et le drogman se mit aussitôt en frais de nous procurer un logis ; pendant ce temps nous restâmes à l'entrée du village, n'osant nous confier à personne dans ce pays de mécréants. Francis revint bientôt nous annoncer qu'il avait loué une maison, et nous invita à le suivre ; tout le monde dût déloger de l'habitation turque qui nous fut assignée, et ce n'est qu'après avoir vu défiler une dizaine de personnes qui composaient la maisonnée, que nous entrâmes dans notre nouvelle demeure ; nous

fûmes installés au deuxième étage d'une vieille mâsure, construite en pierre, sur le plan des maisons turques en général ; plan bien simple, puisque nous n'avions qu'une seule chambre, et que la porte qui en permettait l'entrée, servait à la fois de fenêtre et de cheminée ; la pièce elle-même, dépourvue de tout meuble, se trouvait être notre dortoir, aussi bien que notre cuisine et notre salle à manger, et les pierres du pavé formèrent notre table, nos chaises, et nos lits. Tout cela n'était pas très attrayant pour des voyageurs qui venaient de passer près de douze heures à cheval ; mais on ne saurait être difficile en ce pays sauvage, après une journée de fatigue, et nous nous accomodâmes au mieux de notre palais, malgré son dénument, malgré même de hideux et voraces insectes qui l'habitaient et nous tinrent fidèlement compagnie, tout le temps de notre séjour dans cette affreuse maison.

Notre Seigneur a dû traverser souvent la ville qui porte aujourd'hui le nom de Djénine, et qui de son temps s'appelait Engannim ; c'est là même, que, d'après la tradition générale-

ment reçue, il guérit les dix lépreux, dont un seul, se voyant purifié, revint sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix, et rendant grâces à Jésus. Le Sauveur lui dit : "Levez-vous, votre foi vous à sauvé."

Il y avait autrefois une église, remontant aux premiers siècles de notre ère, et dont on ne connaît même plus l'emplacement ; il est probable, cependant, qu'elle marquait le lieu où Jésus avait accompli la guérison miraculeuse des lèpreux.

A part deux familles, toute la population, de près de trois mille âmes, est musulmane.

X

PLAINE D'ESDRÉLON.

La plaine d'Esdrelon que nous traversâmes le lendemain, commence à Djénine et s'étend vers le nord jusqu'au pied du Thabor ; elle a douze lieues de long sur cinq de large ; du côté nord-ouest elle se termine à la Médi-

terranée ; les prolongations de l'est sont entre la montagne de Gelboé, célèbre par la mort de Saül et de ses trois fils, l'Hermon, et le Thabor, dont nous donnons plus loin la description ; cette plaine, de forme triangulaire et gracieusement ondulée, est la plus belle et la plus fertile de toute la Palestine, et les montagnes environnantes sont, comme elle, riches en souvenirs de l'histoire des Hébreux.

Une des localités les plus célèbres est Jézraël, appelée aujourd'hui Zéraïn, et située à dix milles au nord de Djénine.

Sous le règne d'Achab, Jézraël acquit une assez grande importance, ce prince s'y étant construit un palais. Or Naboth y avait une vigne qu'il refusa de vendre ; Jézabel, femme d'Achab, le fit lapider comme blasphèmateur. La reine cruelle reçut bientôt son châtiment en cette même ville de Jéraël : ayant été précipitée d'une fenêtre, elle fut foulée aux pieds des chevaux et dévorée par les chiens.

La source appelée Ain-Djaloud, où s'accomplit un des épisodes les plus glorieux de l'histoire du peuple hébreu, est au nord-est de

Zéraïn. Le peuple étant venu en un lieu où il y avait des eaux, le Seigneur dit à Gédéon : " Mettez d'un côté ceux qui auront pris de l'eau avec la langue, comme les chiens ont accoutumé de boire ; et mettez de l'autre ceux qui auront mis les genoux en terre, pour boire de l'eau. " Il s'en trouva trois cents qui, prenant l'eau avec la main, la portèrent à leur bouche ; mais tout le reste du peuple avait mis les genoux en terre pour boire. Alors le Seigneur dit à Gédéon : " Ce sera par les trois cents hommes qui ont bu l'eau avec la langue, que je vous délivrerai, et que je ferai tomber Madian : que tout le reste du peuple retourne chez soi.... "

Sunam, ville de la tribu d'Issachar, au pied sud-ouest du petit Hermon, ne renferme aujourd'hui que quatre cents habitants, tous mahométans.

Les Philistins y campèrent avant la bataille de Gelboé. Elisée y reçut l'hospitalité dans la maison d'une pieuse femme dont il ressuscita le fils ; on montre encore l'endroit où s'accomplit ce miracle.

Naïm, ce nom qui rappelle un des faits les plus touchants de la vie du Sauveur, désigne aujourd'hui un groupe de maisons habitées par une centaine d'individus, à la mine sauvage et défiante. Près de ce pauvre village, est indiqué le lieu du miracle opéré par Jésus, en faveur d'une malheureuse veuve, dont on portait en terre le fils unique. Lorsque le Seigneur eût vu la désolation de cette mère, il fut touché de pitié, et lui dit : "Ne pleurez point :" Alors il s'approcha, toucha le cercueil, et il dit : "Jeune homme, je te commande, lève-toi." Et celui qui était mort se mit sur son séant, et commença à parler ; et Jésus le rendit à sa mère...

Une église fut élevée jadis en cet endroit ; le musulmans s'en emparèrent pour la convertir en mosquée, et elle est aujourd'hui en ruines...

Endor, sur une hauteur est mentionnée dans les psaumes de David, à propos de la défaite de Sisara, sur les bords du Cison.

Saül alla consulter la pythonisse d'Endor, avant d'engager la bataille contre les Philistins ;

les faits les
eur, désigne
habitées par
e sauvage et
est indiqué
s, en faveur
portait en
gneur eût vu
touché de
nt:" Alors
, et il dit:
ève-toi." Et
on séant, et
rendit à sa

cet endroit;
our la con-
ourd'hui en

ionnée dans
e la défaite

se d'Endor,
s Philistins;

LA BASILIQUE DE L'ANNONCIATION.

la p
qui
C
Tha
L
reste
où
hom
son s
tête,

Enf
une do
jetés c
et cett
la colli
gaieme
engage
vue de

la prophétesse fit apparaître l'ombre de Samuel, qui prédit à Saül sa défaite et sa mort.

Cette localité est à quatre milles, au sud du Thabor.

Les bords du torrent du Cison, qui nous restent à franchir, furent le champ de bataille où Débora et Barac, à la tête de dix mille hommes, défirent Sisara, que Jahel tua pendant son sommeil, en lui enfonçant un clou dans la tête.

XI

NAZARETH.

Enfin le douze janvier, au coucher du soleil, une douce brise apportait jusqu'à nous les échos jetés dans les airs par les cloches de Nazareth, et cette petite ville se dessinait elle-même, avec la colline en amphithéâtre qu'elle couronne si gaiement ; abandonnant la plaine, nous nous engageons dans un défilé où nous perdons la vue de la cité de Marie, laquelle nous apparait

de nouveau quelques instants après, avec son sanctuaire de la Visitation, qui se détache admirablement sur le reste du panorama. Encore un quart d'heure de marche, et nous allons demander l'hospitalité aux PP. Franciscains, dont le couvent est tout à côté de la sainte maison.

Nazareth paraît peu connue aux siècles qui précédèrent la venue de Notre Seigneur, et c'est le mystère de l'incarnation du Verbe qui a fait toute sa gloire.

La demeure de la sainte famille servit sans doute d'église dans les premiers siècles, et attira dans la ville une foule de pèlerins, dont le concours fit, pendant longtemps, la richesse et la prospérité de cette partie du pays.

Mais les barbares n'eurent pas, pour la cité sainte de Galilée, un respect qu'ils avaient refusé aux autres sanctuaires de Palestine, et que demandait la sublimité des mystères accomplis à Nazareth.

Aussi, à l'époque des croisades, les chrétiens la trouvèrent-ils dans un état de dévastation affreuse, et s'empressèrent-ils de lui rendre

autant que possible, le prestige et l'honneur qui lui était si justement dus.

Un archevêque y fut même installé, et cinq de ses successeurs purent s'asseoir sur le siège métropolitain de Nazareth.

1187 fut inexorable, et la ville tomba au pouvoir de Saladin ; les musulmans l'occupèrent longtemps ; puis des hordes de barbares la brûlèrent au milieu du treizième siècle, et quelques années plus tard, Edouard d'Angleterre vint en expulser les disciples du coran, jusqu'à extermination complète.

Bonaparte arriva à Nazareth en 1799, et visita la grotte de l'Annonciation.

En 1860, grâce au chef bédouin Akil-Agha, les chrétiens de Nazareth échappèrent aux horreurs du massacre, qui avait plongé dans le sang, Damas et le Liban tout entier.

D'un aspect assez réjoui, quand on l'aperçoit de la plaine d'Esdrelon, Nazareth n'offre aucun charme par son intérieur et ses rues qui, comme dans toutes les autres villes, sont en pente raide, étroites, souvent tortueuses, malpropres, et bordées de maisons insignifiantes.

La population catholique, comprenant les ramifications latine, grecque unie et maronite, est d'environ deux mille âmes ; il y a deux mille musulmans, à peu près le même nombre de schismatiques, et une quarantaine de protestants de je ne sais quelle dénomination.

La paroisse latine est desservie par les religieux de saint François ; les autres rites ont leurs prêtres respectifs. Il y a des écoles catholiques ; celle des garçons est dirigée par les franciscains eux-mêmes ; les dames de Nazareth enseignent aux filles, et soutiennent un orphelinat.

Nous visitâmes, le soir même de notre arrivée, le principal sanctuaire de Nazareth, celui où le *Verbe s'est fait chair*, la maison bénie dans laquelle Jésus passa la plus grande partie des trente premières années de sa vie.

La maison de la sainte famille se composait de deux parties, dont l'une était un enfoncement dans le flanc de la colline, l'autre, bâtie de main d'homme, avait été adossée et unie à la grotte préexistante, de manière à former avec elle une même demeure, partagée en deux

chambres de dimensions à peu près égales, et communiquant entre elles par une assez large baie.

On croit généralement que, lors de l'Annonciation, l'ange apparut dans l'une de ces deux pièces, et que Marie se trouvait dans l'autre, sans que la tradition détermine, d'une manière plus précise, la place occupée respectivement par Gabriel et la divine Vierge.

La sainte maison de Nazareth, témoin des divines opérations du Saint-Esprit dans le cœur de Marie, et que Jésus, sa Mère et Joseph sanctifièrent par un long séjour, fut comme je l'ai dit plus haut, transformée de bonne heure en église, et les pèlerins y affluèrent à tous les siècles, suivant la facilité qu'ils pouvaient avoir de la visiter et d'y prier.

Sainte Paule, au quatrième siècle, saint Antonin au sixième, saint François d'Assise, en 1219, et saint Louis, roi, en 1252, comptent parmi les plus illustres des saints pèlerins qui vinrent se prosterner sur les dalles sacrées de ce sanctuaire, ou sur les décombres dont l'avaient couvert les barbares. Mais voici que vers la fin

du treizième siècle, un événement extraordinaire se produisit à Nazareth : le 10 mai 1291, en effet, cette partie de la sainte maison que les hommes avaient construite, pour l'ajouter à la grotte naturelle, disparut, et fut emportée par des anges à travers les airs, d'abord en Dalmatie, où elle resta trois ans, puis, sur les rives opposées de l'Adriatique, dans la marche d'Ancône ; cette station ne devait pas être la dernière puisque, huit mois après son apparition en Italie, la sainte maison de Marie quittait le bosquet, au milieu duquel les anges l'avaient pieusement placée, et était portée définitivement un mille plus loin, à l'endroit qui s'appelle Lorette, et où la maison de la sainte Vierge porte le nom de Sainte Maison de Lorette.

La demeure de Marie se trouve donc aujourd'hui, partie à Nazareth, où est restée la chambre creusée sous le rocher, et que la sainte famille habitait réellement, et partie à Lorette, en Italie, où les anges déposèrent, après plusieurs années de pérégrination, la pièce ajoutée par la main de l'homme, à l'appartement primitif.

Comme chacune de ces deux parties était occupée par Marie ou le Messager céleste, au moment de l'incarnation du Verbe, il est juste de vénérer le sanctuaire de l'Annonciation et à Nazareth et à Lorette, puisque, à ces deux endroits, se trouve vraiment la maison dans laquelle s'accomplirent ces sublimes mystères.

La demeure de la sainte famille subit, naturellement, toutes les vicissitudes de la ville même de Nazareth.

Par les soins de Constantin, une belle basilique entoura d'abord le sanctuaire de l'Annonciation. Bien des fois exposée à la profanation de la part des infidèles, cette église fut pillée, saccagée, mais non détruite, à l'époque du siège de Jérusalem par les premiers croisés, et ce n'est qu'en 1263 qu'elle fut renversée.

Les franciscains, qui vinrent en 1300 s'établir à Nazareth, ne purent cependant s'y fixer définitivement que trois siècles plus tard, époque à laquelle le Rme Custode obtint l'autorisation de bâtir une autre église, sur le lieu de l'annonciation.

Les travaux de déblaiement amenèrent la

découverte, sous les ruines de l'ancienne église, des fondations de la partie de la maison qui se trouve aujourd'hui à Lorette.

Un nouveau temple s'éleva sur ces ruines et ces fondements, et les bédouins le saccagèrent et brûlèrent en 1638. Il fut aussitôt remplacé par une humble chapelle qui subsista jusqu'en 1730. A cette date remonte la basilique actuelle, que le gouvernement d'alors permit aux franciscains de construire, en fixant comme délai, un temps trop court pour laisser mettre à découvert, les pierres qui avaient servi d'assise à la demeure de Marie ; il fallut édifier sur des décombres, ce qui eut pour résultat une différence de niveau assez notable, entre le pavé de l'église et celui de la chambre naturelle.

Notre première pensée en arrivant à Nazareth, fut d'aller nous prosterner dans ce sanctuaire de l'annonciation, et d'y répéter les prières de la salutation angélique. Le lendemain matin, chacun de nous s'accorda la jouissance bien grande d'offrir le saint sacrifice, sur le lieu même de l'incarnation du Verbe dans le sein de la Vierge Marie.

La partie supérieure de l'église est divisée en trois nefs, séparées par des piliers carrés ; un escalier de quinze marches descend du milieu de l'église, à la chapelle de l'Ange, où se voient deux autels dédiés respectivement à saint Joachim et sainte Anne, et à l'archange Gabriel ; cette chapelle de l'Ange couvre l'emplacement de la maison ajoutée par la main de l'homme. De la chapelle de l'Ange, on descend, par deux autres degrés, dans la grotte naturelle, qui porte le nom de l'Annonciation. L'autel principal y est dédié au mystère de l'Incarnation du Verbe, que nous rappellent ces mots incrustés dans le marbre :

Hîc Verbum caro factum est.

En arrière de cet autel, dans une autre grotte formant une chapelle obscure, est un quatrième autel, adossé à celui de l'Annonciation, et portant le nom de saint Joseph.

Les dimensions de la chapelle de l'Ange sont de vingt-quatre pieds, sur un peu moins de neuf. Quant à la sainte grotte, elle mesure à peu près dix-huit pieds de long sur six de large, et est entièrement creusée dans le rocher.

Enfin, une autre excavation naturelle, plus reculée encore que la chapelle de saint Joseph, est appelée par plusieurs auteurs Cuisine de la sainte Vierge, sans qu'on puisse établir cependant, qu'elle ait fait partie de la demeure de Marie.

Au-dessus de la crypte, dont je viens de donner une description sommaire, est le chœur des religieux, communiquant avec les nefs de l'église supérieure par deux escaliers latéraux ; les religieux s'y réunissent pour chanter leurs offices de chaque jour.

La basilique, comme on le voit, n'est remarquable ni par ses proportions grandioses, ni par la richesse des ornements qui la décorent ; mais, appartenant exclusivement aux catholiques, représentés par les pieux franciscains, elle est entretenue avec un soin minutieux, dans la plus grande décence et la plus parfaite propreté, ce qui fait un contraste avec la plupart des autres sanctuaires de la Terre-Sainte.

Dans la ville de Nazareth, outre le sanctuaire de l'Annonciation, nous visitâmes encore la fontaine de la sainte Vierge, que recouvre un

petit monument pourvu de trois robinets, et à laquelle la mère de Jésus venait puiser l'eau pour les besoins du ménage.

La source qui alimente cette fontaine, est renfermée dans une petite église schismatique située à quelques pas.

Une pauvre chapelle, remplaçant une vaste église que les premiers chrétiens y avaient d'abord construite, s'élève sur le lieu de l'atelier de saint Joseph, où l'enfant Jésus venait donner à son père nourricier les consolations de sa divine présence, et même l'aide que lui permettaient les forces de son jeune âge.

Dans une autre chapelle, qui appartient aux franciscains, est un énorme bloc de pierre grossièrement aplani, et désigné sous le nom de table du Christ, *Mensa Christi :* on croit que Notre Seigneur y prit plusieurs repas avec ses disciples, avant et après sa résurrection.

Les grecs catholiques ont leur église paroissiale, bâtie à l'endroit où, du temps de Notre Seigneur, existait une synagogue : Jésus y entra un jour du sabbat, et se leva pour lire. On lui donna le livre du prophète Isaïe ; et

l'ayant déroulé, il lut le passage où il était écrit : " L'Esprit du Seigneur est sur moi ; c'est pourquoi il m'a consacré par son onction et m'a envoyé pour évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé..... " Ayant replié le livre, il le rendit au ministre, et s'assit. Et tous dans la synagogue avaient les yeux attachés sur lui. Or, il commença à leur dire : " C'est aujourd'hui que cette écriture que vous venez d'entendre est accomplie. " Et tous lui rendaient témoignage, et admirant les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche, ils disaient : " N'est-ce pas là le fils de Joseph ? " Alors il leur dit : " Assurément vous m'appliquerez ce proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même, et me direz : ces grandes choses faites à Capharnaüm et dont nous avons ouï parler, fais-les ici dans ta patrie. " Et il ajouta : En vérité je vous dis qu'aucun prophète n'est accueilli dans sa patrie..... " Entendant ces paroles, ils furent tous remplis de colère dans la synagogue. C'est pourquoi ils se levèrent, le poussèrent hors de la ville, et le menèrent au sommet du mont sur lequel leur ville était bâtie, pour l'en précipiter. Mais Jésus passant au milieu d'eux,

s'en allait. Et il descendit à Capharnaüm, ville de Galilée, et là il enseignait aux jours du sabbat...

D'après la tradition, Marie fut présente à ce soulèvement des Nazaréens contre son Fils, et chercha même à suivre Jésus, jusqu'au lieu d'où la foule cruelle voulait le précipiter ; mais elle dut s'arrêter au milieu du chemin, épuisée par la fatigue et la douleur ; sur la colline qui fut témoin des angoisses de Marie, et que l'on visite, au sud de la ville, une église exista longtemps sous le nom de *S. Maria del Timor*, ou Notre-Dame de l'Effroi ; il y avait aussi un couvent de bénédictines. On ne voit plus rien de ces monuments.

La montagne d'où les Nazaréens voulurent précipiter Notre Seigneur, est encore plus loin, vers le sud.

Elle domine la ville, et est bordée de rochers affreux ; de la plus haute plate-forme, qui est le lieu même du précipice, le regard plonge dans un abîme effrayant, et presque vertical. On arrive à ce plateau par un sentier serpentant à travers les roches hérissées de petits arbustes rabougris.

CHAPITRE VIII

Voyage a Tiberiade.

I

LE THABOR.

Après une journée entière de repos et de douces émotions à Nazareth, nous partîmes, le 14, avant le lever du soleil pour commencer l'excursion de Tibériade, nous dirigeant d'abord vers le mont Thabor, où nous désirions dire la messe sur le lieu de la Transfiguration.

L'Evangile nous apprend que, pour réaliser une promesse qu'il avait faite à ses apôtres, de leur laisser voir un échantillon de la gloire, et

de la majesté du Fils de l'Homme dans son royaume, Notre Seigneur prit un jour avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les conduisit *à l'écart*, sur une *haute montagne*.

Aucun endroit de la Terre-Sainte ne répond mieux, à ces deux traits distinctifs, que le mont Thabor, désigné par la tradition chrétienne comme ayant été le théâtre de la transfiguration du Sauveur.

Situé entre Nazareth, où le Fils de Dieu avait consenti aux abaissements de l'incarnation, et la mer de Galilée, sur les bords de laquelle Notre Seigneur passa une partie notable de sa vie apostolique, il s'élève majestueusement au-dessus d'une immense plaine, celle d'Esdrelon, rendue célèbre par l'héroïque courage de Judith, salut de Béthulie.

Isolé de tous cotés, il ne tient que par un peu de sa base à la chaine du Carmel, qu'il domine de beaucoup. Son sommet est à mille sept cent cinquante-cinq pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée, et pas moins de deux mille trois cent quatre-vingt pieds plus élevé que le lac de Tibériade, de sorte que du

haut du Thabor, on jouit de la vue d'un des plus magnifiques panoramas, qu'il soit donné de contempler.

Au nord, c'est le grand Hermon, couvert de neige, la plaine d'Hattine, et quelques villages ; à l'est, le lac de Tibériade, la ville du même nom, le Jourdain, Endor, etc. Au sud, Naïm, le Cison, le champ de bataille qui vit la défaite de Sisara, et au loin les montagnes de la Samarie. A l'ouest, la chaine du Carmel et la mer.

La forme du Thabor est celle d'un pain de sucre, d'un cône tronqué, ou mieux encore, d'un dôme, assez régulier dans ses contours, ce qui l'a fait comparer au ciel par plusieurs écrivains.

Ses flancs arrondis sont couverts d'une riche verdure, d'arbres et d'arbustes de toutes sortes, au milieu desquels se cache une infinité d'animaux sauvages. La circonférence de la montagne, à sa base, est de trois lieues.

La route par laquelle on arrive au sommet est assez douce et serpente en zigzags à travers le fourré ; en une heure on la gravit aisément, partie à cheval, partie à pied.

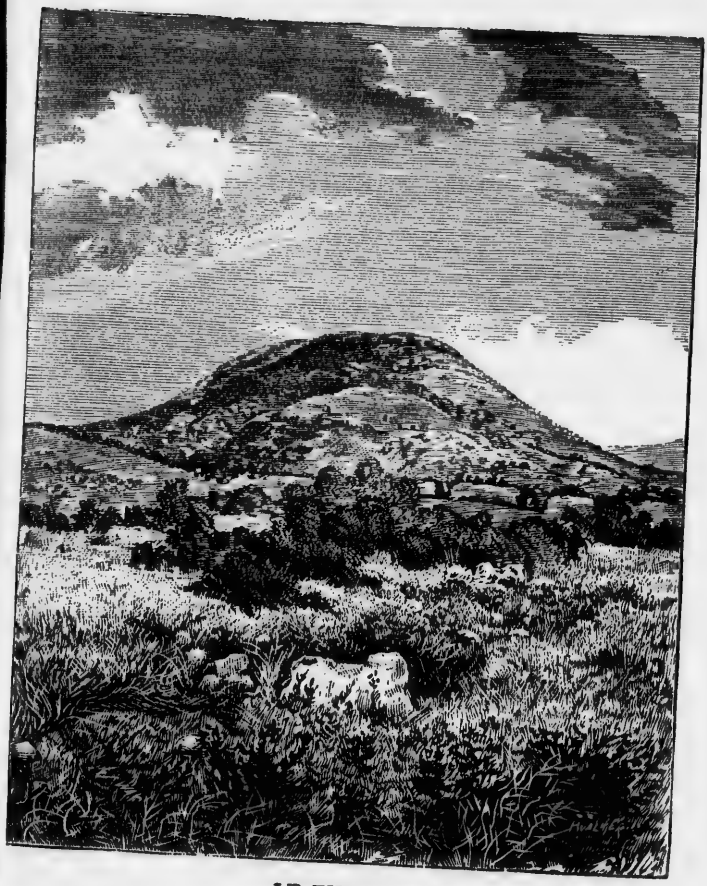
ue d'un des
il soit donné

, couvert de
ques villages ;
e du même
sud, Naïm,
vit la défaite
de la Sa-
armel et la

un pain de
eux encore,
s contours,
ar plusieurs

d'une riche
outes sortes,
nité d'ani-
de la mon-

au sommet
ags à tra-
gravit aisé-



LE THABOR.

rie
ap
ess
ent
ma
est
le
d'a
mai
cair
reço
L
les
com
serv
figur
entre
qu'u
de J
avan
Sisar
et Sa
Gédé

Au pied nord-ouest, est le village de Dabourieh ; c'est l'endroit ou s'arrêtèrent ceux des apôtres qui, pendant l'absence du Sauveur, essayèrent de guérir un pauvre malheureux enfant, tourmenté par le démon.

Le plateau supérieur de la montagne, formant une superficie d'à peu près huit cents pas, est couvert de ruines grandioses, qui rappellent le souvenir des sanctuaires et des couvents d'autrefois, et au milieu desquelles s'élèvent la maison et l'humble chapelle des PP. Franciscains ; ces religieux gardent le Thabor, et y reçoivent les pèlerins.

Le Thabor est plusieurs fois mentionné dans les anciennes Ecritures ; outre que certains commentateurs lui attribuent l'honneur d'avoir servi de retraite au roi de Salem, Melchisedech, figure du Christ, on voit qu'il faisait la limite entre les tribus d'Issachar et de Zabulon, qu'une ville existait sur son plateau au temps de Josué, et que Barac y rassembla ses troupes avant de descendre au Cison pour combattre Sisara ; plus tard, deux chefs madianites, Zebé et Salmana, y firent périr les deux frères de Gédéon.

Jérémie dit que " Nabuchodonosor, à sa venue, paraîtra comme le Thabor entre les montagnes " ; et David, dans ses psaumes, prononce ces autres paroles prophétiques : " Le Thabor et l'Hermon feront retentir leur joie, par les louanges de votre nom. "

Il est probable qu'au troisième siècle avant Jésus-Christ, il y avait encore une ville sur la montagne, et qu'Antiochus-le-Grand s'en empara par ruse.

Cette ville dut disparaître complètement peu de temps avant la venue du Sauveur, car, selon toute apparence, le haut de la montagne était absolument désert, quand Notre Seigneur y monta avec ses trois apôtres pour les rendre témoins de sa gloire : c'est alors que ses vêtements devinrent blancs comme la neige et tout resplendissants. Et Elie leur apparut avec Moïse ; et ils s'entretenaient avec Jésus. Alors, Pierre dit à Jésus : " Maître, il nous est bon d'être ici. Faisons trois tentes : une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie... " Et il se fit une nuée qui les couvrit de son ombre ; et il vint de la nuée une voix disant : " Celui-ci est mon Fils bien aimé ; écoutez-le...

Plus tard, c'est-à-dire vers l'an 70 de notre ère, les Juifs se fortifièrent sur le Thabor, contre les armées de Vespasien. Mais, attirés dans la plaine par une fuite simulée, et cédant à la violence de l'attaque, ils ne purent regagner les hauteurs, et furent tous tués, ou faits prisonniers.

Dès les premiers siècles du christianisme, il y eut, sur le Thabor, une chapelle commémorative de la Transfiguration, et un lieu d'asile pour les pèlerins.

Sainte Hélène y vint en 326. Cette pieuse reine, non contente de faire construire une église et un couvent, laissa de fortes sommes pour l'entretien des personnes qui se voueraient à rester constamment sur cette montagne si vénérable.

Le pèlerinage de sainte Paule au Thabor, vers la fin du quatrième siècle, nous est raconté par saint Jérôme.

Le sixième siècle vit gravir la montagne sainte à saint Antonin. A cette époque il y avait déjà trois églises dédiées, l'une au Sauveur transfiguré, l'autre à Moïse, et la troisième à Elie.

Chosroès, qui vint quelque temps après mettre tout à feu et à sang dans la Palestine, n'épargna pas la montagne de la transfiguration, que ses soldats ravagèrent complètement. Les croisés élevèrent un nouveau couvent pour des moines bénédictins, qui furent eux-mêmes massacrés par les Sarrazins en 1113.

Depuis cette époque, on voit le mont Thabor, occupé tour à tour par les musulmans et les chrétiens, et finalement dévasté et rendu complètement désert en 1203, par Bibars.

Ce lieu auguste et sacré, qui, après avoir servi de piédestal à la gloire du Très-Haut, avait vu accourir tant de pieux pèlerins depuis les apôtres et sainte Hélène, jusqu'au glorieux saint Louis, devint, pendant de longues années, le repaire des bêtes fauves.

Cependant, au commencement du quatorzième siècle, les franciscains, établis à Nazareth, gravirent le Thabor qu'ils entreprirent de déblayer, et bientôt ils eurent sur la montagne une chapelle et un couvent, entourés d'un mur en pierre, pour se protéger contre les bêtes de la forêt et les bédouins du désert.

Le Thabor demeura en cet état jusqu'en 1873, où les travaux de déblaiement et de reconstruction furent repris avec ardeur, et bientôt, il faut l'espérer, le pèlerin pourra voir, réédifiés sur les endroits traditionnels, les trois sanctuaires à Jésus transfiguré, à Moïse et à Elie, suivant la parole de Pierre : *Faciamus hic tria tabernacula , tibiunum, Moysi unum, et Eliæ unum.*

Outre l'établissement franciscain et les ruines, récemment découvertes, de l'église constantinienne de la Transfiguration, il y a sur le Thabor un temple schismatique, remontant probablement au sixième siècle, et qui était à cette époque dédié à Moïse, ou au prophète Elie.

La matinée se passa à parcourir en tous sens le plateau du Thabor ; comme aux disciples, il nous semblait que nous étions si bien sur cette montagne bénie, que nous y aurions volontiers fixé notre séjour ; c'est à regret que nous quittâmes le théâtre de la transfiguration pour continuer du côté de l'est, vers Génésareth,

II

TIBÉRIADE.

Il nous fallut cinq heures de marche, pour descendre du Thabor à la mer de Galilée.

La ville de Tibériade, où nous arrêtâmes à l'hospice franciscain, fut fondée, l'an dix-sept avant Jésus-Christ, par Hérode Antipas, qui lui donna le nom de son protecteur Tibère, et en fit la capitale de la Tétrarchie.

Flavius Josephe, lors du soulèvement des Juifs, s'en empara avec sept soldats et deux cent trente barques vides, le suivant à une certaine distance, et que les assiégés croyaient remplies de combattants. Clitus, le chef des rebelles, fut condamné à se couper lui-même le poignet.

Après la ruine de Jérusalem, Tibériade devint une des villes de refuge de la nation juive, et même le siège du Sanhédrin, ce qui fit que les Juifs la considérèrent longtemps comme une seconde Jérusalem,

La première église catholique y fut bâtie au quatrième siècle, par un converti du nom de Joseph, qui en obtint la permission de Constantin.

Tibériade eut un évêque au cinquième siècle, et les monuments chrétiens s'y multiplièrent sans doute à cette époque. Mais Chosroès et Omar brûlèrent cette ville qui resta comme ensevelie sous les cendres, jusqu'à l'époque du royaume latin. Tancrède en fit la capitale de la Galilée, et Rome l'érigea de nouveau en évêché. En 1167, un tremblement de terre renverse la ville. Le comte de Tripoli la relève, la fortifie, et Saladin l'assiège en 1187.

La bataille de Hattine décida du sort de Tibériade, qui dut être remise aux musulmans. Elle subit dans la suite bien des péripéties qui la firent passer successivement sous la domination de la croix et du croissant ; elle fut même occupée par les Français, à la fin du dernier siècle, et en 1833, Ibrahim Pacha en devenait le maître et en refaisait les forteresses.

De nos jours, Tibériade, assise sur le bord du lac, et située quelque peu au nord de la

ville hérodienne, a une population formée en grande majorité par des juifs, qui sont au nombre de près de trois mille ; il y a huit cents musulmans, dix catholiques latins et trois cent cinquante grecs unis.

Les franciscains ont une église et un hospice, où ils accueillent les pèlerins, donnant la préférence aux pauvres.

L'église s'élève à l'endroit où Jésus-Christ, selon qu'il est rapporté au ch. XXI de saint Jean, dit à Simon Pierre : "Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?" il lui répondit : "Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime." Jésus lui dit : "Pais mes agneaux." Il lui dit de nouveau : "Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ?" Il lui répondit : "Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime." Jésus lui dit : "Pais mes agneaux." Il lui dit une troisième fois : "Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ?" Pierre fut contristé qu'il lui eût dit une troisième fois, m'aimes-tu ? et il lui répondit : "Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez que je vous aime." Jésus lui dit : "Pais mes brebis. En vérité, en vérité, je te le dis :

Quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais. Mais quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et un autre te ceindra et te conduira où tu ne voudra pas." Or il dit cela, indiquant par quelle mort Pierre devait glorifier Dieu. Et lorsqu'il eût ainsi parlé, il lui dit : "Suis-moi."

L'église est dédiée à saint Pierre, en souvenir de ce sublime colloque, et remplace un sanctuaire qui fut élevé sous le même vocable, par les chrétiens des siècles reculés.

L'édifice figure assez bien, à l'extérieur, la carène d'un vaisseau ; ses fenêtres, très étroites, ressemblent à des meurtrières ; il n'y a qu'une nef et un seul autel.

Le lac de Tibériade, dont les ondes baignent le pied de la ville, est certainement le plus vénérable du monde entier, tant à cause des faits évangéliques accomplis sur ses eaux, que pour les miracles et les discours nombreux que le divin Sauveur fit sur ses bords ou dans les environs, et dont le souvenir est si bien conservé.

De forme ovale, bordé de hautes collines

qui l'encaissent, il s'étend dans une longueur de sept lieues environ, mesurant douze milles dans sa plus grande largeur. Le Jourdain le traverse complètement du nord au sud. Les eaux du lac, ordinairement calmes, sont claires, limpides et poissonneuses ; aussi sont-elles sillonnées en tous sens par les barques des pêcheurs.

Toutefois, au jour où nous visitâmes ses rives, un vent violent avait soulevé les vagues, et nous pûmes avoir une idée de la frayeur qu'éprouva Pierre dans sa barque au milieu d'une tempête ; aucun batelier ne voulut en effet se hasarder à nous traverser sur le lac ce jour-là.

Le niveau du lac de Tibériade est de près de trois cents pieds au-dessous de celui de la Méditerranée, et cette dépression a pour conséquence naturelle une chaleur très intense, qui règne constamment dans le bassin, et sur une large zône autour du lac.

III

AUTOUR DU LAC.

Les bords du lac de Tibériade, aujourd'hui déserts, arides, désolés, furent jadis couverts de villes populeuses et florissantes, presque toutes mentionnées dans le saint Evangile ; la visite de l'emplacement de ces cités nous occupa toute la journée qui suivit notre arrivée à Tibériade.

Quelques masures groupées au hasard, abritant de pauvres misérables, et formant, à l'ouest du lac, un petit bourg sous le nom de Medjel, indiquent l'emplacement de Magdala, Magédan, Dalmanutha, tous noms différents pour désigner la patrie de sainte Marie-Magdeleine ; on y voit quelques ruines insignifiantes qui jonchent le terrain, autour du village.

La première ville qui vient ensuite est Bethsaïda, au nord du lac ; la patrie des trois apôtres Pierre, Philippe et André. Cette ville,

témoin de plusieurs miracles du Christ, encourut cependant ses plus effroyables malédictions, à cause de l'endurcissement dont elle se rendit coupable : " Malheur à toi Corozaïn, malheur à toi Bethsaïda, car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous, avaient été accomplis dans Tyr et Sidon, elles auraient fait pénitence autrefois, sous le cilice et dans la cendre. Aussi je vous le dis : Pour Tyr et Sidon, il y aura plus de rémission au jour du jugement, que pour vous... "

Une autre ville, que Notre Seigneur a habitée à diverses reprises, et dans laquelle il se montra prodigue de ses bienfaits, est Capharnaüm, au nord de la mer de Galilée, sur les confins de Zabulon et de Nephtali. Jésus y guérit un paralytique après lui avoir dit, au grand scandale de quelques scribes : " Mon fils, tes péchés te sont remis. " Il y mangea avec les publicains et les pécheurs, disant qu'il n'était pas venu appeler les justes... Il guérit aussi, à Capharnaüm, le serviteur d'un centurion qui avait fait cette profession d'humilité : " Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison,

mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri."

C'est encore à Capharnaüm que fut prononcé le discours, consigné dans le chapitre sixième de saint Jean, par lequel le divin Sauveur promettait l'institution de la très sainte Eucharistie : "...En vérité, en vérité, je vous le dis : Qui croit en moi a la vie éternelle. C'est moi qui suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et sont morts. Voici le pain qui descend du ciel, afin que si quelqu'un en mange, il ne meure point. Je suis le pain vivant, moi qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde..... si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment nourriture, et mon sang est vraiment breuvage. Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui....."

De même que Bethsaïda, Capharnaüm s'attira, par ses scandales, les reproches les plus amers du Sauveur, qui lui disait : " ....Et toi, Capharnaüm, t'élèveras-tu jusques au ciel ? Tu descendras jusqu'aux enfers, parce que si, dans Sodôme, avaient été faits les miracles qui ont été faits au milieu de toi, elle aurait peut-être subsisté jusqu'à ce jour. Bien plus, je te dis que, pour le pays de Sodôme, il y aura, au jour du jugement, plus de rémission que pour toi.... Venez à moi, vous tous qui avez de la peine et qui êtes accablés, et je vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos âmes. Car mon joug est doux, et mon fardeau est léger... "

Que reste-t-il de Capharnaüm, cette ville si considérable qui avait, sous les Romains, un bureau de douane, une garnison, et une synagogue importante ? Rien que des ruines pour marquer son emplacement, et faire admirer avec effroi, les suites des effroyables malédictions d'un Dieu vengeur.

Jusqu'au quatrième siècle, il n'y eut guère de

chrétiens à Capharnaüm, où les Juifs dominaient. Le converti Joseph, qui bâtit une église à Tibériade, avec la permission de Constantin, obtint la même faveur pour Capharnaüm, et une basilique superbe s'éleva, à cette époque, sur l'emplacement de la maison de la belle-mère de saint Pierre, où habita Jésus. L'église disparut sous Chosroès, et ne fut jamais rebâtie. A Capharnaüm, au milieu des pierres énormes qui couvrent le rivage, et appartenaient sans doute aux édifices de l'ancienne ville, il y a aujourd'hui quelques pauvres cabanes, ouvertes et abandonnées, dans lesquelles nous avons aperçu quelques sauvages bédouins, qui étaient venus s'y réfugier.

Selon plusieurs, la belle-mère de saint Pierre habitait Capharnaüm, et Notre Seigneur demeura chez elle avec sa sainte Mère. Or, étant sorti de la synagogue de Capharnaüm, Jésus, accompagné de Jacques et de Jean, vint dans la maison de Simon et André. La belle-mère de Pierre était gisante dans son lit, malade d'une fièvre ardente. Les disciples supplièrent le Sauveur de guérir la malade, et

Jésus s'approchant, la souleva de la main, et commanda à la fièvre, qui disparut aussitôt.

Chorosaïn, qui fut pareillement maudite par le Sauveur, et dont il ne reste que le souvenir, se trouvait au nord-ouest de Capharnaüm, à la distance de trois ou quatre milles.

A une lieue et demi au nord-est du lac, est un monticule, couvert de broussailles et de ruines, seuls restes d'une ville mentionnée dans l'Evangile sous le nom de Bethsaïda : A Bethsaïda, on amena à Jésus un aveugle, et on le priait de le toucher. Or prenant la main de l'aveugle, il le conduisit hors du bourg, mit de la salive sur ses yeux ; et lui ayant imposé les mains, il lui demanda s'il voyait quelque chose. Celui-ci regardant, dit : "Je vois les hommes qui marchent semblables à des arbres." Jésus lui mit de nouveau les mains sur les yeux, et il commença à voir, et il fut guéri, de sorte qu'il voyait clairement toutes choses. Alors le Sauveur le renvoya chez lui, disant : "Va dans ta maison ; et si tu entres dans le bourg, ne dis rien à personne."

Près de cette Bethsaïda, appelée transjor-

danienne pour la distinguer de la patrie de Pierre, le Sauveur prit un jour cinq pains et deux poissons, et levant les yeux au ciel, il les bénit ; puis il rompit les pains et les donna à ses disciples pour les mettre devant la multitude ; et il partagea les deux poissons entre tous. Ils en mangèrent et ils furent rassasiés. Et ses disciples emportèrent les restes, douze paniers pleins de morceaux, et une partie des poissons. Or ceux qui mangèrent étaient au nombre de cinq mille hommes...

Au sud du lac, sur la rive orientale était, le pays des gérasséniens, dont parle saint Marc, au ch. V de l'Evangile. Jésus y délivra un malheureux, possédé de l'esprit impur : Il lui disait : "Esprit impur, sors de cet homme ?" Et il lui demanda : "Quel est ton nom ?" Et il lui répondit : "Légion est mon nom ; car nous sommes beaucoup." Et il le suppliait avec instance de ne point le chasser de ce pays. Or il y avait là, le long de la montagne, un grand troupeau de pourceaux qui paissaient. Et les esprits suppliaient Jésus, disant : "Envoyez-nous dans ces pourceaux, afin que nous

entrions en eux." Et Jésus le leur permit aussitôt. Les esprits impurs, sortant du possédé, entrèrent dans les pourceaux, et le troupeau, d'environ deux mille, se précipita impétueusement dans la mer et s'y noya.....

C'est encore sur les bords du lac, vis-à-vis le pays de Gérasa, que Jaïre vint supplier Notre Seigneur de guérir sa fille, réduite à l'extrémité.

Pendant que le Sauveur allait à la suite du chef de synagogue, pour ressusciter son enfant, une femme, affligée depuis douze ans d'une cruelle maladie, toucha le vêtement de Jésus, disant : "Si je puis seulement toucher le bord de sa robe, je serai guérie..." Jésus lui dit : "Ma fille, votre foi vous a sauvée ; allez en paix, et soyez guérie de votre infirmité."

Enfin, pour ne rien omettre d'important, il faut mentionner, à quelques lieues au nord de la mer de Galilée, aux sources du Jourdain, Banaias, l'ancienne Césarée de Philippe. Jésus s'y rendit un jour, et dans le chemin, après avoir prié, il dit à ses disciples : "Que dit le peuple du Fils de l'homme ?" Ils répondirent : "Les

uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Elie, d'autres Jérémie, ou quelqu'un des prophètes." "Et vous, que dites-vous que je suis?"

Simon Pierre répondit: "Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant....." "Et moi, je te dis: Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle."

IV

LE MONT DES BÉATITUDES.

Afin de compléter notre excursion, en partant de Tibériade pour reprendre le chemin de Nazareth, nous fîmes vers le nord, un long circuit, qui nous permit de voir plusieurs endroits du plus haut intérêt.

Quelques pierres indiquent, à quatre milles environ au nord-ouest du lac de Tibériade, le lieu où Notre Seigneur, après avoir guéri une foule de malades et d'infirmes, nourrit, avec

sept pains et quelques petits poissons, quatre mille hommes, outre les petits enfants et les femmes ; et ses disciples emportèrent sept corbeilles pleines des morceaux qui restaient, après que tous eussent été rassasiés.

Une demi-lieue plus loin, dans la même direction, nous atteignîmes le mont des Béatitudes, ainsi nommé en mémoire du discours que Jésus y prononça, devant toute la foule assemblée, et dans lequel il résuma toute la doctrine et la morale évangéliques. Il y proclama bienheureux les pauvres d'esprit, les doux, les affligés, les amis de la justice, les miséricordieux, ceux qui ont le cœur pur, les pacifiques, et enfin ceux qui souffrent persécution pour la justice. Sur cette montagne, le Sauveur proclama ses disciples le sel de la terre et la lumière du monde ; il accabla les pharisiens de reproches, prêcha la réconciliation entre frères, tonna contre le scandale ; défendit de jurer ; invita au pardon des injures et à l'amour des ennemis.

Il recommanda encore l'humilité dans la pratique de l'aumône, de la prière et du

jeûne, enseigna le *Pater noster*, qu'il devait redire à ses apôtres sur le mont des Oliviers ; rappela les sollicitudes de la Providence à l'égard de toute la création ; dénonça l'hypocrisie, le jugement téméraire et injuste, mit en garde contre les faux prophètes.....

Le mont des Béatitudes s'élève au-dessus de la plaine d'Hattine, si tristement célèbre par la défaite des croisés en 1187. Les habitants du pays appellent la montagne *Cornes de Hattine*, parce que, aux deux extrémités du plateau, qui n'a guère plus de trois cents pieds de long, sont deux éminences ressemblant à des cornes.

Nous sommes restés assez longtemps sur le sommet de la petite montagne, afin de relire ensemble les chapitres V, VI et VII de saint Mathieu, où se trouve le discours du Sauveur, et de contempler à loisir le splendide panorama qui se déroulait tout autour de nous, offrant la vue du Thabor, de Tibériade, et du grand Hermon, au sommet couvert de neige.

Plus rapprochée de nous, au nord, se dessinait la ville de Saphed, peuplée de quatre mille habitants, dont sept cents seulement sont chré-

tiens. Cette ville, voisine de Nephtali, la patrie de Tobie, fut le théâtre du massacre de six cents catholiques, par les soldats de Bibars Bendokdar, en 1263. Au nombre des victimes étaient deux franciscains et le prieur des templiers.

Laissant le mont des Béatitudes, et nous dirigeant vers l'ouest, nous passons près d'un village musulman appelé Loubieh, et traversons peu après le Champ des épis, dans lequel les disciples de Jésus cueillirent et mangèrent des épis, un jour de sabbat, au grand scandale des pharisiens qui en firent au maître un amer reproche : "Le Fils de l'Homme," répondit Jésus, "est maître du sabbat lui-même."

V

CANA.

Enfin nous arrivons à Cana vers le milieu du jour.

La ville de Cana, eut le privilège de voir s'accomplir le premier miracle que Jésus ait

fait, en Galilée, pendant sa vie publique : Il se fit des noces à Cana, en Galilée, et la mère de Jésus y était. Et Jésus fut convié avec ses disciples. Or le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont point de vin. » Et Jésus lui dit : « Femme, qu'importe à vous et à moi ? mon heure n'est pas encore venue. » Sa mère dit aux serviteurs : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le fidèlement. » Or il y avait dans la salle du festin, six urnes de pierre, préparées pour les ablu[illegible] en usage chez les Juifs. Chacune d'elles pouvait contenir de deux à trois metrètes.

Jésus dit aux serviteurs : « Emplissez ces vases d'eau. » Et ils les remplirent jusqu'au bord. — « Puisez maintenant et portez-en au chef du festin. » Celui-ci goûta l'eau, qui venait d'être changée en vin, et ne sachant point d'où il provenait, il manifesta sa surprise et dit à l'époux : « Ordinairement, on sert d'abord le meilleur vin ; et quand l'ivresse des convives ne leur permet plus de discerner ce qu'ils boivent, on leur en offre d'une qualité inférieure. Vous, au contraire, vous avez gardé le bon vin jusqu'à la fin. »

Ce miracle, dû à la bienfaisante intercession de Marie dont il prouve la puissance médiatrice, s'accomplit, croit-on, dans la maison de Simon le Chananéen. Sur le lieu du prodige, sainte Hélène fit construire une église, dont on ne voit aujourd'hui que des débris informes.

Deux des urnes qui servirent au Sauveur en cette circonstance, nous furent montrées dans une église grecque schismatique. De forme cônique, en pierre commune, elles mesurent un pied et demi de diamètre près du bord ; la profondeur est de dix-huit à vingt pouces.

Cana était la patrie de Nathanaël, le même disciple que saint Barthélemi ; l'emplacement de la maison de l'apôtre est occupé par une mosquée abandonnée.

C'est encore à Cana, que l'officier de Capharnaüm vint supplier le Sauveur de guérir son fils malade. "Va," lui répondit Jésus, "ton fils vit." Cet homme crut à la parole que Jésus lui avait dite, et s'en alla. Or, comme il s'en retournait, ses serviteurs vinrent à sa rencontre, et lui annoncèrent que son fils vivait...

Cana est aujourd'hui un petit village habité

par six cents personnes, dont la moitié sont schismatiques ; les autres appartiennent à la religion de Mahomet.

Entre Cana et Nazareth, est un village mahométan, au milieu duquel se trouve le tombeau du prophète Jonas, tenu en grande vénération par les musulmans, qui y entretiennent constamment une lampe allumée.

A quelques minutes plus loin, nous passâmes la fontaine de Cresson, devenue célèbre par une rencontre des armées chrétienne et musulmane en 1187 ; les soldats de la croix, après un rude combat, furent écrasés par le nombre, et la plupart d'entr'eux furent impitoyablement massacrés par les Sarrasins.

Le soir, nous étions de nouveau dans la ville de Marie, à Nazareth, d'où nous devions repartir le lendemain, vers neuf heures du matin, pour nous diriger du côté du Carmel.

CHAPITRE IX

Le long de la mer.

I

LE MONT CARMEL.

Nous arrêtâmes d'abord, à deux lieues de Nazareth, à Séphoris, qui s'élève sur les dernières pentes d'une colline, dont le plateau porte une grande tour carrée. Le village, peuplé de quatre mille musulmans, renferme les restes d'une église, remontant au quatrième siècle, portant les noms de saint Joachim et sainte Anne, les parents de la sainte Vierge, qui,

selon la tradition, naquirent en cet endroit, ou au moins y habitèrent longtemps.

L'église fut détruite en 614, par Chosroès.

A midi, nous étions à Chépha-Amar, au couvent des Dames de Nazareth. Ce bourg, qui s'appelait jadis Gaba, renferme, outre beaucoup de tombeaux percés dans les rochers, deux forteresses en ruines, et une ancienne église qui fut restaurée depuis peu par les soins des Dames de Nazareth. Il y a quinze cents grecs catholiques ; le reste de la population est musulman, si l'on excepte un tout petit nombre de juifs et quelques protestants.

Le pays, aux alentours, est fertile, bien cultivé, et les habitants en sont laborieux.

La montagne du Carmel, s'élevant des bords de la mer, sur les confins de la Samarie et de la Galilée, est une des plus célèbres et des plus vénérées du monde entier. Elle est située à dix-huit lieues de Jérusalem, et trois lieues éloignent de Nazareth, son majestueux promontoire. De l'aspecta le plus agréable, elle a mérité par sa beauté, de servir de terme de comparaison aux prophètes, pour annoncer à

l'avance les prérogatives de Marie et de l'Eglise : *Decor Carmeli data est ei, caput tuum ut Carmelus.* Fertile, couverte d'arbres, parsemée des fleurs et des plantes les plus variées, elle est appelée par les écrivains sacrés, le jardin béni du Seigneur ; et grâce au climat très tempéré qui règne constamment en ces lieux, la végétation y est toujours riche, de même qu'au milieu des forêts qui la couvrent, vivent par milliers des animaux de toutes sortes.

Plus de mille grottes percent les flancs de la montagne et servirent, à diverses époques, de retraite aux solitaires.

D'après la tradition, c'est sur le Carmel que Caïn fut tué par Lamech.

Josué s'empara de la montagne, et en fit périr le roi.

Sous Achab eut lieu l'événement extraordinaire, que nous trouvons raconté comme suit, au troisième livre des Rois : « Selon la menace d'Elie, il ne tomba pendant trois ans ni pluie, ni rosée sur la terre. Et la famine fut grande dans le pays de Samarie. Achab alors fit venir Abdias, l'intendant de sa maison,

homme simple et craignant Dieu... « Va, lui dit-il, à travers le pays, à toutes les fontaines et dans toutes les vallées ; vois si tu trouves un peu d'herbe, pour sauver les chevaux, et empêcher que les mulets et les bêtes de somme ne périssent." Le roi et l'intendant se partageant le pays, se répandirent partout, cherchant de tous côtés. Achab allait par un chemin, et Abdias par un autre...

Touché enfin de la souffrance des enfants d'Israël, Jéhovah les prit en pitié ; et s'adressant à son prophète, il lui dit : « Va et présente-toi à Achab, afin que je fasse tomber la pluie sur la terre."

Elie s'en allait donc pour se présenter à Achab, quand, sur son chemin, il rencontra Abdias. Celui-ci reconnaissant le prophète, se prosterne aussitôt la face contre terre : « Est-ce vous, Elie, mon seigneur, demanda-il ?" « C'est moi," dit le prophète. « Allez et dites à votre maître : voici Elie." « Quel péché ai-je commis," reprit alors Abdias, « pour que vous me livriez ainsi entre les mains d'Achab, moi votre serviteur, afin qu'il me fasse mourir ?"

"Vive le Seigneur votre Dieu! Il n'y a point de nation, ni de royaume où mon Seigneur n'ait envoyé vous chercher. Partout on lui a dit que vous n'étiez point là. Il a conjuré alors les rois et les peuples de lui découvrir votre demeure. Et maintenant vous me dites: Allez et dites à votre maître: Voici Elie. Puis quand je vous aurai quitté, l'esprit du Seigneur vous transportera en quelque lieu inconnu; et si, après avoir averti Achab de votre venue, je ne vous retrouve point, il me fera mourir."

"Vive le Seigneur des armées, en la présence duquel je suis," reprit Elie; "je me présenterai aujourd'hui même devant Achab."

Abdias s'en alla donc rapporter au roi ce qu'il avait vu. Le roi vint aussitôt au-devant d'Elie et en l'apercevant: "N'êtes-vous pas," lui dit-il, "celui qui trouble Israël tout entier?" "Ce n'est pas moi, répondit le prophète, qui ai troublé Israël, mais c'est vous et la maison de votre père qui avez abandonné les commandements du Seigneur et suivi Baal..... Envoyez néanmoins vers votre peuple; assemblez-le tout entier sur la mon-

tagne du Carmel ; et menez-y encore les quatre cent cinquante prophètes de Baal, avec les quatre cents prêtres des grands bois, que Jézabel nourrit de sa table."

Achab envoya donc quérir tous les enfants d'Israël, et il rassembla les prophètes sur le mont Carmel.

Elie, s'approchant alors de tout le peuple, lui dit : "Jusques à quand ressemblerez-vous à un homme qui boite des deux côtés ! Si le Seigneur est Dieu, suivez-le ; si c'est Baal, rendez-lui vos hommages !"

Et le peuple ne lui répondit que par un silence prolongé.

Elie ajouta : "Je suis demeuré tout seul d'entre les prophètes du Seigneur, au lieu que les prophètes de Baal sont au nombre de quatre cent cinquante. — Qu'on nous donne deux bœufs : qu'ils en choisissent un et, l'ayant coupé en morceaux, qu'ils le mettent sur un bûcher, sans y allumer le feu. Pour moi, je prendrai l'autre bœuf, et le plaçant aussi sur un bûcher, je n'y mettrai pas non plus le feu. Qu'ils invoquent alors le nom de vos dieux,

tandis que moi, j'invoquerai le nom de mon Dieu." Tout le peuple s'écria : "La proposition est très-juste."

Elie dit alors aux faux prophètes : "Choisissez un bœuf et sacrifiez les premiers, puisque vous êtes les plus nombreux. Invoquez le nom de vos dieux.... Mais prenez garde à ne pas mettre du feu sous le bûcher."

Ayant donc pris la victime qui leur fut donnée, les faux prophètes se mirent à l'œuvre, et, depuis le matin jusqu'à midi, ils invoquaient Baal, disant : "Baal, exaucez-nous ! Baal exaucez-nous..." Mais Baal ne disait mot, et personne ne répondait, pendant qu'ils tournaient tout autour de l'autel..... Il était déjà midi..... Elie commença alors à les tourner en dérision : "Criez plus haut," leur disait-il... "votre Dieu est sans doute occupé à converser avec quelqu'un, ou bien il est peut-être en voyage..... Peut-être se repose-t-il dans quelque hôtellerie..... ou bien encore, il est sans doute endormi..... réveillez-le..." Et les faux prophètes se mirent à crier plus haut, se faisant en même temps des incisions sur le corps, selon leur

coutume, avec des couteaux et des lancettes, jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de sang.

L'heure de midi passée, le temps était venu auquel on avait coutume d'offrir le sacrifice. Les prophètes avaient beau crier et invoquer leur dieu, Baal demeurait sourd, et personne qui répondît à la voix de ceux qui le priaient.

Elie dit alors à tout le peuple : "Venez avec moi." Et le peuple s'étant approché, le prophète rétablit l'autel du Seigneur qui avait été détruit. Il prit ensuite douze pierres, selon le nombre des tribus des enfants de Jacob. Avec ces douze pierres, il bâtit un autel à Jéhovah ; et creusa, autour de cet autel, un fossé comme deux petits sillons. Puis il prépara le bois, coupa le bœuf par morceaux, le mit sur le bûcher et dit au peuple : "Remplissez d'eau quatre urnes, et répandez-les sur l'holocauste et sur le bois." Et il ajouta : "Faites la même chose une seconde fois ;" après la seconde fois, il leur dit : "Faites la même chose une troisième fois ;" de sorte que les eaux couraient tout autour de l'autel, et que le fossé en était plein.

Le temps étant venu d'offrir l'holocauste, Elie s'approcha et dit : " Seigneur Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, faites voir aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël, que je suis votre serviteur, et que c'est par votre ordre que j'ai fait toutes ces choses. Exaucez-moi, Seigneur, exaucez-moi, Seigneur, afin que ce peuple apprenne que vous êtes le Seigneur et seul vrai Dieu, et que vous avez converti leur cœur." Pendant que le prophète faisait cette prière, le feu tomba du ciel, dévora l'holocauste, le bois, les pierres, et jusqu'à l'eau qui était dans le fossé autour de l'autel.

A cette vue, le peuple se prosterna la face contre terre et s'écria : " C'est le Seigneur qui est Dieu !... C'est le Seigneur qui est Dieu !..."

Elie leur dit alors : " Saisissez-vous des prophètes de Baal et qu'il n'en échappe pas un seul." Et le peuple s'étant saisi des prêtres des faux dieux, Elie les fit conduire sur les bords du Cison, où il furent tous massacrés.

Puis s'adressant à Achab : " Montez, lui dit-il, mangez et buvez maintenant, car j'entends d'ici le bruit d'une grande pluie. Achab s'en

alla pour manger et pour boire, et Elie monta sur le sommet du Carmel. Là, se penchant vers la terre, il mit son visage entre ses genoux, et dit à son serviteur : « Va, et regarde du côté de la mer. » Le serviteur obéit et revint dire : « Il n'y a rien... » Elie reprit : « Retourne au même endroit jusqu'à sept fois... » Et la septième fois, il parut un petit nuage, grand comme la trace que laisse, sur la terre humide, le pied d'un homme.

Dans cette petite nuée, aperçue par le serviteur du prophète, les saints Pères ont vu la figure de l'Immaculée Conception de Marie, la très sainte Vierge.

Plus tard s'éleva, en ce même lieu, un petit oratoire, où Elie réunissait souvent ses disciples, pour leur raconter sa vision prophétique sur la future mère du Messie, et c'est à cette époque que remonte la dévotion des ermites du Carmel pour la Vierge Mère.

Elisée habita le Carmel et y établit l'école des prophètes ; il était sur la montagne quand la Sunamite vint le prier en faveur de son fils, que la fièvre avait emporté.

D'après une tradition locale, les parents de Marie auraient eu, sur le Carmel, une habitation pour leurs pasteurs, ce qui permit aux ermites de ce temps de connaître la sainte Famille.

Jésus lui-même aurait sanctifié ce lieu par sa divine présence.

On croit encore qu'au jour de la Pentecôte, parmi les cinq mille personnes qui se convertirent à la parole de saint Pierre, se trouvaient plusieurs ermites du Carmel, qui apportèrent la foi parmi leurs frères, dont plusieurs devinrent de fervents apôtres.

Les ascêtes, devenus chrétiens, continuèrent leur genre de vie, tout en l'adaptant à la forme nouvelle du culte du Seigneur, et manifestant surtout, pour la mère de Dieu, une dévotion qui n'a jamais diminué, dans l'ordre du Carmel.

Parmi les saints nombreux qui firent partie de la communauté du Carmel, dans la suite des âges, il faut citer surtout saint Narcisse, saint Spiridion, saint Euthyme, saint Cyriaque, saint Jacques, saint Berthold, saint Ange, saint Simon Stock.

Saint Louis visita le Carmel en 1252.

En 1291, tous les religieux furent massacrés, le monastère fut réduit en cendres, et la montagne resta déserte pendant trois siècles et demi, c'est-à-dire jusqu'en 1631, époque à laquelle les carmes furent remis en possession du Carmel ; le couvent fut rebâti en 1636. Pillé et saccagé par les musulmans en 1776, il servit d'hôpital, pendant le siège de saint Jean d'Acre par Bonaparte, et après le départ de ce guerrier, tous les blessés qui avaient été accueillis au monastère furent tués, les religieux dispersés, l'église profanée, les portes et les fenêtres brisées, et le saint asile laissé complètement désert, n'offrant au regard que des murs en brèches et des colonnes brisées.

En 1821, ces murs eux-mêmes furent abattus, sous prétexte qu'ils pouvaient servir à protéger les ennemis du sultan.

Le couvent du Carmel ressemble à une forteresse, par ses murs épais, sa forme lourde et carrée, son style simple et sévère. L'intérieur, partagé régulièrement contient, outre des cellules nombreuses, une bibliothèque considé-

rable, de vastes salles, un oratoire, et une belle église dédiée à la sainte Vierge. Au-dessous de l'église est la grotte d'Elie, creusée dans le rocher, et qui servit autrefois de retraite au prophète et à ses disciples.

Près du couvent, au milieu d'un petit jardin, une pyramide marque le lieu de sépulture des soldats français, massacrés en 1799.

On nous fit voir encore, sur le Carmel, à proximité du monastère, une phare dominant la mer, confié aux soins des carmes, et qui est connu comme l'un des plus beaux de tout le littoral ; une chapelle dédiée à saint Simon Stock ; une grotte profonde, dont les santons ont fait une mosquée, et dans laquelle jadis, les fils des prophètes se livraient à l'étude des livres saints. Plus loin, sur la montagne, vers le sud, il y a l'emplacement probable d'une ville, et les restes d'un château que les templiers avaient construit pour la protection des pèlerins ; la vallée des martyrs où périrent, victimes de la barbarie, un bon nombre de religieux carmes ; une source portant le nom de fontaine d'Elie, les ruines du vieux couvent de saint

Brocard, et enfin le jardin d'Elie, auquel se relie la légende des melons :

Un jour, le prophète, passant par là, aperçut le jardinier à qui il demanda un melon. L'homme lui répondit que le jardin n'était couvert que de pierres, et qu'il n'avait rien à lui donner.

"Fort bien," dit Elie, "que ce soient des pierres !"

La parole du prophète, s'accomplit à la lettre, et les pierres qui, aujourd'hui encore, cachent complètement la terre, affectent la forme de melons, de poires, de pommes, etc., et nous avons pu constater de nos yeux, cet étrange phénomène.

Nous restâmes trois jours au Carmel, où nous fûmes les hôtes des admirables religieux, dont nous avons ainsi vu de près le genre de vie et les austérités de toutes sortes ; hommes de prière, d'étude, de mortification, il sont de plus hospitaliers dans toute la force du mot, et pendant tout le temps de notre séjour, nous fûmes l'objet de leur bienveillance et de leur admirable sollicitude.

Notre départ du Carmel devait en même temps nous séparer de la Terre Sainte, dont cette belle et vénérable montagne est l'extrême point nord-ouest, et c'est pour cela que nous tenions à y rester aussi longtemps que possible, mais enfin, l'heure sonna ; il fallut prendre le chemin de Beyrouth. Toutefois, avant de prendre congé des RR. Pères, nous descendîmes avec eux à la chapelle, pour y chanter ensemble le *Te Deum laudamus*, en actions de grâces, pour la miséricordieuse protection dont le bon Dieu n'avait cessé de nous couvrir pendant la durée entière de notre pèlerinage.

II

SAINT JEAN D'ACRE.

Le trajet, du mont Carmel à Beyrouth, se fit en suivant la rive, partout où la grève offrait à nos chevaux une route facile et agréable ; quelquefois, il fallut faire de longs détours, afin d'éviter des rochers escarpés, des marais

infranchissables, ou le lit trop large et trop rapide de quelque torrent.

Pendant toute la durée de ce voyage qui dura trois jours et demi, nous fûmes favorisés du temps le plus agréable, sauf, qu'à de rares intervalles, des averses imprévues nous forcèrent à chercher pour quelques minutes refuge dans un khan. Souvent ces khans, où nous arrêtions ainsi pour nous reposer au milieu du jour, ou nous protéger contre l'orage, étaient déjà occupés par quelques personnes des environs, que le même motif y avait amenées : ces gens, ceux surtout que nous rencontrâmes dans le Liban et qui sont connus sous le nom de Maronites se montraient d'une extrême courtoisie à notre égard ; la population de ce pays a, dans sa physionomie un cachet à part ; la figure respire la douceur et l'honnêteté, ce qui repose singulièrement de la vue des druses ou des mahométans en général, qui ont le regard si faux et la mine si repoussante ; leur manière de salue est aussi des plus gracieuses ; souriant avec bienveillance, de l'air de quelqu'un qui vous reconnaît, ils portent, en inclinant un peu

la tête, leur main aux lèvres, au front et sur le cœur. Ces maronites sont d'excellents catholiques.

Si l'on excepte la zône étroite qui longe la mer et est, en général, désolée et déserte, le paysage qui se déroulait sous nos yeux, à mesure que nous avancions vers le nord, était agréable et réjouissant ; d'un côté la mer, dont les vagues mollement remuées par une douce brise venaient baigner les pieds de nos chevaux, pour se retirer ensuite et faire briller aux rayons du soleil, comme autant de perles, les innombrables coquillages qui parsèment le rivage, et dont les habitants de Tyr se servaient autrefois pour la confection de la pourpre ; au loin, le Liban étale ses belles collines en amphithéâtre, dont les plus hauts sommets sont couverts de cèdres, et dont les flancs laissent voir, dispersés au milieu d'un riche tapis de verdure, les villages les plus prospères et les plus vivants. Autour de ces villages sont d'épaisses forêts de cactus, et de belles plantations de mûriers, la richesse du pays.

A notre droite, hélas ! pendant la première

moitié au moins, de cette course, c'est encore, comme dans toute la Terre-Sainte, la désolation, le désert avec le souvenir de l'antique prospérité, souvenir qui ajoute encore à l'indicible tristesse du spectacle actuel.

Devant nous, sur notre route même, nous avons à fouler de nos pieds l'emplacement de plusieurs villes importantes, qui ont complètement disparu, ou sont aujourd'hui remplacées par des bourgs insignifiants.

Notre première halte, après avoir dépassé Caipha, se fait à Akka.

Cette ville s'appelait Ptolémaide, au temps de saint Paul, qui s'y arrêta une journée au milieu des frères.

A l'époque des croisades, Akka soutint un siège de trois ans, pendant lequel périrent cinq cent mille combattants. Guy de Lusignan s'en rendit maître enfin, et la ville prit le nom de saint Jean d'Acre.

Les franciscains, qui y résident encore, s'y établirent en 1219.

En 1291 le sultan d'Egypte assiégea la ville ; vingt-cinq mille chrétiens furent massacrés ou

trainés en esclavage, et c'est alors que l'on vit les clarisses, pour échapper au deshonneur, se mutiler horriblement le visage.

Bonaparte vint à son tour mettre le siège devant saint Jean d'Acre en 1799 : mais vains efforts, le fougueux général dût battre en retraite, et renoncer à entrer dans la ville.

Ibrahim Pacha l'emporta d'assaut en 1823. La malheureuse ville fut de nouveau bombardée et prise, par les flottes coalisées de l'Angleterre et de l'Autriche, en 1840.

Akka possède un couvent des fils de saint François où nous reçumes l'hospitalité. Ces religieux desservent aussi l'église paroissiale.

Il n'y a guère de remarquable, dans la ville, que la mosquée de Djezza, et ce qui reste d'un ancien couvent des chevaliers de saint Jean, dont les musulmans se sont emparés, pour s'en servir comme d'un hôpital militaire.

Le lendemain de notre arrivée à saint Jean d'Acre, ayant célébré la messe dans la petite église franciscaine, nous partîmes de bonne heure et continuâmes de longer la mer ; la première étape se termina vers midi à Khan-

en-Nakoura, et le soir nous allions frapper à la porte du monastère de saint François, dans la petite ville de Tyr.

Sur notre route, nous avions remarqué çà et là, des arcades à demi ruinées, pauvres restes d'anciens aqueducs ; des jardins assez bien cultivés, et plantés d'arbres fruitiers ; des ponts en maçonnerie et à plusieurs arches, jetés au-dessus des torrents, quelques villages à l'aspect misérable, établis au pied des montagnes.

Mieux situé, et plus prospère que ceux que nous avions vus jusque là, est le bourg mahométan d'Ez-zib, bâti sur l'emplacement d'Achzib, qui, lors du partage de la terre promise, fut assigné à la tribu d'Aser. C'est là qu'Antigone fit couper les oreilles à son frère Hircan, afin de le rendre incapable d'exercer les fonctions de grand-prêtre, et que Phasaël, frère d'Hérode-le-Grand, ne voulant pas mourir de la main de ses ennemis, se brisa la tête contre les murs de son cachot.

III

TYR.

Viennent ensuite la plage déserte, des ruines, des tombeaux abandonnés, des torrents desséchés, des marais couverts de broussailles, et enfin, près du lieu de la fameuse Palæ-Tyr, les trois puits dits de Salomon, sorte de bassins immenses, construits avec de belles pierres cimentées, et dont les eaux, passant d'une citerne à l'autre par le moyen d'un canal, font tourner des moulins, arrosent des prés, alimentent plusieurs ruisseaux, et vont finalement se perdre dans la mer.

Les commencements de Tyr, appelée par les prophètes fille de Sidon, fille de la mer, se perdent dans la nuit des temps. A l'époque de Josué, cette ville passait déjà pour une place forte.

Le plus ancien historien, après Moïse, Sanchoniaton, eut Tyr pour patrie.

Située, à l'origine, sur le continent, la ville fut, sous Hiram, reliée à l'île d'Erycore, qu'un bras de mer éparait de la terre ferme, et sur laquelle étaient le temple et l'idole de la divinité tyrienne, Astarté.

Après avoir longtemps résisté au siège le plus habile, Tyr, soumise enfin par les troupes assyriennes, perdit son indépendance, et fut même détruite de fond en comble sous Napopolassar.

La partie de la ville sise sur le continent, ne se releva pas de ses ruines, mais ceux des tyriens qui survécurent à l'affreux massacre de Nabuchodonosor, refirent de l'île d'Erycore le siège d'une ville, qui rappela par sa richesse et sa magnificence, la gloire et la prospérité inouies de l'ancienne ville phénicienne, et mérita de nouveau le surnom de reine des mers.

Cette nouvelle cité fut assiégée par Alexandre-le-Grand qui ne put, malgré d'habiles efforts, s'en emparer qu'après sept années. A l'exception de quinze mille, sauvés par les Sidoniens, tous les habitants périrent.

Tyr se releva encore, et même redevint flo-

rissante, jusqu'à ce que Pompée fit de toute la Phénicie, une province romaine.

La richesse de Tyr provenait surtout de la pourpre, mentionnée mainte fois dans les Saintes-Ecritures, et dont la fabrication semblait être le secret des Tyriens.

Le long du rivage, on nous fit voir un coquillage qui s'y trouve en grande quantité et dont, selon une opinion assez répandue, les habitants de la côte Tyrienne se servaient autrefois, pour la confection de la pourpre et que les savants appellent *Murex trunculus.*

Les malheurs effroyables qui, à diverses époques, sont venus fondre sur la ville de Tyr, étaient l'accomplissement des terribles prophéties, prononcées contre cette ville orgueilleuse, que la prospérité avait enflée de vaine gloire. Après avoir rappelé la richesse et la prospérité de Tyr, Ezéchiel poursuit par ces paroles : " Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Parce que ton cœur s'est élevé et que tu as dit : Je suis Dieu, et assise au milieu de la mer, quoique tu ne sois qu'un homme ; Je ferai venir contre toi des étrangers qui sont les plus

puissants d'entre les peuples ; et ils viendront, l'épée à la main, exterminer ta sagesse dans tout son éclat, et ils souilleront ta beauté. Ils te tueront et te précipiteront du trône, et tu mourras dans le carnage de ceux qui seront tués au milieu de la mer."

Jésus, comme le raconte saint Marc, vint sur les confins de Tyr et de Sidon ; et étant entré dans une maison, il voulait que personne ne le sût ; mais il ne put demeurer caché. Car une femme, dont la fille était possédée d'un esprit impur, sitôt qu'elle eût ouï dire qu'il était là, entra, et se jeta à ses pieds.

C'était une femme païenne, syro-phénicienne de nation. Et elle le priait de chasser le démon du corps de sa fille. Jésus lui dit : "Laissez d'abord rassasier les enfants ; car il n'est pas bien de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux chiens." Mais elle répondit et lui dit : "il est vrai Seigneur ; cependant, les petits chiens mangent sous la table les miettes des enfants." Alors il lui dit : "A cause de cette parole, allez ; le démon est sorti de votre fille." Et lorsqu'elle revint dans sa maison, elle

trouva que sa fille était couchée sur son lit, et que le démon l'avait quittée.

Allant de nouveau hors des confins de Tyr, Jésus vint par Sidon à la mer de Galilée, à travers le pays de la Décapole...

Rien n'indique au pèlerin l'endroit du miracle, ni le chemin suivi par Notre Seigneur aux environs des villes de Tyr et de Sidon.

Saint Paul vint, lui aussi, à Tyr, comme nous l'apprennent les actes des apôtres, où se trouve ce récit si touchant de son départ : " Et ces jours étant écoulés, nous partîmes, et ils vinrent tous, avec lerus femmes et leurs enfants, nous conduire jusque hors de la ville ; et, nous étant agenouillés sur le rivage, nous priâmes. Et après nous être dit adieu les uns aux autres, nous montâmes sur le vaisseau, et ils s'en retournèrent chez eux... "

La ville, fortifiée par Adrien, eut, dès l'origine, un évêque catholique.

Elle vit mourir Origène, fournit à l'Eglise un grand nombre de martyrs, envoya plusieurs de ses pasteurs à divers conciles, et eut dans la suite un archevêque, dont pas moins de quatorze diocèses dépendaient.

Les sarrasins ravagèrent tous les monuments chrétiens en 636. A l'époque des croisades, Beaudoin II s'empara de Tyr, qui fut prospère et recouvra même son siège archiepiscopal, pour toute la durée du royaume latin de Jérusalem.

La journée d'Hattine inaugura une ère nouvelle de malheurs et de désastres, et la ville fut complètement détruite et brûlée en 1291.

Les Pères franciscains, qui y possèdent encore un couvent, sont venus s'établir à Tyr en 1256.

La ville actuelle, qui n'offre à l'œil, à part les pauvres maisons qui abritent ses habitants, que des pans de murs à moitié croulés, et des amas de pierre, restes des anciennes constructions, est sise tout entière sur l'île d'Erycore, où primitivement, se trouvait le temple païen, et forme une presqu'île, étant reliée à la terre ferme par une chaussée.

La population, comprend cinq mille habitants, dont la moitié au moins sont musulmans ; les autres sont catholiques, schismatiques et juifs.

Des sœurs indigènes dirigent une école catholique de jeunes filles.

IV

SIDON.

Pour nour rendre de Tyr à Sidon, trajet qui nous prit toute une journée, nous suivons encore la plage presque toujours déserte, n'offrant qu'à de rares intervalles des khans solitaires, des tombeaux mal entretenus, des débris de ponts, de temples, de places fortes, et les vestiges de Sarepta, où le prophète Elie se retira, pendant une sécheresse qui désolait le pays, par l'ordre de Dieu, dans la maison d'une veuve où il multiplia l'huile et la farine, et ressuscita un enfant. Un petit temple mahométan s'élève à la place de la tour, qui marquait autrefois l'endroit de la maison de la veuve, et où sainte Paule alla faire une prière, pendant son pèlerinage aux lieux saints.

Quant à la ville même de Sarepta, elle a complètement disparu, sauf qu'on peut reconnaître encore une partie de la cathédrale qui y fut construite par les croisés.

Sidon, qui tient son nom du fondateur de la ville, le fils ainé de Chanaan, et qui échut comme Tyr à la tribu d'Aser, envoya jadis à Salomon d'habiles ouvriers, pour aider à la construction du temple. Plus tard, sur l'ordre de Darius, les Sidoniens firent parvenir des cèdres aux Juifs pour la même fin.

La ville fut complètement détruite, vers l'an 405 avant Jésus-Christ, par le fait même de ses habitants, et bien qu'on l'ait rebâtie, elle ne recouva jamais son indépendance. Prise par Alexandre, elle passa plus tard aux Ptolémées, et tomba ensuite sous la domination romaine.

Notre Seigneur passa par Sidon, et saint Paul s'arrêta dans cette ville, pour visiter les frères.

La ville de Sidon posséda, dans les premiers siècles, un siège épiscopal ; tombée sous le marteau de Chosroès, elle vit ses belles églises remplacées par d'affreuses mosquées.

Les croisés la soumirent, pour la posséder jusq'en 1187.

Sidon fut rendue aux chrétiens deux ans

après la défaite d'Hattine. 1253 et 1260 furent deux années de massacres affreux, et la malheureuse ville tomba pour toujours entre les mains des sarrasins, en 1289.

Les franciscains y ouvrirent leur couvent en 1620.

La ville était entrée dans une voie de prospérité, lorsque à la fin du siècle dernier les chrétiens furent de nouveau chassés, et le commerce disparut avec eux.

Sidon appartient à la sublime Porte qui s'en empara en 1840, avec l'aide des anglais et des autrichiens, après six heures de bombardement.

La population de la ville, qui s'appelle aujourd'hui Saïda, est de douze mille âmes ; les catholiques de tous rites y sont au nombre d'environ deux mille deux cents. Les franciscains et les jésuites se partagent les labeurs du ministère et de l'instruction des garçons ; deux écoles pour les filles, sont sous la direction de sœurs de saint Joseph de l'Apparition.

V

BEYROUTH.

Le vendredi soir, 23 janvier, nous arrivions à Beyrouth, où les Pères jésuites nous accueillaient dans leur splendide établissement.

On se souvient encore des deux religieux, les PP. Monneau et Pailloux, qui vinrent au Canada il y a une quinzaine d'années, pour recueillir des fonds en faveur de l'université de Beyrouth. A cette époque, des protestants américains, richement installés dans cette ville, faisaient une active propagande par leurs écoles, leurs journaux, leur imprimerie et leurs bibles, au milieu de la catholique population du Liban, et déjà ils pouvaient se vanter d'avoir obtenu, dans leur prosélytisme, un indéniable succès. Mais les jésuites, qui sont toujours à l'avant-garde de la pacifique armée catholique, quand ils n'en sont pas les éclaireurs, ou même les martyrs, décidèrent de s'implanter là, tout à

côté du temple et du collège hérétiques ; et, à force de quêtes et de sacrifices considérables, faits par la province de Lyon qui les envoyait, ils réussirent à créer une université digne des grands centres européens, et qui renferme un collège florissant, une riche bibliothèque, une imprimerie ayant déjà édité des ouvrages importants, dont plusieurs sont l'œuvre des pères de Beyrouth, et enfin un journal catholique, répandu parmi les familles maronites.

Or, les excellents pères n'ont pas oublié le Canada, qui, aiment-ils à redire, leur a fourni une bonne part, sinon la totalité des sommes qu'ils ont dû consacrer à leur institution, et non seulement, fidèles à leurs promesses, ils font prier pour nous sur le tombeau du Sauveur, mais encore ils se montrent empressés à accueillir sous leur toit, et entourent de prévenance, les canadiens qui ont la bonne fortune de frapper à leur porte ; ils nous dirent même que nous étions chez nous, et pour prouver qu'ils ne prétendaient pas prononcer de vaines paroles, ils nous traitèrent vraiment comme des enfants de la maison, et dans les adresses en

plusieurs langues, présentées à monseigneur de Goesbriand, on proclamait bien haut que l'université de Beyrouth tout entière, est l'œuvre du Canada. Jusqu'à quel point nous méritons cet éloge, qui respirait la franchise et la reconnaissance la plus cordiales, je ne saurais le dire, mais ce que je puis affirmer, c'est que nous canadiens, nous devons être fiers d'avoir pu contribuer, ne fût-ce qu'en partie, à un établissement si important, et qui a déjà donné de si grands résultats non seulement à Beyrouth, mais encore dans tout le Liban.

Nous restâmes six jours au milieu des RR. Pères, afin d'attendre le vapeur qui devait nous reconduire à Rome, et de visiter en détail la ville, ses monuments et ses alentours.

Beyrouth était assez ignorée dans les siècles qui précédèrent Hérode Agrippa. Ce prince qui la gouvernait comme une colonie romaine, y fit construire, entre autres édifices, un théâtre dans lequel quatorze cents hommes, partagés en deux armées, reçurent l'ordre barbare de combattre les uns contre les autres, jusqu'à la mort du dernier d'entre eux.

Au commencement du christianisme se passa, à Beyrouth, un fait extraordinaire qui amena la conversion d'un grand nombre de personnes.

A cette époque, les juifs étaient très nombreux à Beyrouth. Un chrétien, qui demeurait près de leur synagogue, avait un crucifix attaché à la muraille, à côté de son lit. Sa maison étant trop petite, il la quitta, et elle fut achetée par un israélite. Celui-ci peu de temps après, invita quelques-uns de ses amis à un repas. Or, l'un d'eux, ayant remarqué là l'image du Sauveur crucifié, adressa de vifs reproches au nouveau propriétaire, et alla porter plainte aux princes des prêtres. Un grand attroupement s'étant formé, les princes des prêtres et les anciens vinrent à la demeure indiquée, se saisirent du crucifix et dirent : " Nos pères ont couvert le Christ d'insultes : faisons comme eux. " Ils crachèrent donc dessus, et renouvelèrent autant qu'ils purent, tout ce que le Sauveur avait souffert à sa passion. Mais, lorsqu'ils percèrent le côté, il en découla de l'eau et du sang. Les ayant recueillis dans un vase, ils se dirent les uns aux autres : " Les sectateurs du Christ

assurent qu'il a fait toutes sortes de prodiges. Emportons ce vase dans notre synagogue et répandons ce sang sur les malades. Si tout ce qu'on dit du Christ est vrai, ils seront guéris." Or le vase étant dans la synagogue, son contenu opéra un grand nombre de guérisons sur des paralytiques, des aveugles, des lépreux et des malades de toute espèce. A cette vue, les juifs demandèrent pardon de leur faute, et se convertirent au Seigneur Jésus. De plus, la synagogue fut changée en église et consacrée au Saint Sauveur. On prit ensuite des informations, pour savoir d'où était venu ce crucifix miraculeux, et on reconnut qu'il avait été fait à Ramleh, par le sénateur Nicodème, le même qui était allé trouver le Sauveur pendant la nuit, et qui lui avait rendu les derniers devoirs avec Joseph d'Arimathie. Il avait appartenu successivement à Gamaliel, à saint Paul, à saint Jacques, etc. L'évêque de Beyrouth mit le sang qui avait coulé de ce crucifix, dans plusieurs petites fioles en verre, qu'il envoya en divers lieux, et une d'elles fut placée dans l'église impériale de Constantinople. C'est celle

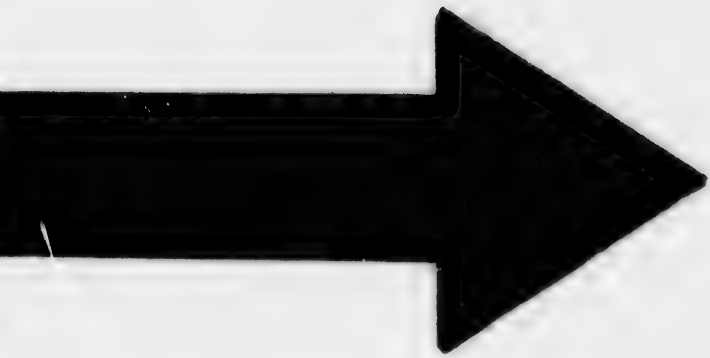
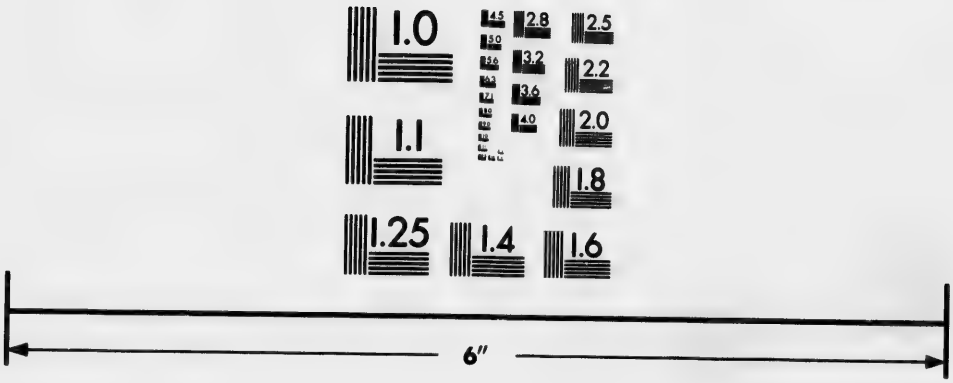
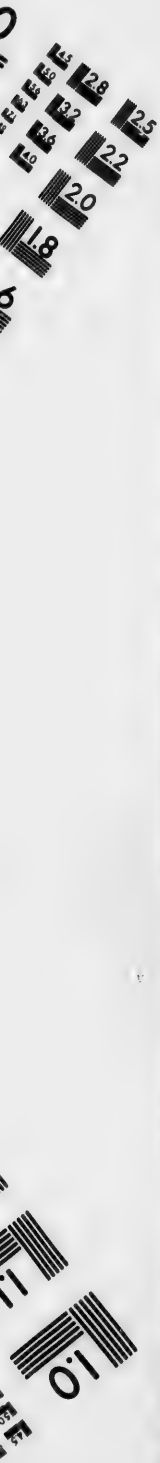


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.1
1.0

qu'on vénère aujourd'hui dans le trésor de la basilique de sainte Marie, à Venise.

L'histoire de Beyrouth est celle des autres villes de l'Asie Mineure, c'est-à-dire que cette ville eut à souffrir les mêmes ravages pendant les invasions perses et mahométanes, et que les croisés, ayant réussi à s'en rendre maîtres pour un temps, durent céder ensuite, écrasés sous la multitude des troupes de l'Islam.

En 1860 eut lieu cet épouvantable massacre, dont le souvenir glace encore d'horreur les maronites et la population du Liban tout entière. Huit franciscains versèrent, à cette époque, leur sang pour l'amour de Jésus-Christ.

Beyrouth dépend aujourd'hui de Constantinople. La ville moderne, bâtie sur une petite éminence, et située à l'extrémité occidentale d'un large promontoire qui s'avance dans la mer, s'élève gracieusement au-dessus des flots. Des murailles, d'apparence peu solide, l'entourent complètement.

Ses rues sont, comme dans toutes les villes de l'Orient, étroites, irrégulières, et bordées généralement de boutiques insignifiantes.

La majeure partie de la population, qui comprend soixante-dix mille habitants, se compose de maronites ; il y a cependant des grecs, des juifs, et des musulmans.

Toutes les puissances européennes sont représentées à Beyrouth, et les palais habités par les consuls sont, après l'université et quelques églises, les monuments les plus importants de la ville.

Outre le collège si florissant des jésuites, nous visitâmes le couvent franciscain, la Délégation, l'établissement des lazaristes, plusieurs écoles catholiques de différents rites, et l'hôpital des sœurs de saint Vincent de Paul.

Nos courses autour de la ville nous permirent aussi de voir quelques antiquités, consistant en des colonnes renversées, des excavations à demi comblées, des stèles couvertes d'inscriptions indéchiffrables, et qui font le désespoir des archéologues.

CHAPITRE X

Retour a Rome.

I

CÉSARÉE, GASA.

Le temps s'écoulait bien vite à Beyrouth, partagé qu'il était par toutes ces excursions, et les visites que nous fîmes au délégué apostolique, au consul français et à plusieurs autres personnages.

Francis avait, sur ces entrefaites, reçu de Jérusalem une dépêche, le mandant en toute hâte à la maison paternelle, et le pauvre

garçon avait dû partir, le cœur gros d'inquiétude, ne connaissant pas la cause d'un rappel aussi soudain. Nous apprîmes quelques jours après, à Jaffa, que son père, qu'il avait laissé en parfaite santé, venait d'être frappé de mort subite.

Liévin nous avait, lui aussi, dit adieu, pour prendre le chemin du Thabor, où il devait continuer ses recherches infatigables. Cet excellent religieux ne nous avait pas jusqu'alors quittés un seul instant, depuis notre entrée en Terre-Sainte, et il s'était appliqué constamment à ne nous priver d'aucun avantage qui puisse être offert aux pèlerins. Ne comptant pour rien ses fatigues et le temps qu'il nous consacrait, il semblait heureux de notre bonheur, chaque fois qu'il était témoin de nos émotions dans quelque sanctuaire, ou aux endroits qui nous rappelaient le passage du Sauveur.

Si ces lignes ont la bonne fortune de tomber sous ses yeux, que Liévin, qui y reconnaîtra plus d'une fois son récit et ses descriptions, veuille bien y voir encore l'expression la plus sincère de notre vive reconnaissance, et du

souvenir inaltérable que nous garderons de sa personne, de son dévouement, de ses constantes et si délicates attentions.

Le 29 janvier, c'est-à-dire le jeudi qui suivit notre arrivée à Beyrouth, un vaisseau jetait l'ancre à l'entrée de la baie, attendant l'heure de partir pour Alexandrie ; c'était encore le *Tage*, avec ses mêmes officiers que nous allions retrouver aussi polis, aussi prévenants que nous les avions connus dans une première traversée.

Plusieurs pères jésuites nous accompagnèrent jusqu'au rivage, d'où une barque, poussée par de vigoureux rameurs, nous conduisit à bord du vapeur.

Le lendemain matin, nous arrêtions devant Jaffa. Dans la nuit nous avions passé devant Césarée de Palestine, située au sud du Carmel, et qui fut la patrie du centurion Corneille.

Saint Pierre, saint Paul, saint Philippe vinrent à Césarée, et y prêchèrent la foi chrétienne. Cette ville eut un évêque dès les premiers temps ; le siège de Césarée fut même métropolitain. Origène fut ordonné prêtre à Césarée. L'espace occupé autrefois par cette

ville est aujourd'hui désert et couvert de ruines.

La mer était si calme, le temps si radieux, que nous ne pûmes résister au désir de nous faire conduire au rivage, pour fouler encore quelques instants, un coin de la Terre-Sainte, et même y célébrer une dernière fois les saints mystères.

Au sud de Jaffa, vis-à-vis Hébron, était autrefois Gaza, ville rendue célèbre par plusieurs exploits de Samson, qui en enleva les portes et renversa le temple, dont les ruines écrasèrent trois mille Philistins.

Cette ville n'est plus représentée que par trois petits villages.

C'est dans la contrée qui sépare Hébron de Gaza que, suivant une tradition généralement reçue, la sainte Famille, fuyant en Egypte, tomba entre les mains d'une bande de brigands qui infestait le pays ; mais grâce à l'intervention d'un jeune homme, raconte saint Anselme, la petite caravane fut remise en liberté. Ce jeune homme était le fils du chef, et s'appelait Dimas. Ayant regardé le divin Enfant reposant dans les bras de Marie, il fut frappé de sa

beauté et s'écria : " O le plus aimable des enfants ; si votre protection m'est un jour nécessaire, daignez alors songer à moi, et vous rappeler cette rencontre."

Or, toujours d'après la tradition, ce jeune homme ayant remplacé plus tard son père a la tête des voleurs, fut pris, condamné au supplice, et crucifié à la droite de Jésus.

On montre encore à Gaza, la place ou se reposa la Sainte Famille.

A Port-Saïd, le lendemain, nous allâmes chez les franciscains pour dire la messe, et enfin le troisième jour nous étions au couvent de sainte Catherine, à Alexandrie. Dans l'après-midi, nous prenions le chemin de fer qui nous conduisait au Caire, où les pères jésuites, prévenus de notre arrivée, étaient accourus nous rencontrer au débarcadère.

II

SOUVENIRS DE LA STE. FAMILLE EN ÉGYPTE.

Nous étions allés au Caire surtout pour visiter les souvenirs du passage de la sainte famille, dans la ville et aux environs.

Selon la tradition, la sainte famille, après un long et fatiguant voyage à travers le désert, avait d'abord cherché un asile provisoire, à un endroit appelé Matarieh. Dans ce pays presque solitaire, situé à deux lieues environ de la ville, on nous montra un sycomore, qui remonte au temps de Notre Seigneur, comme les oliviers de Gethsémani, et sous lequel s'abrita l'enfant Jésus accompagné de ses parents. Le tronc de cet arbre, noueux et crevassé, a été brisé à la hauteur d'une dizaine de pieds, ce qui n'empêche que deux énormes branches, s'étendant de chaque côté en forme de croix, et couvertes d'un épais feuillage, ne couvrent de leur ombre une grande étendue du jardin, dans lequel il se trouve enfermé.

Près du sycomore jaillit une fontaine, qu'un musulman réclame comme sa propriété, et qui porte le nom de fontaine de Marie ; on croit que la mère de Jésus la fit sourdre miraculeusement à son passage, pour désaltérer le divin Enfant ; l'eau de cette fontaine est douce, limpide et toujours abondante.

En ces mêmes lieux, il y avait jadis un bosquet de baumiers dont l'existence était aussi attribuée, par les pèlerins, à un miracle du Sauveur ; il a disparu complètement, et à sa place, on voit des arbres fruitiers de différentes espèces.

Dans la ville même du Caire, nous visitâmes la maison de la sainte famille : c'est une grotte de vingt pieds de long, sur douze de large, reliée à une autre excavation naturelle plus petite, et faisant partie de la crypte d'une église, que desservent les cophtes schismatiques. Cette chapelle est fort mal entretenue, et dans le sanctuaire, où nous conduisit la femme même du ministre qui en a la charge, à côté du tabernacle, nous avons vu des meubles profanes, des ustensiles, et même les instru-

ments qui servent à nétoyer l'église. C'est du reste, une remarque que nous avons dû faire assez souvent dans les églises schismatiques ; les nefs, en général, sont assez décentes, mais le chœur, qu'un voile dérobe aux regards de la foule, laisse grandement à désirer.

Quoiqu'il en soit, nous sommes ici dans un sanctuaire bien digne de tout notre respect, puisque Jésus l'habita pendant de longues années peut-être, que Joseph y versa les sueurs d'un rude travail, et que la divine Mère, témoin constant des amabilités de son Enfant, et du dévouement sans bornes de son époux, y éprouva toutes les angoisses qui constituent ce que l'Eglise appelle la deuxième douleur de Marie. la douleur de l'exil.

Il n'était guère permis de laisser le Caire et l'Egypte, sans aller voir les Pyramides dont nous étions si près. Ces immenses constructions, de forme cônique, à la base carrée, et offrant l'aspect d'escaliers gigantesques, sont à bon droit un sujet d'étonnement, surtout si l'on considère les siècles nombreux qui sont leur âge, l'immobilité parfaite avec laquelle ils ont

traversé les époques qui ont vu tout crouler autour d'elles, et aussi l'orientation régulière qui les a fait prendre pour des monuments astronomiques d'une grande perfection.

A-t-on voulu, en élevant les pyramides, établir des observatoires, créer un barrage contre l'envahissement des sables, ou consacrer, par des tombeaux aux proportions grandioses s'il en fut, la mémoire de quelques souverains ; la question n'est pas résolue, non plus que celle de l'architecte à qui revient l'honneur de les avoir créées, et du temps auquel elles remontent.

Des trois pyramides les plus importantes qui restent encore, celle de Chéops est la plus grande, et sa situation, sur un plateau rocheux, ajoute encore à l'effet imposant que sa vue produirait à elle seule. Sa hauteur est de plus de quatre cents pieds.

Pendant que nous étions à la contempler, une nuée d'arabes nous entoura, nous accablant d'offres et de sollicitations ; c'était à qui aurait l'honneur, moyennant quelques sous, de gravir en courant, jusqu'au sommet, et de redescendre aussitôt, pendant un nombre déterminé de

minutes. Deux de ces indigènes partirent, sur un signe de notre part, et certes ils gagnèrent vraiment la petite somme convenue.

Le soir nous étions de retour à Alexandrie, et le lendemain, le *Tage* nous recevait à son bord, pour nous transporter à Naples, en quatre petites journées. La traversée, cette fois, fut aussi agréable et aussi rapide que le premier voyage avait été long et ennuyeux.

C'est au milieu de la nuit que le vapeur jeta l'ancre dans la rade napolitaine, et malgré notre répugnance à débarquer au milieu des ténèbres et à une heure aussi peu avantageuse, dans une ville inconnue, nous dûmes descendre dans l'unique bateau qui vint à notre rencontre.

Notre pèlerinage était terminé ; il restait à nous rendre à Rome pour nous prosterner au tombeau des saints apôtres et rendre grâces à la divine Providence.

RÉC
LE

(

"

du s
dred
La v
nière
garni

APPENDICE

RÉCIT DE LA PROCESSION QUI S'ACCOMPLIT LE VENDREDI SAINT AU SAINT SÉPULCRE.

Extrait de l'ouvrage du P. Ubald.

(Jérusalem, la Terre-Sainte et le Liban.)

" A l'entrée de la nuit commença dans l'église du saint sépulcre la grande procession du vendredi saint, si renommée dans tout l'univers. La vieille basilique était illuminée d'une manière splendide. Un nombre infini de lampes, garnies de verres de couleurs, scintillaient de

toutes parts ; depuis les mosaïques du pavé jusqu'à la voûte, les murailles, les colonnes, les arceaux et les pilastres, avaient disparu sous une riche ornementation de feu. Partout dans les chapelles souterraines, comme sur le calvaire et au saint sépulcre, on voyait des gerbes de feu de toutes couleurs, des arabesques de feu, des couronnes et des guirlandes de feu, qui se mêlaient et se croisaient en tout sens, couraient tout autour de l'édifice, s'élançaient jusqu'à la coupole et paraissaient suspendues au-dessus de nos têtes. De plus, on entendait de toutes parts un grand bruit, semblable à celui des flots de la mer. C'étaient les milliers de pèlerins, accourus de toutes les parties du monde, des africains et des asiatiques, tous de différent costume et de différentes couleurs, des blancs, des noirs et des mulâtres ; toute la terre semblait réunie en ce moment à Jérusalem, sur le calvaire, pour pleurer la mort de son Rédempteur.

" De leur côté les Pères en Terre-Sainte, avaient déployé toute la pompe et la magnificence possibles, et ils avaient sorti de leur

trésor les richesses que la piété des souverains de l'Europe y a entassées depuis des siècles.

« Bientôt le cortège s'ébranle lentement et majestueusement, parcourant toutes les stations qui nous sont déjà connues ; en tête marche un diacre soutenant une grande croix, à laquelle est attachée une effigie de Jésus crucifié, à peu près de grandeur naturelle. Derrière lui vient nne troupe nombreuse de jeunes arabes, dont les tuniques blanches comme la neige, font ressortir la couleur de leur peau cuivrée par le soleil de Syrie ; puis s'avancent deux longues files de moines, de prêtres, de ministres sacrés, tous la poitrine couverte d'une barbe épaisse, la tête rasée, les pieds nus et la corde aux reins, quelques-uns d'entr'eux balancent des encensoirs, d'autres portent des vases antiques en argent, richement ciselés, d'une forme mystérieuse et remplis d'aromates. Enfin apparaît le vénérable patriarche de la ville sainte qui a dépouillé ses riches ornements pour cette lugubre cérémonie.

« On s'arrête d'abord devant la colonne de la Flagellation et, là, un des professeurs du

séminaire patriarcal prononce un discours en langue italienne. Ensuite les chants recommencent, la foule mêle ses mille voix aux voix puissantes des moines, qui ont entonné les hymnes plaintives de la Passion.

" Deux fois encore le cortège interrompt sa marche. La première fois, au lieu où les soldats tirèrent au sort les vêtements du Sauveur. Là un franciscain fait un second discours en grec. La troisième station a lieu devant la chapelle des impropères. Là un autre moine s'adresse à la foule en anglais.

" Mais nous voici arrivés au moment solennel. Le grand crucifix qui marche à notre tête et que l'on élève au-dessus de la foule gravit les derniers degrés du calvaire ; bientôt il arrive au sommet. Tous les regards sont fixés sur lui. Tout à coup il disparaît, on le voit s'abaisser, on le couche sur le marbre du sanctuaire, à l'endroit même où Jésus fut cloué à la croix, il y a dix-huit siècles.

" Le but de la cérémonie, à laquelle nous assistons, est de représenter au naturel les dernières scènes de la Passion. Mais qui donc

aujourd'hui oserait porter la main sur Jésus ? Qui donc voudrait enfoncer de gros clous dans sa chair divine ? Voilà pourquoi l'on suppose que le crucifiement a eu lieu d'avance, et cette effigie du Christ que nous avons sous les yeux porte toutes les marques de cet horrible supplice.

" A cette station, le R. P. Gagarin fit un sermon en russe, sa langue maternelle. Après le quatrième discours, cette scène religieuse prend un caractère saisissant de vérité, qui fait couler bien des larmes parmi les spectateurs, Des prêtres relèvent avec respect le grand crucifix qui est étendu à nos pieds, et ils vont le déposer pieusement à la même place où les juifs plantèrent autrefois la véritable croix de Jésus. A cette vue un frisson parcourt les membres des assistants, nous croyons avoir une effroyable réalité sous les yeux. Nous sommes en ce moment sur le Golgotha, le soir du vendredi saint, nous voyons le gibet infâme dressé devant nous, et l'effigie du Sauveur suspendue à cette croix avec toutes les apparences d'un supplice : son front ensanglanté par de

grosses épines est affaissé, ses yeux éteints, sa bouche entr'ouverte, ses joues creuses et livides, ses mains, ses bras, ses pieds rouges de sang, la plaie de son côté large et saignante; tout contribue à favoriser la cruelle illusion du pèlerin et à déchirer son âme... Mon Dieu! quel douloureux spectacle! oh! certes, aucun de ceux qui l'ont vu ne l'oubliera jamais.

" Puis deux diacres s'avancent et se prosternent d'abord profondément pour adorer Jésus en croix; puis ils passent un beau linge blanc sous les aisselles du Christ, afin de le soutenir, pendant qu'on va le descendre de son lit de douleurs. Un prêtre se présente à son tour, et monte sur une échelle pour remplir les fonctions de Joseph d'Arimathie. Il ôte d'abord la couronne d'épines, la baise respectueusement et l'élève ensuite pour la présenter à la vénération de la foule; enfin il la dépose dans un plateau d'argent. Puis, armé d'une petite pince également en argent, il arrache le clou de la main gauche, le baise avec amour, l'expose aux regards de l'assistance attendrie, et le place à côté de la sainte couronne. Il observe les

mêmes rubriques pour les autres clous, et alors le Christ n'est plus soutenu que par le linge des diacres. Le voilà qui s'affaisse lentement vers la terre ; les ministres sacrés le reçoivent avec les plus grandes précautions, dans leurs bras et l'enveloppent dans un beau linceul. Il ne reste plus alors sur le bois sacré que le linge des diacres, dont les plis enroulés autour des bras de la croix pendent vers la terre.

" Qu'on se représente cette grande croix noire, sur laquelle il n'y a plus rien qu'un grand linceul blanc, plantée sur le Golgotha, à la même place que la vraie croix de Jésus. A ses pieds est étendu un cadavre tout couvert de blessures, les pieds et les mains percés, le côté ouvert. C'est le soir du vendredi saint ! Quel lieu ! quel jour ! quelles circonstances !

" Bientôt quatre prêtres, couverts d'ornements en velour noir broché d'or, se disposent à emporter la sainte effigie à l'endroit même où Jésus fut enseveli par Nicodème et Joseph d'Arimathie. Le cortège s'ébranle donc encore une fois et descend lentement les degrés du calvaire. La foule ouvre ses rangs pour la

laisser passer; on va directement à la pierre de l'onction. Là, on dépose le grand crucifix, on ouvre le linceul. La tête de Jésus repose sur un coussin en velours noir, on étend ses membres avec respect. En ce moment le patriarche se lave les mains, et se ceint d'un linge pout procéder à l'embaumement. D'abord il se prosterne et baise avec amour les plaies de l'auguste victime ; il l'adore quelques instants en silence, ensuite, prenant les vases antiques, que les ministres tiennent à la main, il couvre le crucifix d'aromates précieux et de poudres parfumées, de baume et d'aloès, de cinnamome et de myrrhe.

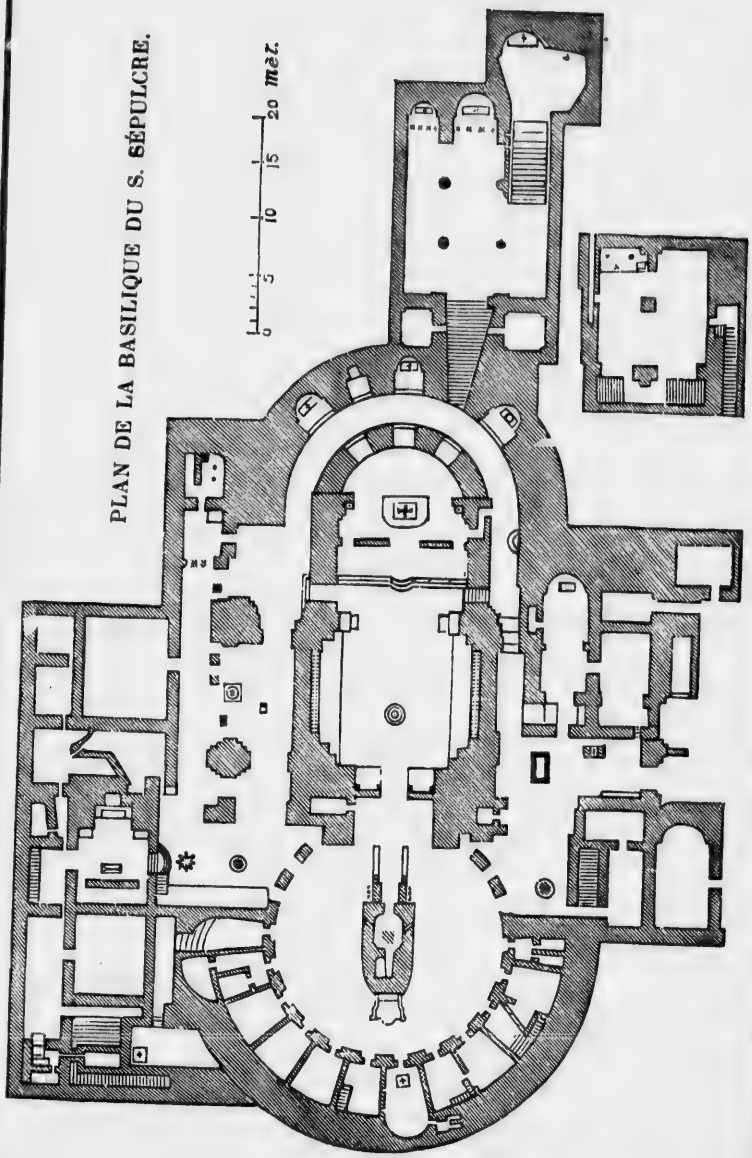
" Pendant ce temps un fils de saint François adresse un discours arabe aux habitants de Jérusalem.

" Un septième sermon en langue espagnole termine la cérémonie, puis le patriarche ferme soigneusement la porte du saint sépulcre."

à la pierre
nd crucifix,
sus repose
étend ses
nent le pa-
ceint d'un
t. D'abord
les plaies
elques ins-
les vases
à la main,
ieux et de
d'aloès, de

nt François
bitants de

espagnole
che ferme
ulcre."



PLAN DE LA BASILIQUE DU S. SÉPULCRE.

Préface .
Chapitre
I.
II.
III.
IV.
V.
VI.
VII.
VIII.
IX.
X.

TABLE DES MATIÈRES.

Page

PRÉFACE iii

CHAPITRE PREMIER.—DE ROME A JÉRUSALEM.

I. Départ 1
II. En mer 7
III. Alexandrie 15
IV. Jaffa 19
V. La plaine de Saaron 28
VI. Lydda 32
VII. Arimathie 35
VIII. Montagnes de Juda 41
IX. Emmaüs 43
X. Arrivée à Jérusalem 46

CHAPITRE II.—NOEL A BETHLÉEM. Page

I. La grotte et le village des Pasteurs.... 49
II. L'église de la Nativité..... 52
III. L'étable de Bethléem..... 56
IV. La ville de Bethléem..... 62

CHAPITRE III.—LA VILLE SAINTE.

I. Aperçu général..... 72
II. Une nuit au saint sépulcre..... 95
III. La mosquée d'Omar..... 135
IV. Le mont Sion..... 158
V. La maison de sainte Anne..... 174
VI. Chapelle de la Flagellation..... 183
VII. L'arc de l'*Ecce Homo*..... 186
VIII. La voie Douloureuse..... 189

CHAPITRE IV.—LA VALLÉE DE JOSAPHAT ET SES ENVIRONS.

I. Vue d'ensemble..... 195
II. Le tombeau de la sainte Vierge..... 202
III. La grotte de l'Agonie..... 213
IV. Le jardin des Olives..... 216
V. Monuments funèbres..... 221
VI. Siloé..... 226
VII. Puits de Néhémie..... 228

Page

VIII. La Géhenne..... 230
IX. Mont du Mauvais Conseil..... 232
X. Mont des Oliviers..... 235

CHAPITRE V.—EXCURSION A LA MER MORTE.

I. A Saint-Sabas..... 250
II. Le lac Salé..... 263
III. Le Jourdain..... 274
IV. Jéricho..... 282
V. Mont de la Quarantaine..... 289
VI. Route de Jéricho..... 295
VII. Béthanie..... 298

CHAPITRE VI.—LA PATRIE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

I. Vallée de Gihon..... 302
II. Le P. de Ratisbonne..... 307
III. Saint Jean dans la montagne..... 310
IV. Le désert de saint Jean..... 319
V. L'Arbre de la Vraie Croix..... 322

CHAPITRE VII.—DE JÉRUSALEM A NAZARETH.

I. Adieux à Jérusalem..... 326
II. Gabaon, Gabaath, etc..... 329

Page

III. Où Marie s'aperçut de l'absence de Jésus 334
IV. Béthel, Jifna 336
V. Territoire d'Ephraïm 340
VI. Puits de la Samaritaine 343
VII. Sichem 349
VIII. Sébaste 356
IX. Béthulie, Djénine 361
X. Plaine d'Esdrélon 365
XI. Nazareth 369

CHAPITRE VIII.—VOYAGE A TIBÉRIADE.

I. Le Thabor 382
II. Tibériade 390
III. Autour du lac de Génésareth 395
IV. Le mont des Béatitudes 403
V. Cana 406

CHAPITRE IX.—LE LONG DE LA MER.

I. Le mont Carmel 410
II. Saint Jean d'Acre 424
III. Tyr 430
IV. Sidon 436
V. Beyrouth 439

Page

CHAPITRE X.—RETOUR A ROME.

I. Césarée, Gaza..... 446
II. Souvenirs de la sainte famille, Egypte. 451
III. Appendice..... 457

FIN.